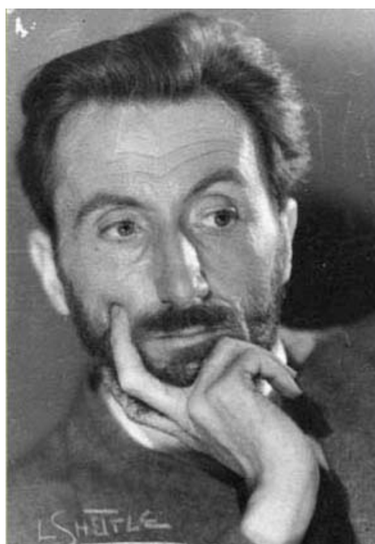
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Maxence Van der Meersch

LA MAISON DANS LA DUNE

(1932)

Table des matières

I

Sylvain allait de maison en maison proposer du tabac belge.

Il avait, pour sonner aux portes et faire ses offres à ses clients, une façon à lui, la façon des fraudeurs, qui ne savent jamais s'ils vont voir devant eux un ami ou un ennemi. Il appuyait sa bicyclette contre le mur, allait tirer la sonnette, et revenait à son vélo. Il l'enfourchait, posait le pied sur la pédale, se tenait prêt à démarrer. La porte s'ouvrait.

« Pas de tabac ? soufflait Sylvain.

– Pas cette semaine. »

La porte se refermait. Et Sylvain s'en allait plus loin, sonner à une autre porte.

Sylvain était un homme de trente ans, grand et large d'épaules, avec une tête qui plaisait par quelque chose de naïf et de franc répandu sur ses traits. Il avait des cheveux châtains, mal plantés, taillés en brosse et dominant son front haut. Son nez d'ancien boxeur était aplati et élargi à la base, sans être pour cela complètement déformé. Ses yeux bruns étaient petits et brillants, – celui qu'on lui voyait, tout au moins, car l'autre était entièrement masqué par une énorme enflure violacée. Cela l'enlaidissait, lui déformait le visage, sans parvenir à rendre antipathiques ses traits où se lisait une certaine douceur candide contrastant singulièrement avec son physique d'athlète. Il était vêtu en maçon. Il portait un lourd pantalon de velours d'Amiens, immense, descendant en vastes plis le long de ses

jambes, et retenu à la taille par une ceinture de flanelle bleue. Sur le torse, il avait une espèce de gilet, taillé dans le même velours côtelé, et sur lequel étaient cousues des manches de lustrine noire solide. Aux pieds, des espadrilles blanches maculées. Tout son accoutrement était couvert de plaques de mortier, et d'une fine poussière de chaux. Il avait ficelé sur la barre horizontale du cadre de sa bicyclette une pelle de maçon, à fer carré. Et, tenant d'une main le guidon de son vélo, il équilibrait de l'autre, sur son épaule, un sac à ciment qui était censé contenir sa truelle et ses outils.

« Pas de tabac ?

– Une paire de paquets. »

Pour la femme qui les lui demandait, Sylvain tira de son sac deux paquets d'une demi-livre.

« Combien ?

– Vingt francs. »

Il reçut l'argent.

« Faut pas repasser la semaine prochaine ?

– Non. Dans quinze jours, tu pourras revenir.

– Merci. »

Et Sylvain repartit plus loin, continua de sonner aux portes, partout où il avait des clients connus. Ailleurs, il n'allait pas, sauf dans les quartiers déserts, les hameaux en pleine campagne, les fermes isolées. Dans les villages, on peut se hasarder à sonner partout. Mais ici, en plein Dunkerque, on risquait à tout moment de tomber sur un agent, sur un « noir », douanier dé-

guisé en civil, qui ne se laisserait pas abuser par l'honnête apparence du vêtement et du sac de maçon.

« Pas de tabac ?… Pas de tabac ? »

Sur l'épaule de Sylvain, le sac s'allégeait. Sylvain, de tête, fit son calcul : il était parti avec sept kilos. Il en avait vendu un peu plus de quatre. Il payait son tabac vingt-cinq francs le kilo. Il le revendait de trente-cinq à quarante, suivant les têtes. Depuis ce midi, il avait gagné, comptait-il, à peu près, cinquante-cinq francs. Et ça n'était pas difficile. Les gens trouvent encore leur bénéfice à payer dix francs une demi-livre de tabac belge de bonne qualité, quand le tabac français le moins cher revient à plus de quinze francs.

Toute une chaîne d'intermédiaires vit ainsi de la fraude, depuis le maître fraudeur jusqu'aux revendeurs en détail. On paie le tabac belge seize francs, ce qui revient à onze francs en monnaie française. Le maître fraudeur donne six francs de « portage » aux hommes qu'il embauche pour l'apporter en France. Et il le revend vingt-cinq francs. Le revendeur, comme Sylvain, prend lui aussi un bénéfice d'une dizaine de francs. Et ses clients, des cafetiers en général, revendent encore le plus souvent le tabac à des amateurs, en prélevant sur la marchandise une quatrième dîme.

« C'est assez pour aujourd'hui, pensa Sylvain. Je peux rentrer. »

Et, après avoir encore passé dans deux ou trois estaminets, il remonta définitivement sur sa bicyclette, et prit la route de Furnes. Il sortit de Dunkerque, suivit un moment, le long du canal, la route de Dunkerque à Furnes, s'engagea sur un pont, et obliquant dans la direction de la mer, il arriva dans la partie désertique et sablonneuse du littoral, qui s'étend, toute nue, aride et presque inculte, sur des kilomètres et des kilomètres,

jusqu'à Bray-Dunes et la frontière belge. Il roula encore un moment par un étroit chemin qui traversait ce pays triste, proche de la côte, où de maigres cultures, des prairies à l'herbe rare, des jardinets où ne poussait bien que la pomme de terre, alternaient avec d'immenses surfaces stériles, abandonnées à l'envahissement des dunes. C'était une contrée morne, sèche, parcourue par un vent dur et salin, qui piquait la peau. Une impalpable poussière de sable passait en sifflant dans les herbes, s'accumulait sur le chemin, y dessinait des lignes en croissants, comme de minuscules cordons de dunes. Et au loin, une rafale plus forte les emportait de nouveau, les brassait en colonnes tournoyantes qu'on voyait courir comme des trombes, jusqu'à perte de vue. Et d'autres colonnes descendaient sans arrêt des collines de sable qui s'élevaient entre le pays et la mer. Elles arrivaient, passaient avec un crépitement sec dans les buissons âpres et rabougris, entouraient parfois Sylvain d'un tourbillon en spirale, essaim impalpable de danseuses aériennes. Lentement, cette féerique invasion s'étalait sur la plaine, y déposait ces incessants apports de sable, surélevait peu à peu le niveau du sol. Tout s'enlisait irrésistiblement. Du côté de la mer, les rares maisons que rencontrait Sylvain étaient enterrées, comme noyées déjà dans l'assaut des dunes. On connaissait ainsi, tout près de Zuydcoote, un clocher où l'on entrait par les fenêtres, et que les vieilles gens disaient être le survivant d'un village enfoui.

Dans cette solitude, Sylvain roulait, la tête baissée, la visière de sa casquette rabattue sur les yeux, pour les abriter. Il arriva dans un hameau isolé, bâti le long du chemin, et tournant le dos au vent de la mer. C'était là qu'il habitait. Il n'y avait que sept ou huit maisons, dont une épicerie où l'on vendait aussi du pain. C'étaient d'anciennes maisons de pêcheurs, maintenant louées à des ouvriers qui travaillaient pour la plupart à Dunkerque ou aux grandes aciéries toutes proches. Elles étaient vieilles, faites en brique jaune pâle, suivant la mode du pays, et couvertes de tuiles rouges que le vent perpétuel érodait et avivait d'une

incessante tombée de poussière de sable. Sa lente action avait même, par place, tracé dans la brique des stries d'usure. Elles semblaient toutes petites, ces maisons, à demi enfouies, basses sous leur grand toit, perdues ainsi au milieu de cette plaine démesurée, que limitaient au nord et au sud seulement les lignes parallèles des dunes et du canal maritime, mais qui s'étendait à droite et à gauche jusqu'au plus lointain de l'horizon.

Sylvain vivait là depuis dix ans, pourtant, accoutumé à cet isolement, à cette tristesse plate, ininterrompue, où pas un arbre, pas un clocher, rien que l'ondulation monotone des dunes, et, par place, un hérissement de buissons rachitiques, n'arrêtait le regard. Il arriva devant sa maison, qui était l'avant-dernière de la rangée. Et il sauta de vélo, poussa la porte, et entra.

« Bonsoir, Germaine, souhaita-t-il.

– Bonsoir, dit sa femme. T'as bien vendu ?

– Ça va. »

Sylvain se débarrassa de son sac, poussa son vélo jusqu'à la courette, et revint.

Germaine était une belle créature, bien plantée, la chair saine, l'œil noir et vif sous des sourcils fournis et fortement arqués. Ses lèvres grasses, son teint frais, ses joues charnues lui donnaient un air appétissant et sensuel, que ne démentait pas l'indolence un peu molle des gestes. On la sentait ennemie de l'effort, lasse des tribulations de sa vie passée, du temps où elle traînait le trottoir, avant que Sylvain s'éprît d'elle et l'épousât. – Elle était assise près de la fenêtre, et reprisait paisiblement des bas.

En face d'elle était Louise, la grosse maîtresse de César, le meilleur camarade de Sylvain. C'était une brave femme, hon-

nête et un peu bonasse, qui aimait très sincèrement son pseudo-mari, malgré le trafic du tabac auquel il l'employait souvent quand l'ouvrage pressait. César, lui, était un contrebandier enragé, qui depuis vingt ans, malgré d'incessants conflits avec la douane et la police, ne savait revenir à la vie normale. Ancien boxeur comme l'avait été Sylvain, il était peu à peu tombé à une amoralité complète, mené malgré lui par des passions violentes, qui avaient causé sa déchéance. – Il était installé près du feu, et fumait cigarette sur cigarette, en attendant Sylvain.

Revenu de la cour, Sylvain ôta sa casquette, l'accrocha à un clou, contre le mur.

« Qu'est-ce que t'as à l'œil ? demanda alors Germaine.

– Un coup de poing », expliqua Sylvain, brièvement.

César tourna la tête :

« Tu t'es laissé faire ça ?

– Je pense que tu aurais fait comme moi, dit Sylvain sans se froisser. J'ai rencontré deux noirs…

– Où ?

– Juste en arrivant à Dunkerque. » Germaine quitta son raccommodage, et César cessa de fumer.

« Ils t'ont pris ton tabac ?

– Non. Ils m'avaient arrêté juste au tournant de l'octroi. Je me suis cassé le nez dessus, pour dire.

– Alors ?

– Alors, c'était bon. Je leur avais déjà donné mon sac. Je me disais qu'un mois avec sursis, c'est pas une affaire…

– Non, approuva César.

– Mais tu l'as, ton sac, s'étonna la grosse Louise.

– Laisse-moi expliquer, Louise. J'allais les suivre sans rien dire, mais ils ont voulu me passer les menottes. Je suis trop connu pour me promener comme ça dans Dunkerque, hein ? Alors, on s'est battu.

– Ça a dû chauffer, dit César, dont le visage marquait un intérêt passionné.

– Ça, oui. Surtout qu'il y avait un imbécile d'employé d'octroi qui est accouru, quand ils ont crié main-forte.

– Et tu les as eus tout de même ?

– À la fin, oui. Mais j'ai bien pensé que j'y laisserais mon vélo. Le plus mal arrangé, ç'a été l'employé d'octroi. Il y a un noir, aussi, qui saignait du nez comme une fontaine. Mais celui-là, il m'a mordu ici. Regarde. »

Sylvain releva sa manche, montra sur son biceps la marque profonde et bleuâtre d'une morsure.

« On va y mettre de la teinture d'iode, hein, Germaine ?

– Oui. »

Et Germaine alla chercher une petite bouteille dans son armoire.

« Et t'as su ravoir ton vélo tout de même ? interrogea encore César, que ce récit laconique enthousiasmait, et qui eût aimé en apprendre, plus long.

– Oui. Quand « l'octroi » a été par terre, les autres se sont fatigués. J'en ai profité pour filer. Il y en a un qui m'a encore suivi un moment. Mais je l'ai attendu un peu plus loin, et je lui ai dit de me laisser tranquille. Il était tout seul, tu comprends, j'aurais eu beau jeu. Mais il est parti. »

Tout en parlant, Sylvain allongeait son bras musculeux, que Germaine badigeonnait de roux.

« Ça me fait plus mal, maintenant, dit-il. Tout à l'heure, je ne sentais rien.

– C'est la colère », émit César.

Il regardait aussi le bras de Sylvain, admirant sans l'avouer la beauté des muscles longs et nets sous la peau, roulant avec aisance, tressaillant à chaque geste, riches d'un flux nourri de sang chaud qui gonflait le réseau saillant des veines. On eût dit un beau marbre vivant. Et l'admiration de César se trahit malgré lui :

« Quel malheur d'avoir lâché la boxe avec des bras pareils, dit-il.

– C'est bon, c'est bon, protesta Germaine, fâchée. Ne viens pas encore lui mettre la tête à l'envers, toi. »

Sylvain souriait sans rien dire. C'était la marotte de César, la boxe. Il ne pouvait plus y songer, lui, usé par la noce et les femmes. Il avait été solide, pourtant, autrefois. Petit mais râblé, les bras immenses, la face carrée, la mâchoire massive, le front brutal, il gardait encore sur sa face les stigmates de son an-

cienne profession : nez déformé, pommettes bosselées, arcades sourcilières écrasées et taillées de cicatrices. Brèche-dent, une oreille décollée, les lèvres fendues, il ressemblait vaguement à un bronze qu'on aurait martelé à coups de maillet.

Sylvain, son pansement fini, était allé à la cave, où menait un escalier de bois. Avec la lame de son canif, il dévissa la planche de l'une des marches. Et il découvrit ainsi une cache, il y vida le fond de son sac de maçon, et revissa la planche.

« Tu m'attendais ? demanda-t-il à César, en revenant.

– Oui. J'aurai besoin de toi, demain après-midi.

– Pour quoi faire ?

– « Monter » un chien en Belgique.

– Lequel ?

– Tom. J'avais un type, mais il s'est fait prendre hier. T'auras trente francs. C'est le prix. Entendu ?

– Entendu. Je viendrai chez toi, sitôt après midi. »

Louise, la maîtresse de César, intervint.

« C'est pas bien, tout de même, de faire la bête comme ça avec ces chiens. Tu te le feras tuer une fois ou l'autre, ce pauvre Tom.

– Il est trop malin, répliqua César. Il reconnaît les douaniers à l'uniforme.

– Et tous ceux que tu dresses encore ? J'ai mal au cœur, quand je pense à tout ce qu'ils vont devoir faire…

– Ça va, ça va, fais pas la morale, dit César. Ça ne te regarde pas. C'est affaire aux hommes. »

Louise leva les yeux au ciel, mais n'osa plus rien dire. C'était une brave femme, qui craignait les gendarmes. Elle sentait bien que, dans ces débats, Germaine, ancienne fille au passé agité, ne lui donnait pas raison. Germaine était plus familiarisée avec la justice. Et la fraude rapportait à Sylvain des bénéfices dont elle profitait trop pour les voir disparaître sans regret.

Le soir arrivait, assombrissait déjà la petite cuisine. César alluma une cigarette encore, et son allumette jeta un reflet pourpre, qui fit ensuite paraître l'ombre plus dense. Et il se leva.

« Allez, Louise, en route. Il est temps pour le souper. »

Ils sortirent. On entendit claquer, juste à côté, la porte de leur maison.

« Ils ne t'ont pas reconnu ? demanda alors Germaine.

– Qui ? Les noirs ? Non. Même si j'avais dû laisser mon vélo, tu sais bien que j'ai toujours une fausse plaque.

– Et ton bras ?

– Ça va.

– Tu pourras aller, demain ?

– Oui, oui. »

Tranquillisée, Germaine ne dit plus rien.

Sylvain n'aimait pas parler. Elle devait s'arranger pour résumer en peu de mots ce qu'elle avait à lui dire. Elle lâcha son raccommodage, se leva pour préparer le repas du soir. Et Sylvain alla à la porte, ouvrit le battant du haut pour faire entrer le reste du jour qui traînait encore sur la campagne. Il s'accouda sur l'appui ; il regarda au-dehors la tristesse de cette lande sablonneuse, de ce ciel d'un vert clair, où passait un vent vif, qui chassait devant lui des traînées de nuages étirés, et frangés de rouge. Et il découvrait dans cette désolation de terre stérile, dans la pâleur de ce ciel vide et froid quelque chose de tragique, qui, sans qu'il sût pourquoi, lui faisait songer à sa destinée…

II

Quand Sylvain, le lendemain à midi, arriva chez son ami, il trouva César en maillot blanc, occupé à boxer, dans sa cuisine, avec le grand Jules, l'agent de police.

Un gentil garçon, ce Jules. Il demeurait trois maisons plus loin. Et bien qu'il connût le trafic suspect de César et de Sylvain, il était cependant demeuré leur ami. César et lui s'étaient liés d'amitié par un commun amour de la boxe et des sports. Jules avait pratiqué le « noble art », dans sa jeunesse, en amateur. Et César, quand il était repris par une de ses crises d'entraînement, allait régulièrement le chercher pour quelques rounds.

Grand, massif, raide de torse et de membres, totalement dépourvu de souplesse et d'agilité, le grand Jules, grâce à son poids et à sa résistance, finissait toujours cependant par mettre hors de combat son camarade César, plus vieux, et fatigué surtout par une vie déréglée. César en rageait, trouvait chaque fois des excuses à sa défaite, affirmait qu'il prendrait sa revanche la fois d'après. Si grande était son humiliation, qu'il lui arrivait, après ces rudes leçons, de se remettre à l'entraînement, de vouloir à toute force retrouver « sa forme ». Et, pendant quelques jours, on le voyait, tôt le matin, courir sur la route, tenter des quatre cents et des huit cents mètres, soulever des poids de fonte, sauter à la corde, et lancer de longs bâtons en guise de javelots. Il ne buvait plus que de l'eau, il ne fumait plus. Sa femme en était émerveillée et ravie.

Mais cela ne durait jamais. César, malgré son entêtement, sentait vite qu'il était trop tard, qu'on ne ressuscite pas une machine encrassée, rouillée par les noces et le dérèglement. Il

n'avait plus de souffle. Son cœur palpitait désespérément dans sa poitrine après cent mètres de course à pied. Des crampes et des courbatures lui faisaient craquer les membres et les jointures. Il en pleurait de rage, il s'injuriait, raillait sa propre carcasse, se traitait en dérision. Et, vaincu, il retournait à son laisser-aller veule, il faisait la noce pendant trois ou quatre jours de suite. Le César cynique et désabusé reparaissait.

Le match s'achevait. Sylvain, indifférent, regardait, assis sur une chaise, les adversaires qui s'arrêtaient, se serraient gravement la main, suivant les rites. Puis César vint vers lui, lui tendit ses poings gantés, pour que Sylvain desserrât les lacets. Il haletait, il était à bout de souffle.

« Tu ne m'as pas eu, hein, tout de même, dit-il à Jules.

– Ce sera pour la prochaine fois », répondit Jules sans s'émouvoir.

Il était placide, lui, à peine moite. Car il se donnait moins de mal que César. Tandis que le fraudeur, se rappelant les combats de sa jeunesse, essayait de retrouver ses esquives, ses feintes, son jeu de jambes, toute sa souplesse d'autrefois, Jules estimait bien inutile de se donner tant de mal à danser comme ça autour de l'adversaire, et se contentait d'attendre, solidement planté sur ses jambes, l'approche de César, pour lui allonger un bon coup de poing.

Sylvain, lui, ne boxait jamais. D'abord, Germaine n'aimait pas. Et puis, lui aussi ne voulait plus. Il avait jadis été très fort, vers vingt ans. Tout le monde, autour de lui, lui prédisait une belle carrière. Il avait de beaux combats à son actif. Il était champion du Nord, quand il avait tout lâché. Et maintenant qu'il était trop tard, il aurait eu mal au cœur de constater sa déchéance, de se rappeler l'avenir qu'il avait gâché pour suivre Germaine.

C'était elle qui l'avait détourné de sa voie. Il l'avait connue à vingt ans. Et il l'avait aimée avec passion. Il lui avait sacrifié sa force, ses espérances de célébrité, malgré les conseils et les avertissements de ses amis. Il avait pour elle renoncé à tout.

Elle s'était d'ailleurs bien conduite. Il n'avait rien à lui reprocher. Sitôt qu'entre eux les choses étaient devenues sérieuses, elle avait quitté la maison louche où elle racolait des clients. Elle avait oublié son ancienne vie, ses camarades, toute son existence de vice. Et elle s'était rangée, elle était devenue une bonne femme de ménage. Sylvain, depuis leur mariage, n'avait plus un blâme à lui adresser. Mais tout de même, quelquefois, il avait des regrets, en songeant à ce qu'il serait peut-être devenu, sans elle. Et cela le faisait souffrir, il préférait, à l'inverse de César, enterrer tous ses souvenirs.

« Alors, tu t'habilles ? demanda-t-il à César.

– Oui.

– Vous allez promener ? interrogea le grand Jules.

– Non, on va « monter » Tom en Belgique. Tu viens pas avec nous ? » dit César, ironique.

César n'aimait pas la police. Et, bien que Jules fût son ami, le fraudeur ne perdait pas une occasion de lui faire sentir clairement son opinion sur toute la maréchaussée.

Jules, qui en avait l'habitude, ne releva pas.

« C'est un beau revenu, dit-il seulement, un chien comme ça.

– Oui, répliqua César, mais tu penses que ça ne coûte rien à acheter et à nourrir ? Il mange un pain tous les jours, ce gaillard-là. »

Il ouvrit la porte de la cour, il appela :

« Tom ! »

Et, avec un bâillement, un chien sortit de sa niche, arriva en s'étirant dans la cuisine. C'était un grand berger de Tervueren, aussi haut que la table, avec un long pelage roux, et une tête fine aux beaux yeux bruns. Il alla flairer Sylvain, qu'il connaissait, et il se coucha en rond à ses pieds.

« Celui-là, c'est un as, dit César avec orgueil.

– T'as pas peur de le perdre, une fois ou l'autre ? questionna Jules.

– C'est le métier », répondit César.

Mais il se tut. On voyait qu'il aimait son chien plus qu'il ne le disait, et que les paroles de l'agent de police le laissaient songeur, malgré lui.

« T'en as déjà perdu ? demanda encore Jules.

– Ça, dit César, naturellement. Une fois ou l'autre, ils se font tuer d'un coup de fusil Ou bien, ils trouvent leur maître, un chien plus fort, qui les étrangle. Les douaniers ont aussi leurs chiens, pour ça. »

Tom, toujours couché, levait les yeux sur son maître, comme s'il écoutait.

« Et qu'est-ce que tu fais, alors ? poursuivit Jules.

– J’en achète un autre, et je le dresse.

– Toi-même ?

– Bien sûr. T’as jamais vu ? C’est toute une affaire. On commence par acheter de la viande, on en donne au chien tant qu’il en veut. On lui fabrique une bonne niche, on lui fait manger du sucre, des os, tout ce qu’il aime. Le chien, tu penses bien, il s’habitue, il trouve que c’est une bonne maison. S’il arrive quelqu’un, un camarade, n’importe qui, on lui demande de frapper le chien, de lui envoyer un coup de pied, s’il approche. Pourquoi ? Pour rendre la bête méfiante. Il faut qu’elle n’ait qu’un maître, tu comprends ?

– Et Tom ? Tu le laisses caresser, cependant.

– Celui-là est vieux, il est dressé. Il connaît la maison, maintenant.

– Et à ce moment-là tu le portes en Belgique ?

– Pas si vite. Je commence par le donner à un camarade, qui l’emmène avec lui. À cinq cents mètres de ma maison, il lui flanque une raclée, il court derrière un bâton, il lui jette des briques. Le chien, il décanille, il se dépêche de rentrer chez lui. Et moi, je l’attends. À peine revenu, il a une bonne platée, de quoi s’emplir le ventre. On recommence toujours comme ça, en augmentant les distances.

– Comme on fait pour entraîner des pigeons, quoi, commenta Sylvain.

– Et à la fin il comprend. On peut l’emmener aussi loin qu’on veut. Sitôt lâché, il se dépêche de rappliquer.

– C’est drôle, dit Jules.

– Oui, reprit Sylvain. Ils ne l’ont pas toujours belle non plus, quand ils doivent courir avec deux ou trois cents paquets de cigarettes sur le dos. Au début, on doit aussi les dresser pour ça.

– Ils ne veulent pas marcher ?

– Non. Ils ne comprennent pas ce qu’on leur veut.

– Les premières fois, intervint de nouveau César, qui achevait de se laver et de se préparer, on les dresse ici. On leur met un sac de paille sur les reins. Et s’ils ne veulent plus marcher, on les laisse comme ça. Il y en a qui sont comme fous. Ils se traînent sur le derrière, ils se roulent sur le dos, ils pleurent toute la journée.

– Et à la fin ?

– À la fin, il faut bien qu’ils marchent. On ne leur donne plus à manger pendant un jour, et puis on leur offre des bouts de viande. Ils se décident tout de même à avancer pour les attraper. Et l’habitude vient, un peu à la fois. Tout de même, le premier jour qu’on les « monte » en Belgique, on les charge avec du foin, parce qu’on est jamais sûr… – Ici ! »

Tom s’approcha. César lui passa sa muselière. Et, complètement prêt, il prit sa casquette. Jules et Sylvain se levèrent.

« On y va ?

– On y va ! »

César sortit sa bicyclette.

« Bonne chance, hein, souhaita Jules, en s'en allant.

– On tâchera. »

Sylvain avait son vélo devant la porte. César et lui montèrent en selle, et l'on partit à petite allure, pour ne pas fatiguer Tom, qui trottait régulièrement à la droite de son maître.

Les deux hommes roulèrent pendant quelques kilomètres sur la grand-route de Dunkerque à Furnes. Puis, quand on approcha de la douane, ils traversèrent le canal, et prirent par la gauche, vers les dunes et la mer. On suivit un petit chemin, où une étroite bande de pavés inégaux disparaissait à demi sous l'envahissement du sable.

Il fallut encore couper la ligne du chemin de fer de Ghyvelde. Là, à la sortie du village, on déposa les vélos dans un petit café. Et, à pied, on partit vers la frontière, parallèlement à la mer, en laissant Bray-Dunes sur la gauche. César avait choisi cet endroit, qui lui était familier, à dessein, parce qu'on pouvait y lâcher Tom sans être aperçu des douaniers. On passa ainsi discrètement derrière le dernier poste de douane avant la mer. Et on continua vers les dunes, dont on atteignit les premiers contreforts après quelques minutes de marche. Là, tandis que César escaladait une rampe d'où il dominait le pays, Sylvain attachait Tom à une laisse, et attendait. César revint.

« Rien. On peut y aller. Je vais partir par là. Quand je serai « sur » Belgique, tu lâcheras Tom. Pas tout de suite, hein, attends que je sois loin de la frontière.

– Là-bas ? demanda Sylvain, montrant à l'horizon par-delà la frontière des deux pays, sur le territoire belge, une maisonnette isolée, au toit rouge.

– Oui. Et tu me rejoindras là aussi. Je t'attendrai. »

César partit. Quand il vit s'éloigner son maître, Tom poussa un grognement, et tira sur sa laisse pour le suivre. Mais Sylvain le retint d'un poignet ferme, et, lui donnant une claque sur l'arrière-train, le força à s'asseoir. Tom ne bougea plus, se contenta de pousser de petits gémissements, sans quitter des yeux un instant la silhouette de son maître, qui décroissait rapidement. Sylvain alluma une cigarette.

Au loin, César avançait bon pas. Il passa la frontière, regarda autour de lui, se retourna pour faire à Sylvain un signe amical, que celui-ci comprit comme un avertissement : « Tout va bien. » Et il continua sa route, il fut bientôt sur le territoire belge. Sylvain le vit se diriger vers la maisonnette au toit rouge. Arrivé là, César se retourna, chercha des yeux les deux points noirs que devaient former pour lui Tom et Sylvain. Il ne les trouvait pas, ainsi perdus dans les vallonnements des premières dunes, où le regard confondait les aspects, tous semblables, du paysage. Sylvain, lui, monta sur l'éminence où César était allé tout à l'heure. Il regarda autour de lui, ne vit rien, pas un douanier, pas un promeneur suspect. Alors, il détacha la laisse, il retint encore Tom un instant, par le collier.

« Allez, Tom, répéta-t-il fortement, à plusieurs reprises, va chercher ton maître, va chercher ton maître ! »

Et il lâcha la bête.

Tom, sans une seconde d'hésitation, dévala la dune, se rua sur les traces de César. On le vit bondir à travers la plaine uniforme. Il détalait à longues foulées, de toute sa vitesse. Et il passa la frontière comme une flèche, il eut rejoint son maître en quelques minutes.

Sylvain, loin derrière lui, s'était aussi mis en route. Il passa la frontière sous le regard méfiant d'un douanier qui était venu

faire une ronde dans ces parages. Mais il y avait longtemps que Tom était en sécurité à côté de César.

« Et voilà, dit César, quand Sylvain l'eut rejoint à son tour. Ça s'appelle leur passer sous la barbe, ça ! Hein, Tom ? Il a pourtant un peu plus que trente-sept centimètres au garrot, le gaillard. Maintenant, Sylvain, tu peux t'en aller avec Tom. Moi, il faut que je rentre à Dunkerque. J'ai un type qui m'attend avec du tabac.

– Et Tom ? Où faut-il le conduire ? Comme d'habitude ?

– Non, chez Duplaud, l'épicier, tu sais, à la sortie d'Adinkerque…

– Oui.

– Tu lui diras de mettre dix-huit kilos comme la première fois. Il doit le lâcher vers dix heures.

– Tu retournes par la même route ?

– Non.

– Il vaut mieux. Quand je suis passé, il y avait un douanier qui m'a regardé drôlement. Il pourrait se méfier.

– Je passerai par le bureau de Ghyvelde. À ce soir, hein ?

– À ce soir. »

César retourna vers la France. Et Sylvain entraîna Tom dans la direction d'Adinkerque.

III

Après avoir déposé Tom dans l'épicerie d'Adinkerque, Sylvain, en goût de flânerie, résolut de pousser, tout en se promenant, jusqu'aux environs de Furnes, puisqu'il n'avait rien d'autre à faire cet après-midi.

Par les champs, il arriva jusqu'à proximité de Furnes, la vieille ville flamande au beffroi dentelé, portant très haut, dans le ciel d'un bleu pâle, le bulbe de son clocheton d'ardoise.

Sylvain n'alla pas plus loin. Il entra dans une petite boutique, au milieu d'un hameau, pour acheter du pain et du jambon. Et, tout en goûtant, il revint par le canal de Furnes à Dunkerque, il longea le cours d'eau lente et calme en achevant son pain de bon appétit. En retournant vers Dunkerque, la route est à gauche du canal. Mais Sylvain n'aimait pas y marcher. Les autos vous forcent trop souvent à vous garer. Et ce long ruban monotone, déroulant à l'infini sa perspective de macadam goudronné, et qui sentait le bitume, lui déplaisait. Il aimait mieux suivre le côté droit du canal, où, dans l'herbe, se dessinait à peine une sente capricieuse et douce aux pieds. Et il marchait là, bien tranquille, respirant avec bonheur l'air frais, dans la détente agréable de cet après-midi d'oisiveté, quand il découvrit le vieux cabaret.

Il est ainsi des coins dont, on ne sait pourquoi, l'aspect vous charme, vous prend sans résistance, vous fait soudainement reconnaître et aimer la beauté. Souvenirs inconscients, rappelés obscurément dans les profondeurs de la mémoire ? Rappel de vieilles images ? Réalisation d'un idéal lentement formé au fond de l'être ? Sylvain ne savait pas où il avait déjà vu

ce coin, pourquoi il le reconnaissait, l'aimait, en retrouvait avec plaisir les détails. Mais indiscutablement, tout cela lui était familier. Il en avait dû rêver déjà. C'était dans ce décor que se passaient les histoires que jadis on racontait à son enfance. Tout était comme il fallait que ce fût.

Et, sans étonnement, Sylvain quitta sa route, descendit le chemin herbeux qui menait à l'auberge, et s'assit sur une chaise rustique, devant une vieille table de chêne dont le bois raclé au verre se creusait et se vallonnait par place. Et il attendit l'aubergiste, il laissa errer son regard autour de lui, sur ces choses inconnues et cependant familières. Il lui semblait être soudain entré dans le cadre d'une de ces gravures anglaises, où l'on voit une grand-route, un coche arrêté, avec deux chevaux blancs qui fument, un gros postillon jovial qui vide un verre de gin et, sur l'herbe, dansant au son d'un crin-crin de rencontre, deux ou trois couples de jeunes seigneurs et de jolies dames.

Le coche n'était pas là. Lui seul, avec les personnages, manquaient dans le décor.

Sylvain attendit cinq minutes. L'aubergiste n'arrivait pas. Et Sylvain n'appelait pas, jouissait de cette quiétude.

L'auberge était bâtie au bord du canal, le long d'un large pavé abandonné, comme une sorte de grand-route qui s'arrêtait brusquement, à pic au-dessus de l'eau. À mieux regarder, Sylvain comprit que c'était là un ancien grand chemin, qui jadis traversait le canal sur un pont maintenant détruit. Le nouveau pont s'apercevait d'ailleurs à trois cents mètres de là.

De grands arbres bordaient cette voie morte, encadraient l'auberge et tout ce petit coin dans un décor d'épaisses frondaisons. Cela faisait comme un îlot touffu de verdure, au milieu de la nudité monotone du pays environnant. Et Sylvain, habitué à la stérilité de sa lande sablonneuse, aux arbres étiques et rabou-

gris que le vent de mer secouait et tourmentait autour de sa demeure, subissait inconsciemment l'attrait de cette végétation puissante, de cette force paisible et noble qui semble émaner d'un bel arbre.

L'auberge, étouffée sous cette luxuriance, paraissait toute petite. C'était une vieille maison, bâtie en briques de sable, que les ans avaient patinées d'une grisaille de pierre. Elle était très basse, comme enfoncée dans le sol. Et un immense toit de tuiles rouges pesait sur elle, descendait sur les fenêtres, où de frais petits rideaux bleus et blancs mettaient quelque chose de pimpant et de gai, comme la charmante et discrète coquetterie d'une aïeule. Sur les appuis des fenêtres, il y avait aussi des caisses, peintes en gros vert. Là poussaient des fuchsias et des asparagus, assouplis autour de bâtis légers en bois blanc. La porte ouverte de la vieille demeure accueillante semblait une invitation à entrer dans la fraîcheur de la pénombre qui emplissait l'intérieur.

Dans les joints des pavés de l'ancienne grand-route, l'herbe avait poussé. Entre les branches des arbres, le soleil filtrait, projetait sur le sol des ronds de lumière blonde. Et cela faisait dans l'air d'innombrables faisceaux de rayons, une brume, un poudroiement lumineux qui prêtait à ce coin une atmosphère féerique. Très bas, au pied du talus à pic, qui terminait le pavé, l'eau murmurait, avec des clapotis, de lents frissons dans les joncs.

Dans la maison, il y eut un bruit de pas. Quelqu'un parut sur le seuil. Avant que Sylvain se fût retourné pour demander une consommation, il entendit pousser une exclamation de surprise. Et il vit une toute jeune fille qui le regardait avec étonnement.

« Il y a longtemps que vous êtes ici ? demanda-t-elle.

– Assez longtemps, oui.

– Et vous n'avez pas appelé ?

– Mais non, j'étais très tranquille, vous voyez. »

Il rit, content, sans trop savoir pourquoi, de se sentir là, plein d'une vague et douce quiétude.

La jeune fille le regardait. Et elle rit aussi.

« Ça vous paraît donc toute une affaire, que je sois ici, continua Sylvain. On dirait que vous n'en revenez pas.

– C'est qu'il n'est pas dimanche, dit l'autre.

– Et vous n'avez de clients que le dimanche ?

– Oui. Des gens qui viennent pêcher, ou qui veulent se reposer.

– Vous ne ferez pas vite fortune, je pense, si vous chômez toute la semaine. »

De nouveau elle eut un beau rire, jeune, frais, – un rire de petite fille, pensait Sylvain émerveillé. Et elle répondit naïvement :

« Oh ! non. Mais il y a beau temps que nous ne comptons plus faire fortune, non plus. Depuis qu'ils ont supprimé l'ancien pont, vous comprenez…

– Alors, vous êtes ainsi tranquilles toute la semaine ?

– À peu près. On ne m'aurait pas laissée toute seule, vous pensez bien, si on avait cru qu'il viendrait du monde.

– Vous êtes toute seule ?

– Oui. Mon oncle et ma tante sont partis pour Furnes.

– Ce ne sont pas vos parents qui demeurent ici ?

– Non. Ils sont morts. »

Une ombre de tristesse passa sur ses traits, sans les endeuiller longtemps. On sentait en elle un débordement de jeunesse, une allégresse de vivre, un candide émerveillement devant les choses, qui l'empêchait de rester triste longtemps.

« Alors, reprit-elle d'un air embarrassé, qu'est-ce que nous allons faire ?

– Vous ne pourriez pas me faire donner quelque chose à boire ? »

Sylvain n'osait pas, sans qu'il sût pourquoi, envisager qu'elle-même pût le servir. La jeune fille, d'ailleurs, parut consternée à cette demande.

« Je ne l'ai jamais fait, avoua-t-elle. Je n'ai jamais servi les clients, je ne connais pas les verres ni les prix. Il n'y a pas longtemps que je suis ici. »

Il y eut un silence.

« Écoutez, reprit-elle enfin, le mieux, ça serait que vous partiez… »

C'était si drôle que Sylvain dut rire.

« Mais j'ai soif, protesta-t-il. On ne met pas ainsi les clients à la porte. »

La jeune fille était de plus en plus perplexe.

« C'est vrai ? insista-t-elle. Vous avez vraiment soif ?

– Ça, oui ! soit dit sans vous froisser vous me semblez faire une étrange commerçante. »

Elle rit aussi, de nouveau.

« Alors, qu'est-ce que nous allons faire ? reprit-elle.

– Eh bien, vous avez tout de même de quoi boire, chez vous, quand ça ne serait que pour le dimanche ?

– Oui. Il y a de la bière, du vin, du sirop de groseille.

– Bon. Je vais me servir moi-même.

– C'est vrai. C'est le plus simple. Venez au comptoir. Vous choisirez. »

Sylvain se leva, entra dans l'auberge. Il n'en avait jamais rencontré de pareille. C'était une vaste pièce, basse, sombre, éclairée par de petites fenêtres. Le plafond bruni, le dallage de pierres bleues, les murailles enfumées, créaient là une atmosphère spéciale, une sorte de clair-obscur agréable et frais, que traversaient d'un rayonnement brutal les deux jets de lumière vive qui tombaient des fenêtres. Les yeux s'y accoutumaient vite. Et Sylvain vit que c'était là, bien plus qu'une salle d'auberge, une sorte de grande cuisine, une pièce où toute la maisonnée devait vivre habituellement. Contre le mur du fond, il y avait une large cheminée, telle qu'on en voit encore quelquefois dans les vieilles fermes des Flandres. Très haute, elle montait en se rétrécissant jusqu'au plafond. À mi-hauteur, un manteau la coupait transversalement. Et toute une série de cassero-

les, des marmites, une lampe de cuivre, une statuette de la vierge étaient disposées sur cette planche. L'immense ouverture de cette cheminée avait été murée. On n'y avait laissé qu'un trou, par où passait la buse d'un petit poêle flamand à pot rond, orné de barres nickelées, et soigneusement passé à la mine de plomb. Il y avait de chaque côté de ce poêle un fauteuil de tapisserie dont l'affaissement indiquait un service quotidien. Sur celui de droite dormait un petit chien roulé en boule. Au milieu de la salle, sous une suspension à grand abat-jour de papier peint, était une table carrelée de faïence blanche. Contre le mur, un buffet à vitraux colorés, sur le haut duquel s'alignaient des boîtes à épices. En face, contre l'autre mur, une vieille horloge arrêtée, son balancier de cuivre immobile dans sa longue gaine de bois brun, et son cadran d'émail blanc dépourvu d'aiguilles. Dans le coin de la fenêtre de gauche un petit comptoir, avec une étagère où l'on voyait quelques bouteilles et des verres propres, le fond en l'air. C'était la seule chose qui rappelât qu'on était dans un cabaret.

Sylvain n'eut pas le temps d'en voir davantage. Le petit chien roux s'était éveillé, et se précipitait sur lui en aboyant furieusement.

« Jim, Jim, veux-tu ! » cria la jeune fille. Et elle courut autour de Jim, elle essaya vainement de l'attraper.

« C'est qu'il est méchant, disait-elle, effrayée. Il va vous mordre.

– Laissez-moi faire, dit Sylvain. J'ai l'habitude. »

Il ne bougeait pas, se laissait flairer par le petit animal, qui, le poil hérissé, s'approchait de lui avec méfiance, dérouté par cette immobilité. Sylvain, lentement, porta la main à sa poche, en tira un morceau de sucre, l'éleva jusqu'à sa bouche, fit semblant de le mâcher longuement. Jim leva la tête, pointa les oreil-

les d'un air intéressé. Le poil de son dos se rabaissait lentement. Sylvain cassa le sucre en deux, en offrit la moitié à la petite bête. Jim l'accepta, la croqua avec satisfaction, agita la queue. Alors Sylvain lui donna le reste du sucre. Et Jim parut avoir fait la paix, et vouloir accepter l'intrus !

« C'est extraordinaire, dit la jeune fille. Il est si méchant. Vous n'avez pas peur des chiens, je vois.

– Non, dit Sylvain, amusé, je m'entends un peu à les dresser, au contraire.

– Avec Jim, personne n'a jamais su rien faire. Il est trop méchant.

– Si j'en avais le temps, je lui apprendrais bien quelques petits tours, tout de même.

– Sans lui faire de mal ?

– Au contraire, avec beaucoup de sucre.

– C'est dommage que vous ne veniez pas souvent par ici, vous lui apprendriez à donner la patte et à faire le beau. J'ai une amie, son chien sait faire tout cela… C'est gentil…

– À l'occasion, quand je repasserai par ici, j'essaierai. »

Sylvain alla au comptoir, se servit un verre de vin blanc, l'emporta au-dehors, et le posa sur la vieille table, à l'ombre. La jeune fille l'y suivit, s'appuya au mur de la vieille maison, et regarda le jeune homme avec une curiosité si naïve qu'elle n'en était pas blessante. On la sentait intéressée par cet homme qui arrivait à l'improviste, qui se servait lui-même, qui domptait la fureur de Jim et parlait de lui enseigner des tours.

« Alors, vous n’êtes pas venu pour pêcher ? redemanda-t-elle.

– Mais non, pour me promener, simplement. Je me repose un peu, voyez-vous.

– Vous ne travaillez pas ?

– Ah ! si, quelquefois, tout de même.

– Vous n’êtes pas cabaretier ?

– Moi ? Pourquoi ça ? Parce que j’ai su déboucher une bouteille et me servir un verre ? Non. Je fais de… l’exportation. Et vous, vous ne faites rien, ici ?

– Non, pas grand-chose. J’aide ma tante à tenir son ménage, je me promène, j’arrange le jardin. Il n’y a que cinq mois que je suis ici. Avant, j’étais à Nieuport, avec ma mère. Mais elle est morte, et mon oncle m’a prise avec lui. »

Sylvain la regardait tandis qu’elle parlait. Elle était toute jeune, pouvait avoir quinze ou seize ans, tout au plus. On le devinait au dessin enfantin de ses lèvres, qui riaient très vite, pour la moindre chose, à la hardiesse encore candide de son regard bleu, qui vous fixait profondément, sans insolence, avec une sorte de naïf étonnement. Elle avait des cheveux d’un or roux, qu’on sentait destinés à brunir, à se transformer en un châtain ardent, mais qui, pour l’instant, gardaient encore de chauds reflets cuivrés. Elle les tirait de chaque côté de son visage, les empêchait impitoyablement de se boucler, de s’envoler en mèches folles, les nouait en une grosse pelote, très bas dans le cou. On devinait là les conseils sévères d’une maman rigide. Mais cela ne l’enlaidissait pas, dégageait au contraire son front pâle et droit, lui donnait quelque chose de franc et de pur. L’âge, plus tard, accentuerait sans doute le dessin de ses narines, mais pour

l'instant, elles avaient encore cette petitesse, cette mobilité de l'enfance.

Sylvain, devant elle, se sentait gauche. Il ne savait de quoi parler. Tous ses mots, tout son vocabulaire à lui, lui paraissaient avoir quelque chose de brutal, de grossier, qui devait choquer cette enfant. Lui qui disait avoir l'expérience des femmes, qui n'en rencontrait pas une sans penser tout de suite à l'amour, et sans tâcher de lui plaire, quelquefois même inconsciemment, il se sentait ici désarmé, désemparé. La simplicité, la candeur de cette fillette le déroutaient. Chez les autres femmes, d'ordinaire, il sentait des pensées qui correspondaient aux siennes, intérêt, curiosité, sympathie ou hostilité amoureuse. Ici, rien de tout cela. Et cette fraîcheur, cette jeunesse l'émouvaient. Il n'osait pas soutenir longtemps son regard. Il lui semblait injurieux de la dévisager, de lui laisser voir les pensées qu'elle lui inspirait. Il regardait son corsage, à peine dessiné encore, comme la poitrine d'une adolescente. Elle portait une petite robe d'indienne, dont le décolleté croisé dégageait seulement la naissance de la gorge, et remplissait Sylvain d'un trouble chaste, où rien d'impur ne se mêlait. Elle symbolisait pour lui la jeunesse. Éprouver en la voyant une pensée malsaine lui eût semblé honteux. En imagination, il la comparait à quelque chose de pur, d'immaculé, comme une neige blanche où il aurait hésité à imprimer la souillure de son pas.

« Et votre oncle, et votre tante, il y a longtemps qu'ils habitent ici, bien sûr, reprit-il.

– Depuis toujours. Ils sont vieux tous les deux, presque aussi vieux que la maison, je pense. Ils se disputent du matin au soir, et ils ne peuvent se passer l'un de l'autre. C'est drôle, dites ? »

De nouveau, elle eut son beau rire jeune, que Sylvain eût aimé entendre longtemps.

« Ils ne doivent pas faire beaucoup d'affaires, dans ce coin, dit-il pour parler, pour la faire répondre, et voir encore, sur son frais visage, le reflet changeant et charmant des émotions intérieures.

– Oh ! non. Il y a très longtemps, la route passait par ici, à ce qu'il paraît, du moins. Mais on a démoli le pont pendant la guerre, et on l'a rebâti plus loin. Moi, je ne le regrette pas. On est plus tranquille. Et mon oncle dit comme moi. Il n'y a que ma tante qui s'ennuie quelquefois, parce qu'elle aime bien parler, je dois le dire…

– Vous ne lui ressemblez pas un peu, de ce côté-là ?

– Vous l'avez deviné ? Oui, c'est vrai, je suis une grande bavarde, mon oncle le dit toujours. Et vous, vous n'aimez pas parler ?

– Avec vous, j'aime beaucoup… »

Et tout de suite, il se repentit d'avoir lâché cette galanterie fade, qui allait effaroucher, froisser peut-être la jeune fille.

Mais il fut rassuré. Elle n'avait pas deviné l'intention, et elle continuait :

« Alors, vous allez bien vous entendre avec ma tante. Mon oncle, lui, ne parle jamais. Les hommes, en général, sont comme ça. C'est drôle. Vous partez ? »

Sylvain tirait sa montre.

« Oui. Il est temps. J'ai une longue route à faire.

– Vous allez loin ?

– En France. Près de Dunkerque.

– Vous ne venez pas souvent par ici, alors ?

– Je viens très souvent, au contraire.

– Alors, si une fois vous repassiez par notre maison, vous pourriez peut-être venir apprendre quelque chose à Jim ?

– C’est entendu. Je n’oublierai pas. Au revoir ! »

Sylvain reprit son chapeau, fit encore une caresse à Jim, définitivement conquis, et, lentement, il quitta le frais asile, il retrouva son chemin et prit à nouveau la direction de la France.

Il n’avait pas fait cinq cents mètres qu’il se souvint brusquement : il avait oublié de payer.

« Je reviendrai », pensa-t-il.

Et il continua sa route vers Dunkerque.

IV

Pour Tom, cependant, se déroula une fois de plus une aventure dont les raisons profondes lui étaient indiscernables, mais que sa répétition, fréquente déjà dans le passé, avait fini par rendre familière.

Sylvain était parti, le laissant seul dans cette maison aux odeurs vaguement connues, et où Tom se rappelait être déjà venu quelquefois.

Tom était dans une grande cage en planches, fermée par une porte à claire-voie. Il savait qu'il devrait attendre longtemps, avant qu'on lui rendît la liberté. Mais l'expérience lui avait aussi enseigné qu'il était inutile de gémir, et qu'on ne viendrait pas le délivrer avant la nuit.

Par habitude, il gratta un moment les planches de son chenil, flaira les interstices, chercha du bout du nez les effluves qu'avaient laissés dans la cage d'autres chiens, enfermés là avant lui. Et puis, philosophe, pour oublier la faim qui lui irritait l'estomac, il prit le parti de s'endormir. Aussi bien, il se souvenait qu'on le laissait jeûner, ces jours-là.

Longtemps après – il faisait nuit –, des gens entrèrent dans la cour. À la façon dont un homme s'approchait de sa cage, Tom comprit qu'il venait le délivrer. Il étouffa donc le grondement qui, déjà, roulait dans sa gorge. C'était défendu. Et, la porte ouverte, il sortit de bonne grâce, il appuya le bout de son nez sur la jambe de l'homme, et analysa longuement son odeur. Inconnu, cet étranger. Mais il ne paraissait pas avoir d'intention hostile. Il flattait Tom de la main, lui grattait amicalement le dessous du

menton. Sa voix articulait des bruits. Il tapait de ses doigts contre sa cuisse, faisait des signes d'appel. Tom le suivit, entra derrière lui dans une pièce où était une femme avec son enfant. La femme parut avoir peur, ce que Tom n'aimait pas. Il se méfiait des gens qui se sauvent, et, d'instinct, désirait les poursuivre. Mais l'homme parlait, et la femme ne disait plus rien. Même, elle se rapprocha de la bête, et la caressa, sans trop de hardiesse toutefois. Elle voulut lui donner du sucre, que Tom eût croqué volontiers, bien que son appétit lui fît plutôt désirer de la chair. Mais l'homme intervint encore, et interdit à la femme de donner même le sucre. Il avait tiré une toile grise d'une armoire, l'ouvrait, y entassait à coups de poing une herbe sèche, à senteur malodorante.

« Combien lui en met-on ? demandait la femme.

– Dix-huit kilos.

– Dix-huit kilos ! Et il saura porter tout ça ?

– Il en porterait bien vingt-cinq, je pense, un gaillard comme ça. Je me demande où il va les chercher, ce sacré César. »

Tom attendait, allait flairer le dessous de la porte, et renifler fortement les senteurs de cette région qu'il ne connaissait pas. L'homme, pendant ce temps, avait fini de « blatter » son sac. Il le souleva, s'approcha de Tom :

« Doucement, l'ami », dit-il.

Tom, sachant ce qu'on lui voulait, s'arc-bouta sur ses pattes, reçut sans fléchir la lourde charge sur son dos. Et l'homme l'y attacha solidement, passant les sangles sous le ventre et devant le poitrail. La masse n'était pas équilibrée, une courroie gênait Tom. Il se coucha, il refusa de bouger, sachant par expé-

rience qu'il ne pourrait courir ainsi, qu'il allait s'écorcher la peau tout de suite.

« Qu'est-ce qu'il fait ? s'inquiéta la femme.

– C'est rien, dit l'homme, Sylvain m'a expliqué. »

Il détendit un peu les sangles, remonta la masse plus haut sur le garrot. Et Tom, cette fois, se leva, alla vers la porte, la gratta du bout de sa griffe. La femme ouvrit. Et Tom fut dehors, dans la nuit.

Il ne s'y retrouvait plus, dans ce pays neuf. Tout lui était hostile. Il ne partait plus, il leva les yeux vers l'homme et la femme, qui, sur le seuil, le regardaient. S'ils avaient voulu, il serait bien resté là, dans cette maison où il faisait clair et chaud.

« Pauvre bête, dit la femme.

– Psch ! Psch ! » fit l'homme, levant la main comme pour le frapper.

Tom comprit tout de suite, s'éloigna d'un bond en grondant.

Déjà d'ailleurs quelque chose s'émouvait en lui. Aucun de ses sens habituels, ni l'ouïe, ni l'odorat, mais un instinct obscur, quelque chose comme l'influence magnétique qui oriente l'aiguille aimantée. Il se leva, s'éloigna, fit quelques pas, revint. Il retrouvait sa voie, maintenant. Il savait quelle était la direction du retour.

« Qu'est-ce qu'il cherche ? interrogea la femme.

– Sa route. Mais ça y est. Il s'y reconnaît, maintenant. »

Un moment, les marchands regardèrent Tom qui s'en allait. Et quand il se fut enfoncé dans la nuit, ils rentrèrent dans leur maison.

Tom courait bon train. La campagne était plongée dans les ténèbres. Pas de clair de lune. Mais Tom y voyait tout de même. Il suivait d'ailleurs un sentier de terre qui filait droit vers la France. À chaque foulée, Tom sentait devenir plus puissante la force mystérieuse qui le guidait. Et, allègre, ses dix-huit kilos sur l'échine, il filait à bonne allure, d'un trot allongé, régulier, soutenu, laissant derrière lui, à intervalles égaux, de légers panaches de vapeur qu'exhalait sa respiration. Il passait, grande ombre grise, déformée par l'énorme ballot qui bossuait son dos. Et dans le silence nocturne s'entendait seulement le frôlement pressé et rythmé de ses pattes sur le sol. Il n'y avait personne, la campagne était déserte, vide, emplie d'un calme pesant. Et dans la nuit, Tom voyait, bien qu'il fît sombre, s'allonger au milieu de la solitude l'étroit chemin sablonneux. Pas un arbre, pas un bosquet, pas un buisson. Une majesté tranquille imprégnait cette terre.

Tom, après avoir couru un bon moment, arriva devant un ruisseau. Le chemin, là, tournait à angle droit, longeait le rivelet, vers le pont le plus proche, sans doute. Mais Tom, par expérience, savait qu'il fallait se méfier des ponts. On y rencontrait souvent des hommes aux intentions suspectes. Tom s'arrêta donc une minute, flaira le vent, et, quittant le sentier, longea le ruisseau vers la droite, cherchant un gué. À vide, il eût sans hésitation franchi l'obstacle à la nage. Mais avec son paquetage sur le dos, il ne l'osait pas. Il avait failli mourir, une fois, pour s'y être risqué. Et, sorti de la rivière par un miracle d'énergie, il n'était encore rentré à la maison de son maître que très peu avant l'aube, épuisé, écrasé sous une masse énorme de tabac mouillé et ruisselant.

Il fit cinq cents mètres. Il trouva un passage, s'y engagea prudemment. L'eau lui mouilla les pattes, les jarrets, le ventre. Il n'avançait plus qu'avec lenteur, prêt à rebrousser chemin s'il sentait que son ballot trempait dans l'eau. Mais sous lui, le sol remontait. Tom atteignit l'autre rive sans difficulté. Et là, il se secoua vigoureusement, et se remit en route.

Mais il n'y avait plus de sentier. Tom devait suivre maintenant d'étroits passages, des bandes d'herbe, les rives bosselées de ruisseaux limitant les champs. Derrière lui, brusquement, la lune se montra, entre deux nuages noirs déchiquetés par une rafale. Et Tom, dès lors, instinctivement, se baissa, se fit plus bas et plus long, se coula d'une allure féline le long des blés et des avoines. Une fois, il s'arrêta encore, il leva la tête par-dessus les tiges d'avoine, il regarda au loin l'immensité des champs, qui, sous la lune, s'éclairaient d'une pâleur spectrale d'au-delà. Et il vit au milieu de ce désert plat et morne, très loin encore, vers la ligne sombre des dunes qui, à droite, fermaient l'horizon, la silhouette d'un homme qui attendait.

Tom fit un long circuit, contourna l'homme, à deux cents mètres de distance, de façon à être sous le vent. Il sut alors qu'il y avait un chien avec l'homme. Et cela lui inspira de la méfiance. Son expérience lui rappelait que ces gens-là, qui attendent, la nuit, avec des armes et des chiens, sont à craindre et à éviter.

Lentement, Tom se coula dans les blés. Il se fit plus petit encore, rasant la terre de son ventre, écartant du bout de son nez les chaumes, ondulant, s'insinuant, faisant à peine frémir les tiges autour de lui. Dans cette mer ondoyante de verdure, il glissait comme un navire, sans bruit, sans heurt…

Mais brusquement, son nez, qui fendait comme une épave l'épaisseur des blés, trouva devant lui le vide. Il était arrivé à la limite des champs. Plus loin, il n'y avait plus qu'une lande nue,

pelée, à peine tachée, çà et là, d'une plaque d'herbe courte et roussâtre.

Tom hésita une minute. Il avait à sa droite les dunes, et plus loin la mer. Il eût aimé atteindre cette zone sûre, où les collines de sable le cacheraient. Mais avant, il fallait traverser la campagne dénudée, sous les yeux du douanier. Tom, dans son intelligence de bête, méditait sur ces choses, quand brusquement le chien du douanier le flaira. Tom comprit tout de suite qu'il était éventé. Le chien là-bas, avait levé la tête, pointé les oreilles, humé le vent. Et il grogna, il leva les yeux vers son maître.

« Va, Dick ! » cria l'homme.

Et, suivi de loin par le douanier, Dick s'élança, avec la rage d'une bête méchante enfin libérée, vers l'ennemi deviné.

Tom eut peur. Il rentra dans le champ, se tapit, essaya de se dissimuler. Mais il était découvert. D'un seul bond, Dick plongeait dans les blés, et là, se dressait sur les pattes de derrière pour retrouver la place où se cachait l'ennemi. Tom comprit qu'il lui fallait accepter le combat. Il se releva, se campa d'aplomb sur ses fortes pattes, endurcies par son rude métier. Et, sans même qu'il le voulût, le poil de son échine se hérissa, ses babines se relevèrent, il fut prêt pour la bataille.

L'ennemi arrivait. Ils furent face à face, hésitèrent, tournèrent en rond, l'un autour de l'autre. Et brutalement, Dick se décida, se lança, les crocs en avant. Il happa le vide. Tom s'était dérobé, glissait de côté, et, au passage, en tournant brusquement la tête, déchirait longuement le flanc de l'adversaire. Dick hurla de rage. Et d'une volte-face, il fit de nouveau front à Tom, avant que celui-ci eût pu le happer à la gorge. Et là-bas, le douanier accourait. Alors Tom fit demi-tour et se sauva, sachant que, si l'homme arrivait à portée, tout était fini. L'adversaire, enragé

de voir sa proie s'enfuir, s'élança par-derrière, lui sauta sur l'échine, essaya de lui enfoncer ses canines dans l'épaule. Mais l'énorme sac de tabac protégeait Tom. Dick ne trouvait pas de prise, sur cet amas inconsistant, que ses mâchoires mordaient vainement. Tom, pendant ce temps, l'entraînait plus loin dans le champ de blé. Et quand il jugea être assez loin du maître, sans un grondement, sans un avertissement, il ralentit sa course et planta, de côté, ses crocs dans la gorge de son ennemi.

Ils roulèrent par terre, mêlés en une bagarre furieuse. Dick étouffait, se débattait, avec la fureur de se sentir mourir. Il se tordait, donnait de terribles secousses. Tom, entravé par son ballot, manquait de souplesse, tardait à se remettre sur pied quand un heurt le jetait sur le dos. Et Dick put se libérer. Ce fut alors une mêlée confuse, Tom dessous, Dick dessus, lui mordant le ventre, lui arrachant des lambeaux de peau. Ils grondaient sauvagement, soufflaient, râlaient. Jusqu'au moment où Tom put happer la patte de devant de l'ennemi, un peu au-dessous de l'épaule. Sous ses molaires, l'os fléchit avec un long craquement de bois sec, et cassa net.

Dick s'arrêta, cessa de mordre, hurla une plainte qui traîna sinistrement avant de s'éteindre. Tom, déjà, était debout, et filait dans les blés. Il atteignit de nouveau la zone dénudée, la lande stérile où le douanier accourait. Il vit l'homme s'arrêter, il sut ce qu'il allait faire. Et il allongea encore ses bonds, il se lança en avant avec de prodigieuses détentes des jarrets. Il y eut un coup de feu. Quelque chose frappa rudement Tom, au milieu d'un bond sauvage, le fit rouler par terre. Mais il ne sentait rien. La balle avait seulement traversé l'épais matelas de tabac qu'il portait sur le dos. Et, tout de suite relevé, il repartit, il atteignit les premiers vallonnements des dunes ; là, il ne courut plus, il s'arrêta derrière un buisson maigre qui croissait sur le sable, et il regarda. Il vit le douanier qui s'approchait de son chien. La bête mutilée hurlait toujours. Un second coup de feu. Les hurlements cessèrent.

Tant que la lune ne fut pas de nouveau cachée par un nuage, Tom attendit. Puis une ombre immense courut sur l'étendue déserte. Un nuage passait. Et Tom, alors, quitta sa cachette, et s'enfonça dans les dunes.

Il courut longtemps encore. Il escaladait des collines, descendait en des replis aux pentes raides, remontait, découvrait pour un instant la houle morte et illimitée des dunes, puis plongeait de nouveau. Il frôlait des buissons d'épines, courait dans l'herbe sèche que le vent agitait de frissons rudes.

Son flair infaillible lui indiqua un nouveau douanier, un peu plus loin. Pour l'éviter, il dut se rapprocher de la mer. Et dès lors, il suivit la grève, il courut inlassablement sur le sable mouillé, ferme sous ses pattes, où la marée montante déposait en bruissant des paquets d'écume sale. Un vent violent soufflait. Au ciel d'un étrange bleu pur des nuages fuyaient, masses tourmentées à travers lesquelles brillait une lune froide. Elle frangeait d'argent la crête des vagues, elle plaquait d'étonnants contrastes de lumière et d'ombre sur les dunes, inondait la grève sans fin d'un rayonnement blafard, qui pâlissait le sable jaune. Et là, suivant la ligne du flot, projetant sur le sol une ombre nette et vigoureuse, Tom allongeait inlassablement son pas régulier et rapide, trottait vite et sans effort, soufflant à peine, capable d'aller ainsi des heures et des heures, avec la même aisance. Autour de lui, emplissant l'espace, le vent passait, avec un chant monotone et soutenu. Et dans les intervalles de silence, on n'entendait plus que la basse profonde et majestueuse des vagues, qui du plus loin de la haute mer accouraient, pressées et régulières, pleines d'une puissance formidable et contenue. Elles semblaient toutes converger vers Tom, elles venaient mollement mourir à ses pieds, sur la grève, et parfois lui léchaient doucement les pattes, avec un frémissement d'eau mousseuse.

Vers le milieu de la nuit, Tom, à travers les dunes, regagnait la maison de son maître. Et « déblatté », délivré de ses dix-huit kilos de tabac de contrebande, il avalait avec un appétit joyeux une énorme platée de chair de cheval et de son, avant de s'en aller dormir.

V

« Je rentrerai tard, ce soir, avait dit Sylvain à Germaine, un midi, en s'en allant. Je pars avec César porter du tabac à Gravelines.

– À quelle heure ça veut-il dire, « tard » ?

– Dix heures, dix heures et demie…

– J'irai t'attendre chez Louise, alors, dit Germaine, qui était peureuse.

– Elle n'est pas là. César m'a dit qu'elle était partie jusqu'à demain soir. Elle a son père qui est malade, elle doit le veiller.

– Je ne peux quand même pas rester ici toute seule. Je vais mourir de peur, moi, dans ce désert.

– Tu n'as pas besoin de m'attendre. Va te coucher.

– C'est ça ! Pour être assassinée dans mon lit ! Non, non. J'irai jusqu'à Dunkerque, plutôt. Je dirai bonjour chez Jeanne, et tu passeras me prendre en revenant.

– Comme tu voudras », dit Sylvain.

Il n'aimait pas beaucoup voir Germaine retourner ainsi chez ses anciens patrons, dans ce café louche où il l'avait connue. Mais il n'était pas contrariant.

Sylvain parti, Germaine fit donc sa toilette rapidement, et elle partit pour Dunkerque. Elle aimait ces sorties. Dans ces occasions-là, elle choisissait toujours ses toilettes les plus reluisantes, pour faire sensation. Et aujourd'hui elle avait une robe de faille de soie noire à volants, avec le manteau de même tissu, formant « ensemble ». Son col de fourrure, un tour de cou d'hermine, était un cadeau de Sylvain. Avec ça, un chapeau garni d'une grosse plume qui lui cachait la joue et lui flattait le visage, des souliers en peau de daim brune, à grosse boucle de strass, des gants de fil gris perle, et un sac à main en box-calf bleu, avec une initiale d'argent. Ça faisait très « dame », comme elle disait elle-même.

Quand elle arriva à Dunkerque, la pluie commença à tomber. Germaine dut ouvrir son tom-pouce, un autre cadeau de Sylvain. Et, son parapluie en main, elle allait le long des quais gras de boue, elle sautillait de pavé en pavé, marchant précieusement sur la pointe des pieds, pour ne pas s'éclabousser, avec des précautions, des mines de chatte qui craint de se mouiller les pattes. Des hommes se retournaient sur elle, riaient, témoignaient avec ou sans discrétion de leur admiration. Elle sentait tout cela, cette curiosité, cet intérêt qu'elle éveillait ainsi sur son passage. Avec son flair d'ancienne femme de vice, elle n'avait pas besoin de regarder pour voir. Elle devinait les suiveurs. Et d'instinct, sans même y penser, elle retrouvait alors inconsciemment son allure, sa démarche d'autrefois, ce déhanchement, ce balancement de la croupe qu'elle employait jadis pour aguicher les passants.

Elle parcourut ainsi les quais de Dunkerque, suivant les trottoirs boueux, parmi la bousculade des marins, des débardeurs, des marchandes de poisson, des flâneurs et des promeneurs qui encombraient le passage. Elle devait à tout instant se détourner pour éviter des tas de détritus, enjamber des câbles, contourner des obstacles de toute sorte. Elle passait, avec l'indifférence de l'habitude, dans ce grouillement d'activité, au

pied des grands voiliers gris, à la mâture embrouillée de cordages ; elle ne regardait même plus les chalutiers, les barques de pêche, les grands vapeurs qui dormaient là, flanc à flanc, sur l'eau glauque et profonde, où surnageaient des immondices. Elle ne voyait pas le travail des cyclopes des grues dont les flèches, lentement, tournaient sur le ciel, et promenaient à bout de câble des fardeaux oscillants. Elle ne sentait plus à ses narines le violent arôme de toutes ces choses de la mer, poisson, vent salin, varech, qui se mêlait à la fumée charbonneuse des grues, au parfum âcre de l'essence brûlée.

Elle arriva ainsi devant un petit café, donnant sur une placette qui s'ouvrait largement, par deux de ses côtés, sur les quais. Sept ou huit estaminets semblables formaient tout le fond de cette place ; celui de l'ancienne patronne de Germaine se distinguait des autres, banalement peints de vert ou de marron, par une façade violette, rehaussée de filets jaunes, qui visait évidemment à faire « art moderne ». Avant d'entrer, Germaine savait déjà le décor qu'elle allait trouver à l'intérieur : un café qu'on avait voulu élever au rang de bar par un papier à fleurs excentriques, un comptoir compliqué, des glaces en losange, un lustre en bois peint d'où tombait une fade lueur rose, des tables toutes petites, cerclées de cuivre, et des tabourets instables, ridiculement surhaussés. Du temps de Germaine déjà, les choses étaient en cet état. Elles n'avaient pas changé.

L'entrée de Germaine fit sensation. Il y avait du monde. Le café était plein. Et le salon lui-même était encombré de clients qui buvaient du champagne, ou tout au moins du « mousseux » rebaptisé pour la circonstance. Germaine traversa ce tumulte, suscitant sur son passage une bruyante clameur d'admiration. Elle ne sourit même pas. Elle avait l'habitude de cet accueil enthousiaste, de ces clameurs de gens ivres qui saluaient généralement l'arrivée de n'importe quelle femme dans la maison de M. Henri. Elle entra dans la cuisine, où Mme Jeanne était occupée à faire ses comptes.

Mme Jeanne était une petite bonne femme, de quarante ans à peu près, ronde, boulotte, forte de poitrine et de hanches, et que son embonpoint n'empêchait pas de courir sans trêve ni répit, du haut en bas de toute sa demeure. Elle portait toujours de longues robes convenables, des tabliers décents de bonne ménagère. Par en bas passaient ses énormes jambes courtes, aux chevilles massives. Ses bras nus sortaient de ses manches, toujours relevées sur ses coudes, et, rouges, vermeils, riches d'un sang généreux qu'on sentait courir à fleur de peau, ils donnaient l'impression d'une santé florissante. Elle avait une bonne figure, large, grasse, épanouie, que des veinules sillonnaient. Sa peau luisante brillait de sueur et de graisse. Et, le nez petit, relevé en pied de marmite, les yeux très gros, gris, placides, les lèvres molles et larges, les cheveux filasse tendus sous un gros chignon, à la mode d'autrefois, elle semblait une brave ménagère, bien plus que la patronne d'un bar mal famé.

« Tiens, dit-elle en voyant entrer Germaine, c'est toi, ma fille ? Assieds-toi donc. Et ça va toujours ?

– Ça va », dit Germaine.

Et elle prit une chaise, s'assit auprès du feu, tendit les mains à la chaleur.

« Tu fais tes comptes ? demanda-t-elle.

– Non. Mon chiffre d'affaires. Et je ne me rappelle plus si c'est le 17 ou le 18 que j'ai vendu tant de champagne.

– Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Ah ! ma petite… Et si c'était un agent des contributions, celui qui est venu faire cette noce-là ? Il peut l'avoir fait exprès pour me pincer. Je me rappelle, il avait une drôle de bobine. Il

n'aurait qu'à venir contrôler mon livre, et je suis refaite… – Et Sylvain, qu'est-ce qu'il devient ? Toujours au tabac ?

– Toujours. »

Mme Jeanne s'intéressait beaucoup à Germaine. C'était une des anciennes pensionnaires. Elle était restée là pendant passé quatre ans. Et les deux femmes, chose rare, s'entendaient très bien, ne se querellaient jamais. Puis Sylvain était venu, il avait connu Germaine, l'avait aimée. Et quand il exigea que Germaine quittât ce métier pour être à lui exclusivement, Mme Jeanne en avait eu un gros chagrin. Elle comprenait cependant qu'il le fallait, que c'était pour le bien de la fille. Mais à vivre si longtemps ensemble, elles s'étaient attachées. Quand une ancienne pensionnaire de Mme Jeanne la quittait, la patronne lui faisait promettre de lui écrire, elle aimait rester en relation, un moment tout au moins, jusqu'à ce que la vie les séparât définitivement. Germaine, elle, était restée l'amie de Mme Jeanne jusqu'à ce jour. Elle habitait tout près de Dunkerque. Le métier de Sylvain le mettait en rapports fréquents avec les clients de M. Henri, le patron. Si bien qu'il ne se passait pas de semaine que Germaine ne vînt dire le bonjour à Mme Jeanne. Elle aimait ces visites. Elle retrouvait là une ambiance connue, le langage, les têtes, les odeurs, le décor de sa jeunesse. Et puis, sa condition nouvelle de femme mariée l'enivrait un peu. Elle se sentait fière de venir se montrer là, honnête et respectable, à ces femmes qui l'avaient connue fille de joie comme elles. Elle était comme ces parvenus qui, sortis de rien, reviennent plus tard éblouir du spectacle de leur grandeur leur village natal. De plus, elle était à l'aise maintenant. Sylvain gagnait beaucoup d'argent, et Germaine en profitait. Elle s'achetait de belles toilettes, des choses trop coûteuses, des coquetteries inutiles, ayant gardé dans sa nouvelle position ses anciens goûts de fille, pour qui l'argent, vite gagné, se dépense de même. Elle n'arrivait jamais chez Mme Jeanne sans arborer quelque nouvelle fanfreluche, un chapeau, des gants en « Suède », une robe en crêpe de Chine, des souliers en peau de

serpent, ou bien une écharpe, un sac à main, un tom-pouce à manche excentrique. Et cela faisait crever de jalousie les pensionnaires de Mme Jeanne, devant qui Germaine étalait vaniteusement ses parures.

« Il y a du monde, aujourd'hui, hein ? dit Mme Jeanne, refermant enfin son grand carnet, et relevant la tête pour regarder Germaine.

– Oui. Et M. Henri ?

– Il est au comptoir, il sert les pratiques.

– Pas de connaissances, je vois…

– Non, des nouvelles têtes. Ah ! si, tout de même, il y a Lourges. Tu ne le connais pas ?

– Non. Lequel ?…

– Le grand, qui parlait à Henri. Il doit être au comptoir. C'est un « noir », un type très fort, à ce qu'il paraît. Sylvain ferait même bien de s'en méfier.

– Je ne l'ai pas remarqué, dit Germaine, intéressée. Il est comment ?

– Oh ! très bien, très bel homme, un grand brun avec une forte moustache… Tiens, va appeler Henri. Tu n'as qu'à dire que j'ai besoin de lui. Comme ça, tu verras l'autre. Vaut mieux pour toi que tu le connaisses. C'est un type, on ne s'en méfie pas, mais il est dangereux.

– J'y vais », dit Germaine.

Elle se leva, traversa le salon, arriva dans la salle du café, pleine de monde. Et du premier coup d'œil, elle devina, en voyant un homme grand, large d'épaules et très brun, qui parlait, accoudé au comptoir, que c'était là ce redoutable Lourges.

Indiscutablement, il était bel homme. Germaine, habituée à juger les mâles comme mâles, d'après leurs possibilités physiques, l'admira. Il avait une carrure impressionnante. Ses cheveux, d'un noir trop accentué pour être sincère, étaient plantés dru sur sa tête carrée, solidement affermie sur une encolure massive. Il avait un front bas mais intelligent, bosselé de protubérances, et entaillé d'un pli vertical énergique. Ses sourcils, moins noirs que ses cheveux, étaient plantés en ligne irrégulière, et, hirsutes, embroussaillaient ses petits yeux bleus, au regard fixe et dur. Son nez déformé par de nombreuses bagarres s'étalait sur sa face carrée, large du bas, où les pommettes et les muscles des mâchoires formaient d'énormes saillies. Germaine regarda avec étonnement le poing démesuré, noueux, et comme rocailleux, qu'il posait, tout en parlant, sur le zinc du comptoir.

En face de lui, derrière le comptoir, M. Henri, rasé, poudré, cosmétique, paraissait par contraste presque chétif. Il n'était pourtant pas si mal de sa personne, lui non plus. De taille moyenne, la tête petite et intelligente, il se soignait avec beaucoup de coquetterie, lissait ses cheveux poivre et sel, s'oignait la peau de crèmes parfumées, passait fréquemment la main sur son menton, d'un geste machinal, pour apprécier la fraîcheur et le velouté de son épiderme. Il avait d'ailleurs le teint rose et gras d'un homme bien portant et qui ne se refuse rien. Ses yeux gris luisaient d'une perpétuelle satisfaction de lui-même. Ses oreilles à peine trop rouges, ses lèvres humides et vermeilles, ses joues pleines, témoignaient d'une santé solide. Il avait des mains blanches et soignées, des mains d'oisif à la peau tendre et aux ongles propres. C'était l'homme content de son sort.

Et comment ne l'eût-il pas été ? Il vivait dans cette maison prospère comme un véritable rentier. L'argent rentrait sans mal, sans qu'on eût souci ni inquiétude. M. Henri, chaque jour, allait faire en ville sa petite promenade, retrouver des amis qui lui témoignaient beaucoup de considération. Il avait pour chaque saison toute une variété de distraction, depuis la pêche jusqu'à la manille, en passant par le cinéma, le jeu de boules et le billard. Et cependant, les recettes grossissaient, Mme Jeanne surveillait tout, dirigeait la maison de main de maître. On accumulait doucettement des rentes, de bonnes rentes du gouvernement, ou des actions de premier ordre, des titres de tout repos. M. Henri n'avait qu'à se laisser vivre, choyé, dorloté, câliné par sa tendre épouse, pour qui il était un objet d'amour et d'admiration.

« Qu'est-ce que tu veux, Germaine ? demanda-t-il en voyant s'approcher la jeune femme.

– Jeanne vous appelle, pour quand vous aurez le temps. »

Lourges regardait Germaine avec insistance. Sa fraîcheur, son embonpoint naissant lui plaisaient. Elle avait avec ça quelque chose de décidé, d'assuré, que n'ont pas les filles de joie, avec toute leur hardiesse et leur effronterie. Elle tenait à faire sentir qu'elle était une femme sérieuse. Mais d'un autre côté Lourges l'attirait. Elle ne pouvait s'empêcher de le regarder à la dérobée, intéressée, troublée, par ce bel homme, qu'avec son flair elle devinait amateur de chair. Et Lourges s'en apercevait. Leurs regards se croisèrent deux ou trois fois. Et cela émouvait bêtement Germaine, tandis que Lourges au contraire en tirait une vanité qui l'enhardissait.

« Madame prend un verre ? » proposa-t-il gaillardement.

Et M. Henri, qui connaissait son métier de cafetier, servit immédiatement une tournée de « Bénédictine ». Il eût considé-

ré comme une offense grave, de la part de Germaine, le fait de nuire à la vente en refusant une consommation.

Germaine but un verre avec des mines inaccoutumées, du bout des lèvres, très proprement. Et, M. Henri étant parti à la cuisine, elle fut seule un instant avec Lourges.

L'homme, cherchant ses mots, retroussait sa moustache de son poing.

« Vous venez souvent chez Henri ? demanda-t-il.

– Oui, je suis liée avec Mme Jeanne. Et vous ?

– De temps en temps, dit Lourges, qui ne voulait pas se compromettre en révélant sa qualité de gabelou.

– Vous êtes client ?

– Oh ! ami surtout. Avec mon métier, je dois venir souvent ici, dans ces quartiers du port.

– Vous êtes… ?

– Représentant. »

Germaine, comprenant la prudence très légitime de Lourges, ne releva pas le mensonge. D'ailleurs, un agent de police entrait dans le café, s'approchait du comptoir.

« Bonjour, Germaine », dit-il.

Germaine reconnut Jules, son voisin.

« T'attends ton homme ? demanda-t-il.

– Oui. »

Jules avait compris le clin d'œil que lui adressait Lourges. Il feignit donc de ne pas le connaître, et d'ignorer sa présence, bien que le plus hardi des noirs de la brigade mobile fût célèbre chez tous les agents de police.

« Le patron n'est pas là ? demanda-t-il.

– Il est à la cuisine, dit Germaine, je vais aller l'appeler.

– Si tu veux. On fait une ronde, ce soir. Mais il ne fait pas du temps à se balader dehors, hein ? Alors, on voudrait qu'il prépare du café et qu'il reste ouvert.

– Attends une minute. »

Germaine partit dans la cuisine :

« Il y a Jules, le flic, au comptoir. Il va venir ce soir, dit-elle.

– Il est de service ?

– Paraît.

– J'y vais. »

Germaine resta seule avec Mme Jeanne.

« Tu as vu Lourges ? demanda celle-ci.

– Oui.

– Il est bel homme, hein ?

– Oui.

– Et c'est un as, tu sais. Il en a déjà arrêté, des forts. – Sylvain vient te chercher, ce soir ?

– Oui. Mais il n'aura plus rien sur lui, il doit tout livrer en route.

– Vaut mieux. Parce que Lourges, il sent le tabac belge comme un vrai chien de chasse. C'est incroyable. Et franc, avec ça. Il n'a peur de rien, il va dans les plus mauvaises boîtes, il se bat avec n'importe qui. Il a déjà reçu un coup de revolver dans l'épaule, et un coup de couteau au front. T'as pas vu la marque ?

– Non.

– Ça commence à s'effacer, maintenant. Mais il était mal arrangé. Il est culotté, c'est sûr. Et tenace, avec ça. Quand il veut avoir quelqu'un, il l'a. Il sait rester des jours entiers au coin d'une rue, sans manger, sans même boire un verre, qu'il pleuve ou qu'il gèle. Quand il sait qu'il va passer du tabac, il n'y a rien pour le faire démarrer.

– Il ne doit pas connaître Sylvain ?

– Non, il m'en aurait déjà parlé. Mais il a repéré César, ça, je le sais… – C'est un amateur de femmes, aussi. Il est marié, mais ça n'y fait rien, il « court » tout de même. Il a plaqué sa femme pour ça… »

Mme Jeanne s'interrompit, releva la tête, écouta un pas appesanti qui faisait gémir l'escalier.

« Le client de Nénette qui descend ! Je vais le faire parler. »

Et elle courut à la cage de l'escalier, elle attendit le client, elle l'entraîna dans la cuisine.

« Viens prendre un verre, invita-t-elle. J'en ai du bon, dans la cuisine. »

L'homme entra. Mme Jeanne lui emplit un verre de porto.

« Ça oui, c'est du bon, dit-il après avoir bu.

– Celui des amis, mon gros. Et alors, ça a été, là-haut ? Tu t'es bien amusé ?

– Oui, oui.

– T'as été gentil pour la petite ? Tu lui as donné un beau « dimanche » ? Tu sais que c'est pour elle, son petit bénéfice.

– J'ai donné quinze francs. Ça peut aller, hein ?

– C'est bien, c'est tout ce qu'il faut. Parce que la fois passée, t'étais pas si généreux.

– Si. C'est mon prix, moi. Je donne toujours quinze francs.

– Ah ! dit Mme Jeanne. Je croyais… C'est bon, ça ne fait rien. »

L'homme but un second verre de porto, et s'en alla dans le café.

« Sacrée rosse, sacrée voleuse ! s'exclama Mme Jeanne. Je vais l'avoir. Tu vas voir ça. Elle descend… »

La fille descendait, arrivait dans la cuisine. C'était une grande brune à la voix éraillée, aux yeux meurtris. À peine arrivée, elle s'assit sur une chaise. Et, l'air fourbu, elle bâilla, ou-

vrant largement la bouche, et montrant sa langue blanche et tout entartrée.

« Quel métier ! » soupira-t-elle.

Mme Jeanne se contenait, tâchait de faire bonne figure.

« Eh bien, et nos comptes ? demanda-t-elle.

– Voilà », dit la fille.

Elle tira de son bas deux billets de cinq francs.

« J'ai eu dix francs. Ça fait cinq pour moi, cinq pour vous.

– T'es sûre de ton compte ? demanda Mme Jeanne.

– Oui.

– C'est bon. Tu peux remonter dans ta chambre et faire ton paquet. Je ne veux plus de toi ici.

– Et pourquoi ?

– Parce que t'es trop bête pour me rouler, ma petite. On ne m'a pas comme ça, moi. T'étais pas encore née que je faisais déjà le métier, tu comprends. T'as eu quinze francs, à ton client, et quinze francs la fois passée, et quinze francs chaque fois qu'il monte avec toi. Je le sais : il me l'a dit. Et si t'étais pas une gourde, tu te serais méfiée, et tu n'aurais pas cherché à m'avoir. Maintenant, ouste ! Va faire ta malle.

– Allez, allez, on ne va pas se disputer pour ça », essaya de dire la fille.

Mais Mme Jeanne fut inflexible :

« Ma maison est honnête. Pas besoin de voleur. Va-t’en.

– Mais je ne sais plus où aller, je suis brûlée partout, à Dunkerque. Et Louis va me foutre des coups… voyons, madame Jeanne…

– Va faire ta malle, je t’ai dit. N’y a rien à faire. Et si tu m’embêtes, j’appelle Henri. Il te mettra son pied quelque part, par-dessus le marché. Fous le camp… »

La fille sortit.

« À quelle heure qu’il vient te chercher, Sylvain ? interrogea aussitôt Mme Jeanne, avec la tranquillité d’esprit d’une femme accoutumée à ces démêlés.

– Vers dix heures, qu’il a dit.

– T’as encore le temps, alors. Je vais te faire du café. »

Et la conversation continua.

VI

César et Sylvain ne rentrèrent qu'après dix heures. À ce moment, il n'y avait plus dans le café que M. Henri, plongé dans une conversation particulièrement intéressante avec Lourges. Le douanier, petit verre par petit verre, avait à peu près grisé son partenaire, qui, pour faire marcher son commerce, se dévouait volontiers. Et tandis que M. Henri parlait de ses ambitions, de ses projets futurs, Lourges, lui, l'interrogeait sur Germaine, par phrases adroites qui arrivaient, peu à peu, à élucider les points obscurs. Lourges s'intéressait à Germaine. C'était le genre de femme qui lui plaisait, jeune, grasse, robuste. Elle avait de beaux yeux luisants, qui pour un connaisseur révélaient la femme sensuelle et bien vivante. Elle paraissait honnête. Et cela, dans ce milieu, lui donnait un attrait de plus. Enfin Lourges avait cru deviner chez elle un certain intérêt pour lui. À force de questions insidieuses, il finit par savoir qu'ancienne pensionnaire de Mme Jeanne, elle s'était mariée, et passait pour sérieuse, ayant un mari qui gagnait beaucoup d'argent, et qu'elle paraissait aimer. Toutes ces difficultés ne faisaient qu'échauffer Lourges davantage.

Quand César et Sylvain entrèrent, Lourges ne prêta que peu d'attention à ces nouveaux venus, qui passèrent tout de suite dans la cuisine, en habitués. Il le regretta aussitôt, d'ailleurs, M. Henri lui ayant dit :

« Eh bien, vous l'avez vu ? C'est lui, le mari. »

Lourges se retourna vivement, mais il était trop tard, Sylvain était déjà parti.

Lourges, d'instinct, sentit en lui une haine sourde naître, sans raison, simplement parce qu'il pressentait qu'il pouvait y avoir là un rival pour l'avenir.

« Alors, il gagne bien sa vie, ce type-là, reprit-il. Et qu'est-ce qu'il fait ?

– Je ne sais pas trop, dit M. Henri, qui, même ivre, gardait toujours le sens de la réalité. Il fait du commerce, dans les grains, je crois.

– Ah ! En tout cas, il a une belle femme. Je le lui dirai la prochaine fois que je le verrai.

– Fais pas ça ! s'exclama M. Henri. Il est capable de te casser la figure. Il l'aime, tu sais…

– Il en faudrait un autre que lui, pour me casser la figure », dit Lourges, orgueilleusement.

Et, machinalement, il se redressait, il bombait le torse, comme prêt à la lutte.

Mais M. Henri ne parut pas impressionné. Il fit une grimace de doute :

« Il est costaud aussi… »

Et Lourges sentit grandir en lui sa haine irraisonnée contre cet inconnu qui gagnait de l'argent, possédait une belle femme, et avait la réputation de pouvoir rivaliser avec lui, Lourges, en force musculaire. Il comprit cependant qu'il serait ridicule d'insister davantage sur ce sujet, et de montrer une forfanterie inutile. Il changea de conversation.

D'ailleurs, Mme Jeanne, maintenant, parlait de fermer le café. Onze heures allaient sonner. Il faudrait éteindre, si on ne voulait pas attraper de contravention. Elle avait expulsé la bande de clients éméchés qui occupaient encore le salon, – des petits jeunes gens en bordée, avec qui, d'ailleurs, elle avait eu une vive discussion, leur ayant fait payer des bouteilles de champagne vides qu'elle avait adroitement mêlées aux autres, dans le désordre de la table. Elle avait eu gain de cause, cependant, car elle leur avait fait peur en parlant d'une descente de police qui devait avoir lieu dans la nuit.

Le salon vidé, on éteignit les lumières. Mais Lourges n'était pas décidé à partir.

« J'ai des copains dans la police, dit-il. Vous attendez une visite, ce soir ?

– Oui. Chaque fois qu'il y a une ronde par ici, ils viennent passer quelques heures. Je ne demande pas mieux. Il faut toujours être bien avec la police. Viens donc dans la cuisine, si tu veux les attendre. »

On laissa la porte de la rue entrebâillée. Et, tout étant éteint, on passa dans la cuisine. Là, Mme Jeanne tricotait paisiblement des bas pour son époux. César et Sylvain faisaient à deux des comptes compliqués, avant de s'en retourner. Et Germaine, tout près de son mari, regardait le feu sans rien dire, amollie, engourdie, dans cette bonne chaleur où sa nature indolente se complaisait.

Tout de suite, Lourges reconnut César. Et celui-ci reconnut aussi le « noir ». Ils avaient déjà été en conflit ensemble. Ils se serrèrent la main sans animosité, cordialement même, – un peu comme des lutteurs, qui, après le combat, oublient toute rancune.

Mais aussitôt, Lourges eut des soupçons. Sylvain paraissait trop camarade avec César, c'était louche.

« Est-ce qu'il ferait aussi de la fraude ? se demanda le douanier. Ce serait drôle. »

À la dérobée, il examinait le visage de l'homme, ne parvenait pas à le reconnaître. Jamais bien sûr, il ne l'avait rencontré. Et Lourges, pour les choses de son métier, avait une mémoire infaillible.

Sylvain non plus n'avait jamais rencontré Lourges. Mais il le connaissait de réputation. Il était très tranquille, cependant : il n'avait pas une cigarette belge sur lui, et le « noir » ne pouvait pas le soupçonner. Sylvain était donc plutôt content de pouvoir regarder à son aise, en toute sécurité, la grande vedette de la brigade mobile. Et, chacun dans son coin, les deux hommes se jetaient de temps en temps des regards rapides et scrutateurs.

Ils n'eurent d'ailleurs pas le temps de s'examiner longtemps. La porte de la rue grinça sur ses gonds.

« Les voilà », dit Mme Jeanne en relevant la tête.

Et M. Henri courut bien vite faire de la lumière pour ces messieurs de la police. Les agents entraient, joyeux, contents de la bonne partie qu'ils se promettaient, dans ces lieux où ils étaient maîtres. Ils serrèrent la main à tout le monde, firent à Lourges un signe discret, qui ne risquait pas de le compromettre, et ils retournèrent dans le salon, où M. Henri débouchait pour eux du champagne. Seul, Jules, le voisin de César, resta dans la cuisine pour parler un peu avec celui-ci et Sylvain. Il avait vu Germaine, et n'osait pas se risquer à faire la noce devant elle. Elle aurait pu le dire à sa femme. César, du reste, l'avait tout de suite accroché au passage, car ils étaient grands amis.

« Ça va la police ? demanda le fraudeur.

– Mais oui. Et le tabac ?

– Ça va aussi. Ce sacré Lourges, il n'a pas encore réussi à m'avoir. »

Tout le monde dut rire, Lourges le premier. Ce César, il savait prendre drôlement les choses. Et Lourges jeta décidément le masque, il commanda une tournée générale, et se mêla à la conversation sans plus de réticence. On était là en amis, la lutte était interrompue pour le moment, il serait bien temps de la reprendre demain.

De son coin, à la dérobée, Germaine regardait Lourges. Elle était tout contre l'épaule de Sylvain, elle se reposait là, dans un engourdissement heureux. Et cela lui semblait agréable, de regarder ce bel homme. Elle le trouvait superbe. Il émanait de lui une impression de force et d'assurance qui frappait la jeune femme. Des lointains bourbeux de sa vie d'aventures, elle avait gardé le respect de la vigueur musculaire. Malgré elle, un homme puissant lui faisait peur et l'attirait. Germaine se sentait devant lui sans résistance. Elle comprenait qu'elle ne pourrait que lui obéir et le suivre docilement, si jamais il devinait ce qui se passait en elle.

Lourges, lui aussi, regardait Germaine, de temps à autre. Décidément, elle lui plaisait. Amateur de femmes, il avait de ces situations une expérience déjà vieille. Son regard n'avait pas croisé trois fois celui de Germaine qu'il comprenait déjà qu'elle éprouvait pour lui un certain intérêt. Et cela lui donnait de l'aplomb. Il parla plus haut, fit de l'esprit, en imposa à tout le monde par la façon nette dont il avançait ses affirmations. Il donnait l'impression d'un homme sûr de lui, sachant ce qu'il disait et ce qu'il voulait. Et tout le monde, Germaine la pre-

mière, l'écoutait avec admiration. De temps en temps, il se tournait vers la jeune femme, il la regardait, tout en parlant, avec tant d'insistance que Germaine avait l'impression qu'il ne parlait que pour elle seule. Cela la troublait, elle détournait les yeux, et, sitôt qu'il ne la regardait plus, elle les dirigeait de nouveau vers lui. Quand leurs regards se croisaient, elle avait un cillement, un rapide battement des paupières, que Lourges remarquait. Et, échauffé, il se montra généreux, il commanda de nouvelles tournées. Sourdement, une hostilité croissait en lui contre Sylvain. Il examina le fraudeur, par coups d'œil rapides, en dessous. Et, prompt à juger les hommes, il s'irritait de ne trouver aucun point faible, aucun défaut physique chez l'ancien boxeur. Il était forcé de reconnaître que cet homme était bien bâti, large de poitrine, lourd de membres sans excès, souple malgré la puissance de sa musculature. C'était un bel animal de combat, incontestablement.

Tout en parlant beaucoup, Lourges ne perdait pas sa perspicacité, le souci de son métier. À chaque intervention de Sylvain dans la conversation, Lourges écoutait, analysait toutes ses paroles, tâchait de trouver un indice qui lui révélât la profession de celui que déjà, malgré lui, il se prenait à considérer comme un rival. Et il s'irritait de ne rien découvrir de suspect, dans le laconisme de Sylvain. Seulement, il sentait là une prudence, une réserve anormale. Et, agacé, mécontent, il devait bien se dire que cet individu, robuste de muscles, ne se laisserait pas non plus vaincre aisément par la ruse.

Mme Jeanne était partie au salon, où ces messieurs de la police faisaient vraiment trop de bruit. Ils devenaient imprudents, on pouvait les entendre du dehors. M. Henri, lui, parlait avec Jules et César. Et celui-ci, goguenard, aimait se « payer la tête » de ces agents et douaniers avec qui, pour une fois, il lui était donné de parler d'égal à égal, rappelait l'affaire de l'autre jour, la bagarre entre Sylvain et les douaniers. Cette histoire avait fait du bruit. Les gabelous, peu fiers de leur rôle, l'avaient tue soi-

gneusement, craignant le blâme de leurs chefs. Mais l'employé d'octroi avait été moins discret. Et les douaniers, maintenant, auraient donné beaucoup pour laver cet affront cuisant que leur avait infligé un inconnu.

« Hein, disait César, vous êtes costauds, dans la police et la douane, ça s'est vu ! À trois sur un homme, et ne pas en être maîtres !

– D'abord, répliquait Jules, mécontent, je n'étais pas là, moi, je ne me serais pas laissé faire comme ça.

– T'aurais fait comme les autres. On vous connaît. Vous êtes francs au poste, à vous mettre à dix pour passer un pauvre type à tabac. Mais d'homme à homme… Hein, Sylvain ?

– C'est vrai », dit Sylvain, brièvement.

Et il se tut. Il n'aimait pas parler de ça devant Lourges. Il trouvait César imprudent.

« Tu sais bien, dit Jules, que je cogne pas souvent, moi, au poste.

– Non, pas toi…

– Et que je ne recule jamais devant un homme, la preuve, c'est qu'on s'entraîne quelquefois à deux. J'ai peur de toi, moi, ces fois-là ?

– Non, dit encore César, mais t'as peur de Sylvain.

– Ça oui, avoua Jules sans honte, mais il est trop lourd pour moi, il n'y a pas déshonneur.

– Pourquoi mets-tu tout ça en jeu, César ? dit Sylvain mécontent. On n'est pas ici pour parler de batailles.

– Bien sûr, mais c'est rapport à cette affaire de l'autre jour. Et si ç'aurait été un type comme Sylvain, mettons, qu'est-ce que t'aurais fait, toi. Jules ?

– Et toi ?

– Moi, je l'aurais laissé partir.

– Moi aussi, alors. Mais tu vois bien que tu n'es pas plus malin qu'un autre. »

César en eut la bouche clouée.

Alors, Lourges intervint. Toute cette conversation, qui ne tendait qu'à faire reconnaître la vigueur exceptionnelle de Sylvain, irritait le douanier. Il ne soupçonnait pas le rôle de Sylvain dans l'affaire de l'autre jour, mais il eût aimé voir l'homme s'enorgueillir, faire montre de sa force, afin de lui rabattre rudement le caquet. Malheureusement, Sylvain ne bougeait pas, restait indifférent à la controverse, et paraissait seulement blâmer par son attitude le camarade qui avait amené la conversation sur ce terrain périlleux.

Alors Lourges se résolut à attaquer lui-même.

« Eh bien, dit-il, tu as beau dire, Jules, moi je ne comprends pas qu'à trois hommes ils se soient laissé arranger par un seul. J'en ai vu d'autres que ça, moi.

– C'est vrai, dit Sylvain, conciliant, un homme, c'est un homme.

– Oui, répliqua César, mais il y en a des gros et des petits. Et je voulais dire que dans la douane, ils trouvent de temps en temps leur maître. Ça leur fait du bien.

– Tout le monde trouve son maître, observa Jules.

– Pourtant, reprit Lourges, je ne l'ai pas trouvé souvent. »

Malgré lui, il regardait Sylvain, et son regard devenait plus dur. César s'esclaffa insolemment.

« Y en a pourtant, dit-il avec un rire exaspérant, qu'à côté d'eux le gros Lourges n'est pas plus grand que ça !

– Toi, peut-être ?

– Non, pas moi, bien que dans le temps, si j'avais pas aimé les femmes… Mais celui-là, tiens. »

Et il montrait Sylvain dans son coin.

« C'est bon, c'est bon, César », dit Sylvain.

Lourges toisa Sylvain.

« L'ami, dit-il, tu ne m'aurais pas par terre.

– Possible », dit Sylvain, flegmatique.

Mais Jules lui-même se récria :

« Tu ne sais pas ce que tu dis, Lourges !

– Si, soutint le douanier.

– Vas-y, alors, provoqua César.

– Allons, César », voulut dire encore Sylvain.

Mais Lourges interjetait :

« Moi, je ne cane pas, vieux. J'ai jamais reculé devant personne. »

Sylvain comprit qu'il n'y échapperait pas. Il se leva. Et, un peu pâle :

« C'est pas que tu cherches une bataille, camarade ? Je ne la crains pas, tu sais.

– On ne le dirait pas. »

Sylvain dédaigna de répliquer.

« Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il. La lutte ou le chausson ? La boxe, je ne veux pas. On ne trouverait pas de gants, ici, et ma femme ne veut plus que je m'abîme le portrait.

– La lutte, alors, choisit Lourges. Franc jeu, hein ?

– Bien sûr. Au premier qui touche des épaules, on arrête. »

M. Henri, accoutumé à ces mœurs, débarrassa la pièce de la table et des chaises. Jules était allé appeler les agents dans le salon. L'un d'eux s'offrit comme arbitre. Et les deux hommes se dévêtirent, parurent nus, n'ayant gardé que leur pantalon soutenu par la ceinture. Lourges, plus gras, était aussi plus lourd, rond comme un bœuf, avec des mamelles de femme. Sylvain, large de poitrine, avec de longs bras nerveux et secs, était plus mince de hanches, plus élégant aussi.

Autour d'eux on fit cercle. Pour tous ces gens-là, le muscle était roi. Et la vigueur des deux lutteurs, leur aspect impressionnant, soulevait l'admiration.

Germaine, assise sur sa chaise, regardait aussi, sans s'émouvoir autrement. C'était loin d'être la première fois qu'elle voyait Sylvain se battre, en combat amical, ou même pour de bon.

Il y eut un silence. L'arbitre regardait sa montre.

« Allez », dit-il.

Lourges n'avait pas bougé. Il s'était solidement campé sur ses fortes jambes, et, massif, les mains ouvertes pour l'empoignade, attendait. Il savait que s'il pouvait étreindre Sylvain sous les côtes, il avait gagné. Personne ne résistait à l'effroyable constriction de ses bras herculéens.

Mais la tactique de son adversaire le dérouta. Sylvain s'était baissé, il ouvrit les bras, il se jeta, tête basse, sur Lourges. Le douanier, instinctivement, se pencha en avant, durcissant les muscles abdominaux pour supporter le choc. Et il essaya d'empoigner l'adversaire. Mais Sylvain, le dos arrondi, la tête passée sous le bras gauche de l'autre, n'offrait aucune prise. Et il passa son bras, il ceintura Lourges, il l'arracha de terre, irrésistiblement. Lourges voulut se raidir. Il était trop tard. Sylvain se laissait aller sur lui. Et, sous son adversaire, Lourges tomba sur le dos, lourdement, du poids de ses quatre-vingt-dix-sept kilos.

Une clameur monta.

« Et voilà, dit Sylvain, déjà relevé, et qui soufflait violemment.

– Rien à dire, constata l'arbitre, c'est du franc jeu. »

Lourges, pesamment, se relevait à son tour. Il se sentait tout ébranlé, après cette lourde chute. Il eût aimé recommencer. Mais il était comme disloqué, sans force. Il lui faudrait se reposer trois ou quatre jours, avant de retrouver son équilibre.

Les deux lutteurs se rhabillaient. César exultait, proposait des paris invraisemblables aux policiers un peu déçus que la lutte se fût si vite achevée.

« Sans rancune », dit Sylvain à Lourges, avant de s'en aller. Et il lui tendait la main. Lourges la prit.

« Sans rancune », dit-il.

Mais son regard évitait celui de son vainqueur.

César et Sylvain sortirent, prirent leur vélo dans le couloir, derrière le café. Et, à pied, tenant leur bicyclette par le guidon, ils s'en furent avec Germaine. César, surexcité, ne tarissait pas. Sylvain, lui, se taisait, soucieux. Et Germaine, reconquise, se pressait amoureusement contre son homme, en sondant autour d'elle l'inquiétante obscurité des rues.

VII

La seconde fois que Sylvain aida César à monter Tom en Belgique, ce fut encore un mardi. Sylvain en fut content. C'était ce jour-là qu'il avait, la première fois, découvert ce vieux cabaret pittoresque dont le souvenir était resté marqué profondément dans sa mémoire. Et, superstitieusement, il espérait retrouver seule encore la jeune fille de l'autre jour. L'oncle et la tante seraient peut-être de nouveau partis pour Fumes.

Une fois Tom enfermé dans le chenil du marchand de tabac, Sylvain reprit donc le chemin qui rejoignait le canal de Dunkerque. Il marcha bon pas sur la route. Et bientôt, il retrouvait, avec une émotion joyeuse, le cadre singulier et verdoyant de la vieille auberge.

Il comprit alors pourquoi, bien qu'il eût maintes fois suivi ce chemin, il n'avait jamais été frappé de l'attrait du site. D'ordinaire, il ne prenait par la grand-route que pour partir en Belgique. Il avait fallu le hasard de sa promenade, l'autre jour, pour qu'il fît cette route à rebours. Et ce n'était que dans ce sens qu'on pouvait découvrir l'auberge. Dans l'autre sens, elle ne s'apercevait pas, on ne distinguait là qu'un bouquet d'arbres confus. On devait être averti pour deviner qu'il y avait dans ce bosquet la trace d'une ancienne grand-route et les restes d'un vieux pont.

« J'aurais très bien pu, sans le hasard, ne jamais entrer là », pensa le jeune homme.

Et cette idée l'attristant, il la chassa.

Sylvain fit encore deux ou trois cents mètres vers Dunkerque. Il trouva le nouveau pont, le franchit, tourna à droite, et par un petit chemin atteignit les derrières du cabaret. Il y avait là une haie de sureau qui limitait cet ermitage. Une porte à claire-voie était aménagée au milieu. Sylvain s'en approcha, vit qu'elle n'était fermée que par un loquet. Il le souleva, poussa la porte et, hardiment, entra dans le jardin.

« Je finirai toujours par retrouver la façade », pensait-il.

Il suivit une allée centrale, bordée de poiriers taillés en pyramide. Le long des allées transversales s'alignaient des rangées de groseilliers au beau feuillage vert tendre. Tout le jardin était découpé en plates-bandes assez mal tenues. Au milieu, penché vers le sol, un vieil homme ramassait des mauvaises herbes.

« Hé là ! » appela Sylvain.

Mais le vieillard ne se retourna pas.

Sylvain continua sa route. Il atteignit un amas assez confus de bâtiments agglomérés un peu au hasard, les uns contre les autres. Il reconnut que ce devaient être les derrières de l'auberge. Mais cet ensemble était noyé dans un fouillis de végétation exubérante, un enchevêtrement de framboisiers incultes, retournés lentement à l'état sauvage, et qui montaient irrésistiblement à l'assaut de la vieille maison. Plus loin, vus par-dessus le haut toit de tuiles rouges, les arbres de l'ancienne grand-route montaient, très grands, rapetissant sous l'épanouissement vigoureux de leurs frondaisons l'auberge qu'ils semblaient abriter.

Ces arbres puissants et massifs, Sylvain les reconnut aussitôt avec certitude, avant tout le reste. Il avança encore, il contourna les bâtiments. Et il se retrouva enfin sur l'espèce de placette ombragée qui formait terrasse devant l'auberge. Il alla s'asseoir à la même place que la première fois. Et, sans impa-

tience, il attendit, emplissant ses yeux de toute cette verdure, retrouvant, avec un bonheur singulier dans l'âme, les souvenirs, les émotions discrètes et pleines de charme de sa première visite.

Sur le plancher du cabaret, un pas sonna. Sylvain ne se retournait pas, attendait.

Et soudain, il vit devant lui une petite vieille femme aux cheveux tout blancs, au visage rouge mais frais, aux yeux noirs et vifs, qui le regardait.

« Vous désirez, monsieur ? demanda-t-elle.

– Un verre de bière, madame. »

La vieille femme disparut. Sylvain, un peu déçu, devina que c'était là la fameuse tante.

« Je suis entré par-derrière, madame, dit-il quand elle lui apporta sa chope. Je ne trouvais plus mon chemin. Et j'ai vu un vieil homme, qui ne m'a pas entendu. »

La vieille femme eut un sourire.

« C'est mon mari. Il est sourd. Et moi, je ne vois plus clair. Nous sommes bien ensemble, vous voyez.

– Il a l'air âgé.

– Passé quatre-vingts. Et moi bientôt, à deux ans près.

– Ça n'a pas l'air de vous gêner beaucoup. Je pense même que vous feriez encore une meilleure commerçante que votre nièce.

– Ça, oui, rit la vieille femme, qui devait être terriblement bavarde, et paraissait tout heureuse d'avoir quelqu'un avec qui causer. Elle n'a rien d'une cabaretière. Mais pourquoi dites-vous ça ?

– Parce que je la connais.

– Vous êtes client ? C'est drôle, je ne vous reconnais pas.

– Pas étonnant. Je suis venu ici l'autre jour, par hasard, pour la première fois de ma vie. J'ai dû me servir moi-même. Et par-dessus le marché, votre nièce a oublié de me faire payer… »

Sylvain souriait. La vieille femme, elle, éclata de rire. Et elle passa la tête à l'intérieur de l'auberge, elle cria :

« Pascaline ! Ton client !

– Nous nous sommes bien amusés avec cette histoire, monsieur, dit-elle en revenant auprès de Sylvain. Elle disait toujours que vous alliez revenir. Pour la fâcher, tout le monde s'amusait à lui dire le contraire. »

Un pas vif résonna. Pascaline accourait. Elle reconnut Sylvain, elle eut un cri joyeux :

« Ah ! je savais bien que vous reviendriez… »

Derrière elle, Jim accourait aussi, rageur, grondant, minuscule et furieux. Il paraissait plein d'une colère débordante. Ce lui serait sûrement un soulagement de pouvoir enfin mordre quelqu'un. Il se rua vers Sylvain, aveuglément.

« Eh bien, Jim, dit Sylvain d'un ton de reproche, on n'est plus amis, maintenant ? »

Jim s'arrêta net. Doucement, Sylvain prenait du sucre dans sa poche, l'offrait à la petite bête. Et Jim se souvint, accepta le sucre, le croqua, et, agitant amicalement son embryon de queue, vint gratter de ses pattes de devant les genoux de Sylvain.

« Tu vois ! s'exclama Pascaline.

– C'est incroyable, dit la tante. – Mais… »

Elle réfléchissait.

« … Je me demande comment vous avez su tout de suite que j'étais la tante de Pascaline. Vous me dites que vous n'êtes jamais venu…

– Pas difficile. Mademoiselle m'avait dit qu'elle avait une vieille tante qui aimait bien parler.

– Oh ! » s'exclama Pascaline, un peu confuse.

Et tout le monde rit encore, de bon cœur. C'était une étrange maison. Nulle part Sylvain ne s'était senti le cœur aussi léger que là. Il lui semblait que ce coin ne fît pas partie du monde, que ce fût comme un îlot de fraîcheur et de poésie, isolé du reste de la terre, et où on ne dût tout naturellement penser qu'à des choses heureuses et saines. Le jeune homme s'y sentait plus gai, plus léger, il avait un peu l'impression de n'être plus le Sylvain de tous les jours, mais le Sylvain que, tout petit, il pensait devenir, avant que la vie lui eût à grandes bourrades enseigné sa dure loi.

« Vous venez donc souvent par ici ? continuait la tante.

– Très souvent. Je fais du commerce, voyez-vous. Et ça me repose, de me promener un peu dans la campagne. Mais je n'ai jamais rencontré un coin aussi singulier que celui-ci.

– Le dimanche, il y a plus de monde.

– Pour moi, ça n’est pas un avantage. Je l’aime mieux comme cela.

– Ma tante se plaint toujours de ce qu’on y est trop tranquille, intervint Pascaline. Tu vois, ma tante, que j’ai raison de préférer la semaine.

– Ah ! monsieur, dit la vieille femme, si vous aimez la paix, vous allez être l’ami de Pascaline. Elle dit que les clients sont tous ennuyeux…

– Au moins, elle ne flatte pas les gens.

– Ah ! pardon, mais il faut vous dire que vous ne comptez pas encore parmi mes clients.

– Tant mieux.

– C’est vrai, reprit Pascaline, ils ne viennent ici que pour déballer leur attirail, amorcer, appâter, que sais-je. Pour leurs maudits poissons, ils oublient tout le monde.

– J’ai bien de la chance de n’être pas pêcheur.

– Oui. Il y a beau temps que je vous aurais laissé avec vos lignes et vos hameçons. Mais vous, au moins, vous savez de quoi parler, on ne s’ennuie pas, avec vous. Eux ont peur de remuer les lèvres. Il paraît que ça fait peur au poisson.

– Pour vous, ça doit être terrible ?

– Oui », dit naïvement Pascaline.

Mais du bout du jardin, une voix appela :

« Henriette, Henriette…

– Ça y est, dit la tante. Voilà qu'il s'est encore une fois perdu. »

Elle s'élança, avec une vivacité qu'on ne lui eût plus soupçonnée, vers le jardin.

« Qui est-ce qui s'est encore perdu ? demanda Sylvain, surpris.

– Mon oncle. Il est très vieux, vous savez. De temps en temps, il ne s'y retrouve plus. Ses yeux sont usés, et il n'entend plus clair. »

Sylvain caressait Jim, qui se pelotonnait sur ses genoux. Il le prit doucement par le milieu du corps, l'assit sur la chaise en face de lui, lui releva les pattes de devant. Jim se laissa crouler. Sylvain recommença avec patience, faisant alterner équitablement les morceaux de sucre et les petites tapes. Au bout de cinq minutes, Jim paraissait avoir compris vaguement ce qu'on avait voulu lui inculquer, et, avec une indiscutable bonne volonté, s'efforçait de se tenir tant bien que mal sur le derrière.

« Assez pour aujourd'hui, dit alors Sylvain. Il ne faut pas le dégoûter du travail.

– Moi, je n'aurais jamais la patience ! s'exclama Pascaline.

– Il en apprendra bien d'autres, si vous le voulez »

La tante revenait. À son bras s'appuyait un grand vieillard, près de qui elle paraissait toute petite. Cela n'empêchait pas la tante de le semoncer avec vigueur, agitant la main violemment

pour renforcer l'énergie de son discours. Le vieil homme, sans s'émouvoir, continuait à marcher, avec l'air de quelqu'un qui a l'habitude de ces choses. Bien que voûté, il était encore aussi haut que Sylvain. Il avait dû posséder une vigueur peu commune, à en juger par sa carrure et la massivité de ses membres. Sa tête très grosse semblait encore alourdie par une épaisse chevelure blanche, et une barbe inculte qui foisonnait sur ses joues. Sylvain, qui ne l'avait qu'entrevu dans le jardin, l'admira. Il avait un nez fort et droit, une grande bouche charnue, vermeille encore malgré l'âge, et des yeux bleu clair, au regard éteint. Il donnait une impression de sagesse, de gravité biblique. Tout près de Sylvain seulement il parut le voir.

« Bonjour, bonjour », dit-il.

Et il passa, il se laissa entraîner par sa femme, qui continuait à gesticuler, et lui dire qu'il était pire qu'un enfant, qu'on ne pouvait plus le laisser seul sans qu'il fît des bêtises, qu'elle passait sa vie à courir derrière lui, qu'elle en perdait la tête…

« Oui, femme. Oui, femme », se contentait de dire le vieillard, avec la sérénité d'un vieux philosophe.

Et ils disparurent dans l'auberge.

« N'est-ce pas qu'il est magnifique ? demanda Pascaline.

– Oui, dit Sylvain avec sincérité, magnifique !

– Vous verrez, quand vous le connaîtrez. Il ne parle presque jamais, mais tout ce qu'il dit, on gagne à l'écouter.

– Votre tante est en colère ?

– Non. Non. Mais elle n'a pas beaucoup de patience, alors elle le bouscule un petit peu, quelquefois. Elle s'ennuie, c'est sa seule distraction. »

Elle riait, en disant cela. Et Sylvain en oubliait le sens de ses paroles, ne l'écoutait plus, ne pensait plus qu'à la regarder rire.

« Heureusement, reprit-elle, il ne s'en soucie pas, il n'en fait qu'à sa tête.

– Elle ne veut pas qu'il aille au jardin ?

– Non. Elle a peur qu'il tombe. Mais lui aime bien. Il est triste de ne plus pouvoir y travailler, il y va ramasser des cailloux, des mauvaises herbes. Ça le console. Au fond, ils s'aiment bien tout de même. Quand elle est malade, il ne veut plus manger.

– Et vous n'avez plus qu'eux ?

– Oui.

– Ils sont vieux, cependant.

– Oui. Lui est le frère de mon grand-père. »

Elle s'arrêta. Par un retour naturel, elle en revenait au jeune homme, elle le regardait comme au jour de sa première visite, avec une curiosité franche, qui ne paraissait pas insolente, parce qu'elle se laissait lire ouvertement.

Sylvain devinait sur ce visage mobile toutes les pensées qui s'y reflétaient, qui passaient sur ses traits tranquilles comme des ondes sur une eau calme.

« Et vous ? » avait-elle envie de demander, sans oser employer cette forme d'interrogation un peu brutale.

Il alla au-devant de son désir.

« Et moi, puisque je vois que ça vous intéresse, je m'appelle Sylvain, dit-il. Et je vis à Dunkerque, où je n'ai même pas la chance d'avoir une tante avec qui je pourrais passer le temps à me disputer. »

Pascaline rit encore.

« Vous êtes amusant quand vous dites tout cela. Oui, je me demandais qui vous étiez. Et vous vous promenez souvent, comme ça ?

– Assez souvent, oui.

– Vous reviendrez encore, alors ?

– Vous aimeriez que je revienne ?

– Ah ! oui, dit Pascaline, sans la moindre gêne. Vous êtes drôle, quand vous le voulez. Et puis il y a Jim à qui ça ferait du bien de travailler un tout petit peu. »

Elle avait dit cela avec une telle simplicité qu'on sentait en elle encore toute la spontanéité de l'enfance. La femme sommeillait, il n'y avait nulle coquetterie, nul désir de plaire, nulle arrière-pensée trouble dans ce désir de revoir Sylvain, ingénument exprimé. Sylvain le comprenait. Il n'en tira aucune fatuité. Peut-être eût-il espéré davantage. Mais peut-être aussi eût-il été déçu, si les choses ne s'étaient pas passées ainsi.

Telle qu'elle était, Pascaline répondait de façon absolue à quelque chose qu'il portait en lui, un désir, une aspiration de sa

prime jeunesse, un idéal à la fois compliqué et précis que la vie avait refoulé, comprimé, sans arriver à l'étouffer et le détruire. Et de le rencontrer ainsi, brusquement, Sylvain se sentait à la fois heureux et inquiet. Il craignait de le voir s'évanouir. Il avait peur que tout cela ne fût qu'une rouerie plus adroite que les autres, une ruse de coquette adroitement menée. Ce qu'un autre eût souhaité, lui craignait de le voir arriver.

Mais la jeune fille était loin de ces pensées. Pour elle, tout était clair, aussi simple dans la réalité que dans ses paroles. Elle n'avait même pas soupçonné ce qui s'agitait dans l'âme du jeune homme, tandis qu'il gardait le silence.

Sylvain se leva.

« Cette fois-ci, je serais bien content de pouvoir payer », dit-il.

Il entra dans la maison, reconnut, avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver des souvenirs agréables, la vaste pièce fraîche et sombre, sa cheminée à l'antique, et ses fauteuils de tapisserie. La vieille tante vint recevoir la piécette de Sylvain. Et l'oncle, enfoncé dans son fauteuil de tapisserie, immobile, les yeux mi-clos, ne quitta pas sa pose tranquille, le perpétuel rêve intérieur qui donne à la vieillesse son impressionnante majesté.

Sylvain, après avoir, sur l'invitation de la vieille femme, promis de revenir, quitta l'auberge. Jusqu'aux derniers arbres de l'ancienne grand-route, la tante et la nièce le reconduisirent. Et quand il s'éloigna, il vit encore Pascaline, qui, très haut, à bout de bras, levait le farouche Jim, afin qu'il saluât son éducateur de ses derniers aboiements.

VIII

La rue, pour un brave homme qui s'y promène tout à l'aise, sans songer à mal, c'est un domaine essentiellement paisible et sûr, qui peut présenter une agréable diversité, qui peut offrir des spectacles amusants ou dramatiques, mais où généralement l'on ne descend pas pour aller chercher l'inédit ou le romanesque. C'est la propriété de tout le monde, tout le monde s'y sent chez soi, chacun y vaque sans la moindre alarme à ses occupations.

Mais pour Sylvain, la rue était un champ de bataille.

Il se le disait encore ce matin-là, en partant à vélo, sous la pluie drue et froide, pour aller livrer son tabac. Il s'était blatté, selon le mot des fraudeurs. Dans l'ouverture de sa chemise, il avait passé et placé en bon ordre, verticalement, deux rangées de huit paquets de tabac. Ça faisait quatre kilos qu'il promenait ainsi sur sa peau. Là-dessus, il avait boutonné un vaste gilet, puis enfilé son « pull » de grosse laine. Et, son veston bien serré sur le tout, il avait l'air de ne rien transporter. Tout au plus lui aurait-on remarqué un léger embonpoint.

Il devait livrer son tabac à Mardyck. Il lui fallait pour cela couper à travers Dunkerque. Et pour entrer dans la ville, d'abord, il descendit de vélo, il feignit d'uriner contre une palissade, et, de là, surveilla la cabane de l'octroi, attendant une occasion.

Elle ne tarda pas. Tout un flot de voitures venait de passer, le préposé rentrait dans sa guérite pour se mettre à sec une mi-

nute. Sylvain sauta sur son vélo, se lança à toute vitesse, et passa devant la cabane à fond de train. Première passe franchie.

Sylvain roula ensuite un bon moment à petite allure, les mains au haut du guidon, regardant à droite et à gauche, de l'air d'un flâneur. Mais il voyait tout, il remarqua deux hommes vêtus d'imperméables fatigués, les jambes prises dans des leggins, qui attendaient quelque chose, appuyés sur le cadre de leur bicyclette, placée en étai derrière eux.

Prudent, Sylvain fit un crochet, passa par une autre rue. Tant qu'il était dans le centre de la ville, près de la gare, la fuite lui était facile. Il pouvait aisément se faufiler dans le dédale des rues, et égarer ses poursuivants. Il évita ainsi deux postes de noirs encore. Du bout d'une rue, il les reconnaissait. Il leur trouvait un air de famille, avec leur imperméable, leurs guêtres, et leur casquette ou leur chapeau mou. Et ils avaient tous la même façon de placer leur vélo derrière eux, de s'appuyer, assis à demi sur la barre du cadre, et d'attendre, toujours au coin de deux rues, le nez en l'air, feignant, quelquefois, de chercher le numéro d'une maison. Alors, Sylvain faisait un crochet, et contournait le barrage par une autre route.

Il fit ainsi plusieurs détours, par la rue du Maréchal-Foch, la rue Jean-Bart, la place Jeanne-d'Arc. Et il finit par revenir dans la rue de Paris, qu'il devait suivre de bout en bout pour traverser la ville. À l'entrée de la grande artère, sur un pont, il s'arrêta encore, et, avant de s'y engager, il étudia longuement la situation. C'est alors qu'il reconnut, très loin, au carrefour de la rue de Lille, Lourges qui attendait, avec un autre noir.

Sylvain ne pouvait s'y tromper. Pour deviner ces gens-là, il avait un flair infaillible. Du premier coup d'œil, la silhouette massive de Lourges le frappa, il fut sûr que c'était lui.

Lourges était là depuis l'aube. Il y avait plusieurs jours qu'il venait se poster à cette place, car on lui avait signalé quelque chose, un trafic suspect d'hommes à vélo et d'automobiles aux environs d'un grand cabaret qu'il s'entêtait à surveiller avec une obstination de bull-dog. Il occupait son poste d'espionnage sans interruption, du matin jusqu'au soir. Il dînait d'un sandwich, que son camarade allait lui chercher. Il se laissait stoïquement percer sous l'averse. Et, mouillé, gelé, crevant d'ennui, il s'acharnait malgré tout, rageant de s'être laissé raconter des histoires, n'admettant pas qu'on eût pu le duper à ce point. Au désespoir de son camarade, il avait laissé passer de bonnes occasions, des individus suspects qu'il eût été intéressant de suivre, pour savoir où ils allaient, ce qu'il y avait dans leur paquet. Il s'entêtait, il ne quitterait la place que lorsque sa certitude serait définitivement établie.

À trois cents mètres de là, Sylvain maintenant le guettait, lui aussi. Il attendit quelques minutes. Puis, voyant que Lourges ne bougeait pas, il comprit que l'homme était en observation.

Il était possible à Sylvain de prendre une autre route. Mais, vers la droite, il devrait faire un immense crochet pour éviter un autre groupe suspect qui barrait le chemin de Fort-Louis. Et, du côté de la gare, à gauche, il ne fallait pas songer à s'aventurer. C'était plein de douaniers, il serait pris tout de suite, sans pouvoir fuir, au milieu de l'encombrement des rues. Il fallait passer devant Lourges.

En ces cas difficiles, Sylvain avait une tactique à lui, qui lui avait maintes fois réussi. Il se résolut à l'employer encore. Il se posta au bord du trottoir, et, assis sur sa selle, le pied sur la pédale, prêt pour un départ rapide, il attendit.

Autour de lui, les gens passaient, ouvriers, bourgeois, dames et femmes du peuple. Tout ce monde-là allait paisiblement à ses affaires ou à ses plaisirs, en pleine tranquillité, en pleine

sécurité. Nul ne se doutait que l'homme qu'on coudoyait là, et qui paraissait aussi paisible que les autres, fût un homme guetté, traqué, attendu, et que sa feinte indifférence cachât en réalité une tension intérieure presque douloureuse. Des autos défilèrent devant lui, des voitures luxueuses, de gros camions poussifs. Rien de tout cela ne convenait à Sylvain. Ces autos-là allaient trop vite ou trop lentement. Il attendit encore. Ce qu'il lui fallait, c'étaient de ces camionnettes comme en mènent souvent les brasseurs, des « Ford », des « Chevrolet », voitures légères et rapides, qui roulent à peu près à quarante à l'heure. Derrière ces autos-là, Sylvain pouvait filer à bonne allure, et franchir le barrage.

Il vit enfin déboucher de la rue Albert-Ier la voiture qu'il espérait, une camionnette « Latil » à benne, chargée de charbon. Elle le frôla, le dépassa. Sur ses traces, il s'élança, pédalant de toutes ses forces. Et il la rejoignit, il n'eut plus qu'à soutenir le train, aidé et entraîné par l'aspiration que produisait le déplacement d'air. Il fila ainsi à toute vitesse devant le nez de Lourges. Il entendit un coup de sifflet mais il ne se retourna pas, il poussa plus fort derrière le camion.

« T'as vu, Désiré ? dit le noir qui était avec Lourges.

– Allez, dit Lourges, vite, à vélo. »

Les deux hommes sautèrent à bicyclette et se lancèrent à la poursuite du camion.

Mais la voiture marchait bon train. Il fallait rouler à près de cinquante à l'heure pour la rattraper. Le compagnon de Lourges, moins vigoureux, resta en arrière, d'abord d'un mètre, puis de deux. Il perdait du terrain. Et Lourges lui aussi allait abandonner cette proie qui, après tout, pouvait n'offrir aucun intérêt, quand Sylvain, qui pensait n'être pas poursuivi, tourna la tête pour regarder derrière lui. Lourges, sans en être sûr, crut bien

reconnaître l'homme avec qui il s'était battu. Cela le galvanisa. Il voulut en avoir le cœur net. Et il fit un furieux effort, il se courba sur sa machine, pesa sur ses pédales de tout son poids.

C'était un solide gaillard que Lourges. Lentement, la distance qui le séparait de la camionnette diminua. À vingt mètres, il se releva à demi, lâcha d'une main son guidon, et, les doigts dans sa bouche, siffla de nouveau. L'homme qui était en face de lui se pencha plus fort sur son cadre, ne se retourna plus. Et Lourges avait ralenti, il reperdit du terrain. Mais il s'enragea. Il avait la conviction que c'était Sylvain qu'il poursuivait. Si près, tout à l'heure, il l'avait bien reconnu. Et pourquoi l'homme ne s'arrêtait-il pas, ne se retournait-il pas ? Il fallait qu'il fût en faute.

Deux minutes encore, Lourges, les mâchoires serrées, ramassé sur lui-même, les mains crispées sur le guidon, poussa sur les pédales à les broyer. Et il ne gagna rien, il ne réussit qu'à maintenir sa distance.

La lutte était trop inégale. Sylvain, entraîné, aspiré par le remous de la camionnette, n'avait qu'à « pédaler rond », sans effort, sans fatigue. Même il lâcha la poignée, il tint le guidon d'une main, tout en haut, et se redressa pour se reposer les reins. Malgré son énergie, Lourges perdit courage. Il peinait trop. Son effort était de ceux qu'on ne peut soutenir longtemps. Il se sentait devenir pourpre. La sueur lui coulait dans le dos. Il devait, pour vaincre la résistance du vent, faire un effort énorme. Alors il ralentit l'allure, et il vit Sylvain disparaître, derrière la camionnette, sur la route de Calais.

Lourges fit demi-tour. Il descendit de machine, et, à pied, pour se reposer, il revint vers son camarade. Mais il en aurait le cœur net, le saurait bien, d'une façon ou d'une autre, qui était et ce que faisait le mari de Germaine.

« Tu ne l'as pas eu ? demanda son camarade.

– Non. Mais il ne perd rien pour attendre. Rien de nouveau ici ? Bon. »

Lourges, sous la pluie, courba son dos large. Et, appuyé sur son vélo, tenace, têtu, il reprit sans lassitude sa faction interminable, devant le cabaret suspect.

IX

Germaine, dans la période qui suivit, alla plus fréquemment rendre visite à Mme Jeanne. Sans se l'avouer explicitement, elle espérait vaguement revoir Lourges. L'homme l'intéressait. Derrière le banal échange de paroles qu'il y avait eu entre eux, elle avait bien senti quelque chose de plus sérieux, un courant de sympathie inexprimée, mais qui ne s'en laissait pas moins deviner, pour une fille habituée à ces aventures amoureuses. Elle savait que c'est ainsi que ça commence.

Germaine aimait bien Sylvain. Il lui donnait beaucoup d'argent, il la laissait entièrement libre. Elle se serait fait scrupule de le tromper. Mais sans aller si loin, on pouvait bien, pensait-elle, amorcer une petite intrigue sans conséquence. La femme honnête qu'elle était devenue commençait à trouver fastidieuse cette longue sagesse. De bon cœur, elle avait jadis renoncé aux aventures de sa vie agitée de courtisane Elle en était fatiguée, elle avait accepté avec joie les propositions sérieuses de Sylvain. Mais maintenant que les beaux côtés de sa vie tranquille de femme mariée ne lui apparaissaient plus aussi nettement, atténués qu'ils étaient par l'habitude, elle se prenait à regretter les charmes de son existence d'autrefois, elle en oubliait les difficultés et la misère, pour ne se souvenir que de ses aspects riants. Ça lui paraissait dur, de devoir renoncer, âgée de trente ans à peine, à toutes les aventures, à tout le passionnant attrait des histoires amoureuses. Et sans vouloir tromper Sylvain, elle espérait pouvoir mener une fois encore une amourette amusante, qu'elle saurait bien empêcher d'aller trop loin.

Enfin, un après-midi, juste en entrant dans la maison de Mme Jeanne, elle rencontra Lourges, qui était arrivé là depuis une demi-heure.

Lourges aussi avait gardé de sa rencontre avec Germaine un souvenir vivace. Elle lui avait fait impression. Il la trouvait jolie femme. Et il eût aimé paraître devant elle sous son jour le plus favorable. Ses débuts, malheureusement, avaient été gâtés par cette stupide provocation, adressée imprudemment au mari, et qui avait abouti à la déconfiture du douanier. Lourges en avait gardé une solide rancune contre ce Sylvain.

D'autres incidents, dans cette soirée, la camaraderie suspecte de Sylvain avec César, et surtout cette rencontre fortuite, quelques jours après, avaient éveillé la méfiance du douanier. Il était sûr d'avoir reconnu Sylvain, sur sa bicyclette. Et l'attitude de l'homme, fuyant à toute vitesse au lieu de se soumettre à la visite, lui avait paru louche. Il commençait à penser que Sylvain pourrait bien faire le même métier que cette vieille connaissance de César. Il s'était donc mis en tête de filer ce suspect, et d'acquérir une certitude sur cette question qui commençait à le passionner. Il y mettait d'abord son amour-propre professionnel. Il eût aimé aussi faire payer à son vainqueur la défaite de l'autre jour. Enfin, ce succès, pensait-il, ne pourrait que le servir aux yeux de la belle Germaine.

Lourges avait réfléchi. Et il s'était dit que la meilleure façon d'obtenir des renseignements sur le compte de Sylvain, c'était encore de s'adresser à M. Henri, qui paraissait en excellents termes avec ses clients, mais qui ne refuserait pas à son ami Lourges, pour bien des raisons, ce petit service.

C'est ainsi que Lourges, ce jour-là, passa par la maison de Mme Jeanne.

Il eut peine, en voyant Germaine dans le café, à cacher sa satisfaction intérieure. Il resta froid, cependant, s'approcha du comptoir, et la salua avec une civilité affectée. Et, avec son coup d'œil d'homme à femmes, il comprit que Germaine était troublée et contente à la fois de le revoir.

« Ça va ? demanda-t-il.

– Mais oui, dit M. Henri.

– Affaires calmes ?

– Toujours, dans la journée. Mais on ne s'en plaint pas. Ça repose un peu la tête. »

Et M. Henri passa la main sur son front comme un homme accablé de souci.

« Et vous ? continua-t-il. Ça gaze aussi ?

– Couci-couça. Aujourd'hui, j'ai congé. Et je me suis dit : je m'en vais passer une heure chez cette brave Jeanne. C'est tout juste, on est tranquilles, on sera en famille, quoi.

– Oui, c'est une bonne idée.

– Tenez, on va boire une bouteille, tous ensemble. J'ai envie de ne pas m'embêter.

– Jeanne, cria M. Henri, va chercher une heidsieck. Du vrai, hein ? On va entrer au salon, on ne sera pas rasés, s'il vient du monde. »

Germaine, pendant cette conversation, se taisait. Elle ne savait quelle attitude prendre. Lourges la regardait en parlant, semblait s'adresser à elle, mais sans qu'elle trouvât une occasion

favorable pour répondre. Elle fut embarrassée quand M. Henri parla de passer au salon. Elle ne savait si l'invitation la concernait aussi. Mais Lourges la devinait. Et il osa demander :

« Madame vient avec nous, naturellement ?

– Mais…

– Fais pas de manières, Germaine, dit M. Henri. Un bon verre, ça ne se refuse pas. »

Et il courut à la cuisine, il invita aussi sa femme, qui venait d'apporter le champagne de la cave. Car il aimait que Jeanne profitât de ces aubaines.

Dans la petite pièce, meublée de fauteuils rouges, d'un guéridon à dessus de marbre, et d'un piano dont Mme Jeanne était très fière, on bavarda. On plaisanta joyeusement autour de la bouteille. Lourges voulait briller, s'efforçait de paraître spirituel et délicat. M. Henri était solennel, à son habitude, Mme Jeanne toute ronde et sans façon. Quant à Germaine, il était inutile que Lourges se donnât du mal pour paraître à son avantage devant elle : elle ne l'écoutait pas. Elle se contentait de le regarder en silence. Elle, c'était par les yeux qu'elle jugeait les hommes. Assise mollement sur le canapé, le dos confortablement appuyé, la tête lasse, elle se sentait bien. Tout ce luxe sali, ces fausses splendeurs de maison de bas étage, elle n'en voyait pas la misère. Elle admirait ces choses, elle n'apercevait ni les taches des soieries, ni les éraflures des meubles, ni l'usure du tapis. Elle trouvait agréable d'être là, au milieu de cette richesse. Et tandis qu'il parlait, elle regardait Lourges. Il avait de grosses lèvres fraîches. Sa moustache épaisse barrait énergiquement son visage. À la lumière, ses cheveux teints paraissaient plus naturels. Quand il riait, il montrait de belles dents. Mme Jeanne disait que c'était un amateur de femmes. Ça se voyait. Il valait le coup, el-

les devaient toutes en être folles. On disait aussi qu'il était généreux, qu'il gagnait des masses d'argent.

Lourges sentait sur lui ce regard. Il croyait être écouté, et cela lui donnait plus d'assurance. Il devinait l'intérêt qu'on lui portait.

M. Henri, lui aussi, flairait bien quelque chose. Pour tout ce qui touchait à son commerce, il avait une clairvoyance étonnante. Dès la première fois, il s'était aperçu qu'entre Germaine et Lourges tendait à s'établir un de ces mystérieux courants de sympathie par quoi débutent les « affections ». Aujourd'hui, la chose lui paraissait évidente. Et, avec la sûreté de prévision qu'il devait à son habitude de ces sortes de commerce, il avait immédiatement entrevu tout l'avantage qui pourrait résulter pour lui d'une petite intrigue entre Lourges et Germaine. Connaissant l'affaire, il aurait barre sur tous les deux. Il faudrait bien que Lourges se montrât aimable pour lui. Le douanier ne lui refuserait plus, à l'occasion, certains services dont M. Henri pourrait avoir besoin. C'était le grand principe de M. Henri, d'être bien avec les autorités.

À côté, que de petits profits supplémentaires ! Les rendez-vous, les entrevues, les lettres, tout cela se passerait ici, s'échangerait ici. Sources de profits appréciables.

Aussi, M. Henri, qui savait à l'occasion semer généreusement pour récolter davantage, fit-il apporter une seconde bouteille. Et quelques minutes après, il s'excusa, il prétexta des préparatifs à faire pour un dîner qui aurait lieu ce soir. Et il partit, il alla donner un coup de main à sa femme, qui était déjà retournée travailler dans la cuisine.

Lourges en fut content. Chez Germaine, il y eut autant d'appréhension que de curiosité pour ce qui allait se passer.

« C'est drôle, commença Lourges, je ne vous ai jamais plus rencontrée ici, depuis l'autre jour.

– Pourtant, dit Germaine, j'y viens encore souvent.

– Il y a longtemps que vous connaissez Mme Jeanne ?

– Oh ! oui, je vivais ici quand je me suis mariée.

– Ça vous rappelle de tristes souvenirs, alors, plaisanta Lourges.

– Mais non. Je ne dois pas me plaindre. Sylvain est un bon homme.

– C'est rare, pourtant, qu'on ne regrette pas ces affaires-là.

– Oui, dit Germaine, l'air rêveur. Ça, bien sûr, ce n'est plus la liberté.

– Eh bien, risqua Lourges, c'est dommage que je ne venais pas chez Henri, en ce temps-là. M'est-z-avis qu'on se serait bien entendus, nous deux. Je ne sais pas pourquoi, moi, mais il y a comme ça des têtes qui me reviennent. »

Germaine rit.

« Je suis sûr que vous étiez une bonne fille, hein ? poursuivit Lourges.

– Ça, oui. Tout le monde le disait.

– Et vous ne devez pas avoir changé…

– Pas trop. Pourvu qu'on ne m'embête pas, n'y a pas meilleure pâte que moi.

– Je l’ai bien vu. Moi, c’est ce genre-là qui me plaît. J’aime pas les bégueules, celles à qui on ne peut pas dire un mot…

– Moi non plus. On peut être mariée et honnête, sans se déshonorer parce qu’on plaisante un peu, je trouve. Oh ! sans mauvaise intention, hein ?

– Bien sûr, approuva Lourges, qui pourtant n’acceptait la fin de ce discours qu’avec quelques réserves. On se distrait, quoi ! Mais, sacrebleu, dommage, encore une fois, qu’on ne se soit pas connus, dans le temps. On aurait bien ri, à nous deux. Je pense qu’on n’aurait pas souvent disputé.

– C’est la vie, dit Germaine, qui aimait ces réponses vagues, faciles à trouver pour sa nonchalance.

– Ça ne fait rien, on se reverra encore, puisqu’on est amis de la maison. Moi, je vous offrirai toujours un verre avec plaisir. »

Il chercha un stratagème, une façon discrète d’obtenir un rendez-vous, une date précise. « Vous venez souvent ici ? demanda-t-il enfin.

– Toutes les semaines.

– Et toujours le jeudi ?

– Oui », dit Germaine, bien qu’en réalité elle n’eût pas de jour fixé.

Mais elle était sûre, ainsi, qu’elle reverrait Lourges la semaine suivante. Car elle avait bien compris où tendait cette question, en apparence indifférente.

« Vous devez partir ? continua-t-elle, voyant Lourges se lever.

– Oui. Service. »

Maintenant qu'ils s'étaient mis tacitement d'accord, Lourges estimait pouvoir s'en aller.

Il entrebâilla la porte de la cuisine, cria :

« Hé là, Henri, tu viens toucher ta bouteille. »

Et il passa dans le café, où M. Henri le rejoignit.

« Combien ?

– Quarante. »

Lourges paya. Et il se pencha vers le cafetier, lui demanda tout bas :

« Dis un peu, faut pas me blaguer. Qu'est-ce qu'il fout, son homme ?

– A qui ? »

D'un hochement de tête, Lourges indiqua le salon.

M. Henri joua admirablement son rôle.

« Je ne sais pas, dit-il. Du trafic… »

Il ne se souvenait plus de ce qu'il avait déjà dit à ce sujet à Lourges, et le mot vague de « trafic » n'était pas compromettant.

Mais Lourges ne se laissa pas endormir, comme il disait.

« Ça va, dit-il. Tu me prends pour qui ? je l'ai pisté, l'autre jour. Il fait de la fraude.

– C'est pas impossible, mais je ne l'ai jamais vu.

– Allez, allez, tu te fous de moi. Un type comme toi connaît les gens qu'il reçoit. C'est pas d'hier qu'il vient ici, ce Sylvain. Alors, faut pas me raconter des boniments. T'as intérêt à être bien avec moi, tu sais.

– Je sais.

– Parle, alors. Tu ne le regretteras pas. Il fait de la fraude, hein ?

– Je pense.

– Avec qui travaille-t-il ?

– Avec tout le monde. Il fait surtout de la revente.

– Il vient quelquefois chez toi avec du tabac ?

– C'est rare. Et puis, tu ne peux pas le faire prendre ici, Lourges. Ma maison… le scandale… ma réputation…

– Qui te dit que je veux le prendre ?

– Ça ! t'es malin, mais moi je ne suis pas bête. »

Et M. Henri se mit à rire.

Lourges rit aussi, doucement.

« C'est bon. Ne parlons plus de toi. Je te laisse tranquille, puisqu'il est entendu que nous travaillons ensemble. Mais alors, où achète-t-il ?

– Heu… fit M. Henri, en se grattant la tête, j'ai entendu dire qu'il achetait beaucoup au grand Fernand.

– Le grand Fernand ? Celui du quai du Leughenaer ?

– Oui.

– Ah ! tiens, tiens, cette vieille fripouille de Fernand. Eh ! tant mieux, parbleu. Ça va aller tout seul. À la semaine prochaine, Henri. Je pense que tu entendras parler de moi.

– Motus, hein ?

– Motus. »

Et sur cette promesse, Lourges s'en alla.

X

C'était une des grandes raisons de la force de Lourges, que cette audace avec laquelle il venait affronter chez eux, dans leur repaire, les apaches et les fraudeurs les plus redoutés de la police et de la douane. Mais les quartiers suspects, les maisons borgnes réputées comme des coupe-gorge, Lourges les fréquentait sans le moindre émoi.

Il avait gardé de sa jeunesse cette assurance. Car Lourges avait un passé orageux. Lui-même avait sur la conscience quelques exploits de fraude qui eussent honorablement figuré à l'actif d'un contrebandier dangereux. Il s'était assagi, il avait compris qu'il valait mieux se ranger du côté du plus fort. Et, entré finalement dans la brigade mobile, il était devenu célèbre dans le monde des fraudeurs par son invraisemblable témérité, et par la chance avec laquelle il avait su opérer plusieurs belles prises.

Cela lui était utile, maintenant, d'avoir fréquenté la pègre. Il en connaissait les mœurs et la mentalité. Il savait tous les stratagèmes, toutes les ruses de cette guérilla perpétuelle qui divise les douaniers et les contrebandiers. Et, à fréquenter les bas-fonds et les cabarets louches, il apprenait, mieux que partout ailleurs, de précieux renseignements.

Par goût, d'ailleurs, il aimait ce milieu. Cela lui rappelait sa jeunesse, les temps héroïques où il était de l'autre côté de la barricade. Et puis, il aimait les femmes. Il lui plaisait d'entrer là en maître, de leur en imposer par sa réputation, par sa hardiesse. Il s'était de la sorte créé une réputation de Don Juan, qui lui attirait à la fois de la considération et des haines sournoises.

C'était téméraire à lui, de provoquer ainsi chez eux ceux qu'il combattait. Mais tout en connaissant le danger, il le bravait avec une insouciance d'homme courageux, et qui sait pouvoir se fier à ses muscles et à son sang-froid.

Donc ce jour-là sans avoir à demander de plus amples explications, il se rendit chez le grand Fernand, qu'il connaissait de longue date comme un important maître fraudeur.

Il savait où était la maison du bonhomme : quai du Leughenaer, à deux pas du port. Le grand Fernand masquait son métier de contrebande sous le couvert d'un petit commerce de bois cassé. Il était midi, à peu près, quand Lourges, sans frapper ni sonner, pénétra par un étroit portail dans une courette noire et triste, encombrée de bois de démolition, où il fut accueilli par les aboiements étranglés et furieux d'un grand chien gris, heureusement enchaîné. Ces clameurs firent apparaître sur le seuil de la cuisine une femme d'une quarantaine d'années, au teint jaune. Lourges s'avança vers elle, très près, et tout en lui demandant : « Fernand n'est pas là ? » il passait hardiment la tête à l'intérieur de la cuisine. Ce qui dispensa la femme de répondre. Car le grand Fernand était là, effectivement, occupé à vider une assiette de soupe.

« Ah ! » fit-il, l'air gêné, en apercevant Lourges.

Et sans attendre une invitation, Lourges entra.

« Ça va ? demanda-t-il, l'air bon enfant.

– Oui, dit l'autre, pas très à l'aise. T'avais besoin de moi ?

– Oui.

– Assieds-toi. »

Lourges prit une chaise. La femme de Fernand comprit le clin d'œil que lui adressait son mari, et elle emplit une assiette de soupe pour le visiteur. Sans façon, Lourges s'attabla à côté du maître fraudeur, et se mit à manger.

« J'étais venu te demander un service, dit-il tout en vidant son assiette.

– Quoi ? demanda le grand Fernand, un peu rassuré en voyant l'air paisible de son visiteur.

– Je te dirai ça plus tard. Faudrait qu'on soit tranquilles. »

Le grand Fernand regarda un instant Lourges, l'air interrogateur, de ses gros yeux marron filigranes de rouge. Il ne put rien lire sur le visage impassible du douanier… Alors, s'adressant à sa femme :

« T'as pas de courses à faire, Mélie ?

– Non.

– Bon. Va chercher un litre de bière, alors. »

Et, Mélie sortie, Fernand tourna de nouveau vers Lourges son long visage maigre.

« Voilà, dit-il, on est tranquilles, maintenant. De quoi qu'il retourne ? »

Lourges, qui avait fini sa soupe, repoussa son assiette, éloigna sa chaise de la table, et, se tournant vers Fernand, le regardant en face, fixement, durement :

« Eh bien, vieux, je n'irai pas par quatre chemins. Je sais que tu fais du trafic…

– Du trafic ? »

Fernand avait pâli. Sous ses joues maigres, on vit se contracter les muscles de ses mâchoires. Et le pli de ses narines se pinça, devint plus blanc. Il maîtrisa son émotion, cependant. Et il demanda :

« Quel trafic ? Je ne comprends pas.

– Fais pas la bête, répliqua Lourges, brutal. Tu fais de la fraude, l'ami. Pas la peine de me dire que non. J'ai qu'à faire une perquisition, et tu es dedans.

– Pas vrai », nia encore Fernand, sans assurance.

Lourges haussa les épaules.

« Je te croyais plus malin. T'es bête, de t'entêter comme ça. Tu devrais pourtant comprendre que si je voulais te chercher des puces, je ne te préviendrais pas comme je le fais, gentiment. Hein ? Alors, pour quoi faire comme si tu ne comprenais pas ? Ce serait si simple de me dire tout bonnement : « Oui, mon petit Lourges, je fais de la fraude, à ton service. »

– Tu te fous de moi ? demanda le grand Fernand, ne comprenant pas où tendait toute cette conversation.

– Non, je suis très sérieux, au contraire. Et je n'ai pas plus de temps à perdre que toi. Toutes ces blagues-là, c'était seulement pour te dire que je connaissais tes petites affaires. On est d'accord sur ce point ?

– Mettons, concéda le maître fraudeur.

– Bon, continua Lourges, sans insister davantage. Eh bien, tu n'es pas malin. Combien gagnes-tu au kilo ?

– Hein ? demanda Fernand, interloqué, combien je… Tu…

– Huit francs ? Neuf francs ? Mettons dix. Eh bien, moi, à ta place, je gagnerais bien plus que ça.

– Et comment ?

– Ça t'intéresse, ça, hein ? gouailla Lourges. Par les primes, parbleu. Tu vends ton tabac, honnêtement, à bon prix, payé comptant. En même temps, tu me préviens quand on vient le chercher. Et nous partageons la prime.

– Je ne mange pas de ce pain-là, Lourges », dit Fernand, en pâlissant davantage encore. Et il se leva, repoussa brusquement sa chaise. Lourges, lui, resta assis, gardant son calme ironique. Et, regardant Fernand d'en bas :

« T'as tort, Fernand, t'as tort. Il est pourtant plus facile à gagner. Mais en ce cas, tu comprends, j'ai plus de raison de te ménager, moi. Je suis encore loyal de te prévenir. Ne fais plus entrer ici un poil de tabac. Débarrasse ta maison, nettoie-la du grenier à la cave, ne garde pas une malheureuse cigarette. Parce que les perquisitions, les visites, les enquêtes et tout le barda, ça va marcher, maintenant. Et je te le dis, retiens-le, Fernand le moraliste, si tu as le malheur d'avoir dans toute ta boutique un bout de tabac gros comme ça, un mégot, une cigarette seulement, je le saurai. Et ça te coûtera cher. Tu connais Lourges, hein ? Quand il veut avoir quelqu'un, il l'a. Compris ? »

Il y eut un lourd silence.

« Combien que j'aurai ? demanda enfin Fernand.

– La moitié de ma prime, en plus de ta part de prise.

– C'est bon, dit le maître fraudeur en se rasseyant.

– On est d'accord ?

– Faut bien.

– Qu'est-ce que tu préparais, comme maintenant ? »

Fernand hésita encore.

« T'es bête ! Puisqu'on est d'accord ! » insista Lourges.

Fernand, avec effort, se décida.

« J'ai une auto qui doit passer demain, dit-il.

– Où ?

– À Hondschoote, au pont, du Cerf.

– Bon. On la laissera passer. À qui vends-tu le chargement ?

– À des Parisiens. Ils doivent venir le prendre mercredi matin. Ils ont une camionnette. »

Lourges nota le tout sur son carnet.

« Faudrait pas qu'ils soient pris trop près, dit Fernand. Ça pourrait me nuire.

– Compris. On les filera en auto. On ne les arrêtera que plus loin, sur la route. Et comme je t'ai promis, moitié pour toi, moitié pour moi. Il y a du danger ?

– Non. N'y en a qu'un, celui qui conduit… Les autres ont trop la frousse, ils se laisseront faire sans rouspétance.

– C'est bien. Mais ce n'est pas tout.

– Si ; c'est tout, affirma Fernand.

– Pour toi, mais pas pour moi. Tu connais un appelé Sylvain ? Pas la peine de me dire que non, je le sais.

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? J'en connais bien d'autres.

– Les autres, je m'en fous. Celui qui m'intéresse, c'est Sylvain.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux le pincer.

– Il t'a fait quelque chose ?

– J'ai mes raisons. Eh bien, il vient ici, hein ?

– Quelquefois.

– Il vend du tabac ?

– Oui.

– Il ne va pas en Belgique ?

– Rarement. Il achète surtout en France, ici et ailleurs.

– Bon. Si tu me le fais prendre, je t'abandonne toute ma part de prise.

– J'aime pas beaucoup, tu sais. C'est un gentil garçon, un bon copain. T'en as pas un autre, n'importe lequel ?

– C'est Sylvain que je veux prendre. Pas la peine de chercher midi à quatorze heures. Le sentiment, ça ne me connaît pas. Il vient ici à pied ?

– Ou en vélo.

– Il te prévient ?

– Il me fait demander la veille si j'ai du tabac.

– Alors, tu le sais toujours d'avance. Bon. Quand il te préviendra qu'il va venir, tu me le feras dire tout de suite. Sois tranquille, je sais tenir ma langue.

– Faudrait pas non plus qu'on l'arrête à ma porte, parce que ça m'amènerait sûrement des ennuis, avec les autres. Moi, faut que je vive, hein ?

– Bien sûr. Mais sois tranquille, tu n'auras qu'à gagner à l'affaire. »

Lourges se levait.

« Tu n'attends pas ma femme ? demanda le grand Fernand, plus à l'aise, maintenant. Tu boirais un verre de bière.

– Merci : mais sur la soupe, je n'y tiens pas. »

Lourges sortit dans la cour. Le maître fraudeur le reconduisit jusqu'à la rue. Sur le seuil, ils se serrèrent la main.

« Tu n'oublieras pas ? demanda encore Lourges, avec un regard où se lisait une menace non dissimulée.

– Tu peux être tranquille. »

Et Lourges, sur cette promesse, quitta le grand Fernand, qui le vit partir sans regret.

XI

« Laissez, madame, proposa Sylvain, je vais faire ça à votre place. »

La vieille tante de Pascaline, quand il entra dans l'antique cabaret, était en train de couper les cheveux de son mari, maniant délicatement les ciseaux autour des oreilles du vieillard.

« Vous savez aussi faire ça ? demanda-t-elle.

– Vous savez bien que je sais tout faire », dit Sylvain en riant. Et il lui prit les ciseaux, il se mit à tailler dans la barbe dure et blanche.

Il était maintenant devenu le familier de la maison. Il ne venait plus en Belgique sans passer là sa journée. Il s'était pris pour ce coin perdu d'un amour nostalgique. Il lui semblait y avoir déjà vécu. C'était là, qu'aurait dû logiquement se passer son existence, si les choses avaient été comme elles devaient être. Il y était chez lui. Il aimait tout de ce morceau de verdure perdu dans la lande, les arbres, le jardin, le canal, la maison. Quand il arrivait là, il lui semblait remonter en arrière, dans le cours des années. Il n'était plus Sylvain le fraudeur. Il ne pensait même plus à son métier, à tout ce qu'il laissait derrière lui, là-bas, et qu'il retrouverait le soir. Il se sentait redevenu le Sylvain de ses quinze ans, le Sylvain courageux et honnête encore, qui espérait naïvement trouver le bonheur dans une vie de labeur paisible. Ici, les choses lui paraissaient plus simples, comme dépouillées de cette complication que son dangereux métier lui faisait trouver partout. C'était un des rares endroits où il se sentît en sécurité, où il ne craignît pas de sentir sur son épaule,

brusquement, la poigne brutale de la police. On ne parlait pas de tabac, ni de douane, dans la vieille auberge. Ces choses-là n'existaient plus. Il n'y avait plus qu'un Sylvain joyeux et toujours content, qui retrouvait avec un bonheur indicible le genre de vie pour lequel, sans le savoir, il avait été fait.

« Vous coupez comme un vrai coiffeur ! s'exclama la vieille femme.

– Attendez que ce soit fini, dit Sylvain, vous ne le reconnaîtrez plus. »

Avec adresse, il coupait les longues mèches de barbe et de cheveux. Les poils blancs et raides tombaient dans la serviette qu'Henriette avait nouée en guise de peignoir autour du cou de son mari. Celui-ci avait ôté sa casquette. Il l'avait posée sur une chaise, à côté de lui, et avait mis dedans ses lunettes. Et, les yeux clos, il restait immobile ; avec son collier de barbe de neige, son grand front dénudé, ses yeux fermés, et la courbe altière de son nez, on eût cru voir une tête de Christ, vieillie et douloureuse. Sylvain saisissait entre le pouce et l'index une touffe de poils. Les ciseaux se refermaient en claquant. Et une nouvelle brèche s'ouvrait dans la masse blanche qui couvrait la peau toute amincie et fripée du crâne. Ou bien Sylvain relevait le menton, en ayant soin de placer une main derrière la nuque du vieillard, pour soutenir la tête lasse. Et il coupait les longs poils durs de la gorge, doucement, avec précaution, pour ne pas prendre entre les lames des ciseaux la peau flasque et toute plissée.

L'opération achevée, la tante dénoua avec précaution la grande serviette, et la plia sur elle-même pour aller la secouer dehors. Le vieillard reprit sa casquette et ses lunettes avec un air de profonde satisfaction. Puis, très fatigué par cette opération, il alla se plonger dans son fauteuil, passant de temps en temps,

avec contentement, une main prudente sur son menton et ses joues.

« Il est rajeuni de dix ans ! s'exclama la tante Henriette en rentrant.

– N'est-ce pas ? dit Sylvain. Et qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

– Le jardin, si vous voulez », proposa la tante.

Et Sylvain prit la bêche et s'en fut au jardin.

Il faisait un peu tous les métiers, maintenant, dans la vieille maison. Ç'avait commencé par de petits services, des coups de main obligeamment offerts pour soulager les bras débiles des deux vieillards, ou les mains tendres de Pascaline. Pomper de l'eau, casser du bois, bêcher la terre, cela convenait mieux à Sylvain qu'à ses hôtes. Et c'est ainsi qu'insensiblement, on s'était accoutumé à le voir travailler, faire les dures besognes comme s'il avait été le maître de la maison. Y avait-il une serrure détraquée, une vitre brisée, des tuiles enlevées, on attendait la venue de Sylvain pour faire la réparation. La tante Henriette s'habituait peu à peu à dire : « Sylvain le fera », quand elle se trouvait devant une besogne au-dessus de ses forces. Et sa confiance en Sylvain, jamais détrompée, s'accroissait après chaque expérience. Sylvain savait tout faire, réparer les pompes, ressouder les gouttières, cimenter un dallage, démonter une horloge. Il devenait l'homme, dans la maison, il remplaçait peu à peu les forces usées du vieux Samuel.

Et au cours de cette saison, on le vit partout, dans les mille recoins de la vieille demeure, nettoyant le jardin, sciant et rangeant la provision de bois. Grâce à lui, la tante Henriette put envisager et mener à bien des entreprises qui, autrefois, l'épouvantaient. Ce fut Sylvain qui refit tout le dallage de

l'auberge, qui consolida la charpente du toit, qui en rejointoya les tuiles. Avec ça, ingénieux, habitué à se tirer d'affaire avec des moyens de fortune, il s'acquérait la sympathie d'autant plus grande de la vieille tante, qu'elle n'aimait pas dépenser l'argent. Aussi le portait-elle aux nues.

Mais – il se le disait encore en suivant les allées, son outil sur l'épaule –, ce qu'il aimait encore le mieux, c'était travailler au jardin. Il y était tranquille. Cette paisible et attachante occupation accaparait ses pensées, non pas tyranniquement, comme un souci ou un chagrin, mais sans violence, l'incitant seulement à une rêverie calme, tandis qu'il enfouissait les semences et sarclait les allées.

Ce jour-là, il repiqua des poireaux. Il les comptait au fur et à mesure qu'il enterrait dans le sol leurs racines blanches. Et il ne s'ennuyait pas. Il ne pensait à rien qu'à son travail, cependant. Mais cette vie végétative, ce repliement sur lui-même, le reposait, le changeait de la perpétuelle tension quotidienne. Et quand il eut achevé son parc de poireaux, il alla s'allonger dans l'herbe, au pied d'un de ses amis les grands arbres, et il ne bougea plus, il laissa courir sa pensée à la traîne des grands nuages d'ouate qui découpaient sur le bleu vif du ciel la blancheur de leurs cimes de neige. Autour de lui, les masses de feuillage des arbres palpitaient d'une vie frémissante. Quand on fermait les yeux, le chant continu de leurs frondaisons semblait le murmure des vagues. Et le vent frissonnait, prenait corps en les traversant. On le voyait passer d'un arbre à l'autre, ébranler cette immobilité, y mettre comme une rumeur d'éveil. Les branches pliaient doucement. Les feuilles chuchotaient, se frôlaient avec un bruit doux et fort de froissement. Et on voyait leur masse se moirer de nuances plus pâles, sous l'effort de la brise qui les relevait en y faisant jouer le soleil. Un long balancement régulier, une houle calme berçait tout le panache des arbres. L'un après l'autre, on les voyait se pencher doucement, se relever, comme s'ils avaient transmis au voisin la charge qui les incli-

nait. Et cela aussi rappelait la mer, les barques qui, tour à tour, saluent d'un lourd effacement le passage de la brise. Ce bercement éternel assoupissait Sylvain, l'emportait très loin, le vidait de toutes ses pensées, et le laissait parfaitement heureux, dans cette torpeur de son cerveau. Il perdait conscience de son orientation, il n'eût su dire à quelle cadence rapide ou lente fuyait le temps. Il oubliait le jardin, l'auberge, et le monde…

Des pas le rappelèrent à la réalité. Il se releva, la tête lourde, étourdi par tout le sang qui s'y amassait. Ces moments-là étaient pénibles. Mais il reconnut Pascaline, et il fut content. Elle apportait un livre pour se reposer à l'ombre.

« Vous avez déjà fini ? demanda-t-elle.

– Oui, aujourd'hui, je suis paresseux.

– Moi, je le suis toujours, dit Pascaline, rieuse. Ma tante vous l'a déjà confié, hein ? Mais c'est si agréable.

– Oui, dit Sylvain. Moi, je voudrais passer toute ma vie comme ça…

– Moi aussi. C'est-à-dire, pas toute ma vie, quand même. De temps en temps, seulement.

– Moi, toute ma vie, affirma Sylvain. Vous ne trouvez pas que ça passe trop vite, autrement ?

– Non, avoua Pascaline.

– Si. Vous verrez. On ne se voit pas vivre. Et quand j'y pense, ça me décourage. On cherche tellement à se faire une belle vie qu'on se la gâche sans s'en apercevoir. Pour en profiter vraiment, il faudrait être toujours comme j'étais tout à l'heure, à

ne penser à rien, à se sentir seulement vivre. Comme ça, on ne perdrait pas son temps.

– Vous êtes drôle…

– Oui. Avant de venir dans cette maison je n'avais jamais pensé à tout cela. Et maintenant, je trouve que je ne vis vraiment qu'ici. Ailleurs, j'attends…

– Quoi ?

– D'être ici. On dirait que je suis fait pour vivre dans ce coin. Je suis à peine arrivé que je me sens comme dans ma maison. Je ne demande plus rien. Il ne me manque plus rien. Et j'ai ressenti ça la première fois que je suis venu chez vous…

– Peut-être que vous auriez aimé être un jardinier ?

– Peut-être bien. »

Sylvain reprit sa bêche, regarda Pascaline avec un bon sourire. Et il s'éloigna, il se mit à retourner une nouvelle platebande, à gestes lents.

Pascaline le suivait des yeux. Cette conversation avait mis son esprit en travail. Et elle revint près de Sylvain, elle se remit à l'interroger, le regardant de son regard franc et naïf, devant lequel Sylvain se sentait sans force, incapable de dissimuler.

« Et pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Quoi ?

– Eh bien, le métier de jardinier ?

– Ah ! vous en étiez encore là ? Parce que… Parce que… je n’aime pas plus que ça, au fond.

– Pourquoi n’êtes-vous pas content, alors ?

– Parce que c’est ici que je voudrais être jardinier, comme vous dites. Ailleurs, c’est drôle, mais ça ne me dirait rien du tout. »

Et Sylvain rit, un peu embarrassé de devoir ainsi exprimer des choses qu’il ne comprenait pas très clairement lui-même. Il regrettait maintenant de s’être ainsi avancé. Il eût voulu reprendre ses paroles. Mais avec son ingénuité de toute jeune fille, Pascaline continuait impitoyablement son inquisition.

« C’est notre maison qui vous plaît ? demanda-t-elle.

– C’est tout, dit Sylvain.

– Ça n’est pas si beau, chez vous ?

– Nulle part. »

Il avait lâché de nouveau sa bêche.

« D’être venu ici, mademoiselle Pascaline, ça m’a changé. Vous ne pouvez pas comprendre, n’est-ce pas… ?

– Non, dit Pascaline.

– … Mais j’ai trouvé quelque chose qui me manquait, qui n’existait pas dans la réalité, à ce que je croyais. J’en avais rêvé souvent. Mais je pensais que c’était impossible à trouver.

– Et de quoi rêviez-vous ? interrogea Pascaline.

– De tout ce qui est ici, d'un jardin comme ça, de grands arbres, de vieilles gens qui ne seraient pas mauvais, d'une jeune fille comme vous, avec qui j'aurais pu parler comme nous parlons maintenant…

– Et c'est si rare que ça ?

– Les gens que j'ai rencontrés n'étaient pas comme vous. C'est bien dommage. Mais il est déjà tard, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Pascaline, sans comprendre.

– Dans la vie, on passe comme ça à côté d'un tas de choses… »

Il y eut un long silence. Sylvain s'emplissait les yeux du décor touffu et charmant, avec la vieille maison enfouie sous les framboisiers, la perspective des arbres énormes qui déployaient très haut leur panache, et le fond pur du ciel bleu.

« Vous n'êtes pas gai, aujourd'hui, murmura Pascaline. D'habitude, vous êtes si amusant !

– Vous ne pouvez pas savoir… Quelquefois, voyez-vous, je me dis que je ne devrais plus revenir.

– Mais vous nous feriez de la peine à tous !

– … Ou bien alors, ne revenir que plus tard, quand je pourrais… Seulement, à ce moment-là, il sera trop tard… Il faudrait tout recommencer, hein ?

– On peut toujours recommencer », murmura Pascaline, comme pour elle-même.

Sylvain leva les yeux sur elle, la regarda avec une attention anxieuse. Elle était devenue grave. Et cela changeait son air d'enfant, faisait plus hardi son regard bleu ; la fillette s'effaçait. Derrière, la femme transparaissait, mûrie, transfigurée par la solennité de l'instant. Ses cheveux roux volaient autour de son visage sans qu'elle songeât à les rattacher. Et, face au vent qui passait sur son front, elle semblait interroger en silence l'horizon lointain des dunes, y chercher pour la première fois l'explication de son destin.

« Vous croyez ? demanda Sylvain d'une voix profonde et qui tremblait, vous croyez ? »

Et sans s'en rendre compte, il avait joint les mains, comme pour une prière.

« On peut toujours », répéta Pascaline.

Une émotion gonfla le cœur de Sylvain, une exaltation douce, qui lui mettait des larmes au bord des paupières.

« Alors, j'essaierai », dit-il tout bas.

Et ce fut tout. Il n'y eut jamais rien de plus, entre Pascaline et lui.

XII

Sylvain avait promis au grand Fernand d'aller prendre dix kilos de tabac chez lui le mardi suivant. Il avait des clients à fournir, du côté de Loon. Il pensait y aller à vélo, sous un déguisement quelconque, suivant son habitude. Mais la veille au soir, en revenant chez Germaine, il tomba de machine et se fit au genou une contusion douloureuse. Il lui serait impossible de partir le lendemain pour Loon.

Il envoya donc Germaine chercher César, à côté. Et il s'entendit avec lui. Moyennant le partage du bénéfice, César consentit volontiers à faire l'opération à la place de Sylvain. Sylvain indiqua soigneusement les clients à visiter et les quantités à livrer. Et le lendemain matin, César se mettait en campagne.

Il partit à pied. Il n'était plus aussi solide qu'autrefois, et la bicyclette demandait plus d'haleine qu'il n'en possédait encore. Les petits verres, les femmes et le tabac lui avaient, comme il disait, coupé les jambes. Il se proposait donc d'aller à pied chez le grand Fernand. Et de là, il prendrait le tramway aussi longtemps qu'il le pourrait dans la direction de Loon. C'était plus dangereux, il le savait. La loi établit ainsi de subtiles distinctions entre la fraude à pied et la fraude sur véhicule, la brouette et la bicyclette étant assimilées au premier groupe, la baladeuse, le tram et l'auto étant classés dans le second.

Mais César espérait bien n'être pas pris. Il emportait avec lui un grand panier où il mettrait son tabac. Il le déposerait sur la plateforme, dans un coin du tramway. Et s'il était interrogé par un gabelou quelconque, il ferait l'innocent, il nierait mordi-

cus être le propriétaire du colis. Ce stratagème lui avait déjà réussi, une fois.

À neuf heures, son panier vide sous le bras, César arrivait devant la maison du maître fraudeur. Avant d'entrer dans là cour, par prudence, il inspecta longuement la rue, n'y vit rien d'anormal. Alors il entra chez le grand Fernand.

L'homme était en train de casser du bois dans sa cour.

« Salut, eh », dit César.

Le grand Fernand se retourna.

« Tiens, v'là César. Et quelle nouvelle ?

– Les nouvelles sont bonnes. T'as mon tabac ?

– Quel tabac ?

– Le tabac de Sylvain.

– Il ne vient pas lui-même ?

– Non. Il s'est amoché, hier, avec sa bécane.

– Ah ! fit Fernand. C'est embêtant.

– Oui. Mais on s'est arrangé. C'est moi que je vas porter pour lui. »

Le grand Fernand paraissait contrarié. Il se grattait le nez, semblait réfléchir à quelque chose.

« On dirait que ça te tracasse ? dit César.

– Moi ? non. C’est pas ça. Je pensais à quelque chose.

– À quoi ? demanda César, qui ignorait la discrétion.

– À rien. Alors, tu veux son tabac ?

– Et alors, si je le veux. Je suis venu exprès pour ça.

– Entre. »

Le grand Fernand précéda César dans la cuisine, alla chercher dans son grenier quarante paquets d’une demi-livre de tabac, et les mit au fond du panier de César. Par-dessus, on disposa une couche de petit bois cassé.

« Et voilà, dit César.

– Dix kilos à vingt-cinq francs, ça fait deux cent cinquante francs.

– Tout juste. »

César paya, mit le panier sur son épaule. Il serra la main du grand Fernand, et sur un « bonne chance » cordial, il sortit dans la cour. Sur le trottoir, la femme de Fernand l’avait précédé, et attendait l’arrivée d’un tramway. Quand elle en vit arriver un, elle appela César qui attendait dans la cour. Et César sortit, sauta sur la plate-forme avant, et partit.

Alors, la femme rentra.

« Sale affaire, dit-elle.

– Oui, grommela Fernand. Je me demande ce que va dire Lourges.

– C’est pas ta faute, après tout.

– Non, mais il ne va pas le comprendre comme ça, lui. Il veut Sylvain, il n’a pas besoin de César.

– Il en sera quitte pour recommencer.

– Tu penses ça, toi ? César arrêté, Sylvain va se méfier.

– Mais Lourges ne va pas arrêter César ?

– Pas Lourges, mais les noirs. C’est pas Lourges qui guette. Il a mis deux copains. C’est moi que je le lui avais conseillé. Parce que Sylvain n’est pas commode. Et s’il en veut à Lourges, il ne se serait pas laissé arrêter. Ça aurait fait du vilain.

– Alors, César est foutu, comme maintenant ?

– Foutu. Et je vois d’ici la tête de Lourges quand on va lui amener un oiseau qu’il n’attendait pas. On est jolis, nous autres, avec tout ça.

– César ne se laissera peut-être pas pincer ?

– Il est forcé d’être pincé. Les deux noirs l’attendaient dans le bistrot à côté. Ils sont montés dans le même tram que lui, je les ai vus.

– Et lui, il ne les a pas vus ?

– Non. Ils ont grimpé en arrière, et de l’autre côté. Enfin, c’est pas notre faute, on le dira. »

Pendant ce temps, César, sur son tram, filait vers Loon. Il avait, suivant sa tactique, déposé son panier dans un angle de la plate-forme. Et, tout près du marchepied, il fumait paisiblement

sa cigarette en regardant défiler les maisons, quand la porte du compartiment intérieur s'ouvrit. Deux hommes en sortirent. D'instinct, César, qui s'était retourné, devina en eux des noirs.

Il y avait cinq ou six personnes sur la plateforme. Les noirs regardèrent le panier, cherchèrent des yeux, parmi tout le monde, César, et, s'adressant directement à lui : « À qui, ce panier ?

– Je sais pas, dit César.

– Pas la peine de faire la bête, hein, cria l'un des douaniers, on t'a vu monter avec. »

Il se baissa, fouilla dans le panier. César, avec décision, en profita pour agir. Il bouscula un vieil homme qui, devant lui, lui barrait le chemin. Et il sauta sur le marchepied, se pencha au-dehors, et sauta sur le pavé. Il reçut juste à ce moment un coup formidable derrière la tête. Et il s'effondra. Il lui sembla s'enfoncer dans une masse d'eau qui lui emplissait les oreilles, le submergeait, le noyait dans une montée bouillonnante. Il en entendait confusément le gargouillement. Ce bourdonnement couvrait tous les bruits, autour de lui.

Puis, lentement, il lui sembla qu'il émergeait. Le bouillonnement fut moins fort. Des murmures de voix devinrent perceptibles, s'accentuèrent. Et quand César retrouva ses esprits, il se vit assis sur le trottoir, des menottes d'acier aux poignets. Il leva les yeux. Il vit les deux noirs de tout à l'heure. Et tout de suite il se souvint.

« Ah ! ah ! t'as pensé de filer, se gaussa l'un des douaniers. Mais t'as plus affaire aux gourdes de la fois passée, tu sais. Allez, debout, Sylvain. »

César comprit que les noirs croyaient avoir arrêté son camarade. Il dédaigna de s'expliquer. D'ailleurs, il avait mal à la tête. Il se contenta de suivre docilement les deux hommes, jusqu'au poste de gendarmerie. En chemin, il se serrait contre l'un des douaniers, parce qu'il n'aimait pas se promener ainsi par la ville, les poignets enchaînés dans le cabriolet.

Au poste, Lourges attendait. Il fut ahuri de voir paraître César au lieu de Sylvain. Et il ne put s'empêcher de s'exclamer :

« Mais ce n'est pas lui !

– Pas lui ? dit l'un des noirs. Si, si, on ne l'a pas lâché d'une semelle.

– Cré nom de… jura Lourges. On est refaits. »

César commençait à comprendre.

« Si c'est pas moi, alors, faut me relâcher, gouailla-t-il.

– Ta gueule, enflé, cria Lourges. Et d'abord, toi, on t'a, on te tient. Ton compte est bon.

– Il paiera pour l'autre », ajouta l'un des noirs.

César, confié aux gendarmes, fut enfermé dans le poste. Et là, il eut tout le temps de réfléchir. La brutalité avec laquelle on l'avait arrêté, les paroles du douanier, qui l'avait appelé Sylvain, avait parlé de la bagarre de l'autre fois, l'exclamation de Lourges, tout indiquait qu'on avait attendu Sylvain. D'ailleurs, c'était bien Sylvain qui se serait fait prendre, s'il n'avait pas été empêché de venir. On savait donc qu'il allait passer chez Fernand. Et César se rappela alors l'air désappointé du maître fraudeur, quand il l'avait vu arriver.

« La crapule, pensa-t-il. Il m'a « donné » ! »

Il n'eut dès lors plus qu'une pensée, avertir Sylvain et les amis que Fernand trahissait, qu'il n'était qu'une bourrique.

Vers une heure, on lui ouvrit. Deux gendarmes le firent sortir.

« Où qu'on va ? demanda-t-il.

– Aux prévenus. »

On sortit, César encadré entre les deux gendarmes.

En route, on parla. César raconta comment il s'était fait prendre, ce qui amusa beaucoup les gendarmes. Comme on ne l'avait pas fouillé, il avait encore sur lui, entre sa chemise et son gilet, une trentaine de paquets de cigarettes. Il en donna deux paquets à chacun de ses gardiens. Et il leur demanda si on ne pourrait pas faire un petit détour par le poste de police auquel était attaché son camarade Jules.

Là, on entra dans un petit café, on fit appeler Jules. Il vint.

« Tu vois, fit-il sans surprise, je te l'avais dit, que tu serais encore pris.

– Dis, je ne t'appelle pas pour me faire de la morale, répliqua César. Tu veux faire une commission à ma femme ?

– Oui.

– Dis-lui que je suis pincé, qu'elle doit lâcher le métier. Elle n'a qu'à retourner à la chicorée. Ça vaudra mieux que de venir me rejoindre à la cellulaire.

– T’es marié ? demanda un gendarme.

– Oui.

– Fais-lui porter le reste de tes « sèches », à ta femme. Ça lui fera toujours des sous, en attendant.

– Merci », dit César.

Et il confia ses paquets de cigarettes à Jules « Ce n’est pas tout, dit-il encore. T’iras trouver Sylvain. Et tu lui diras de remercier le grand Fernand pour ce qu’il a fait pour moi. T’as bien compris ?

– Oui.

– Ah ! tu lui diras encore que je lui donne Tom. Pour ma femme, il sera trop cher à nourrir, maintenant. Et faut pas le tuer, c’est un bon chien.

– Tu sais pas pour combien t’en auras ?

– Non, mon vieux. Mais j’en ai trop fait, déjà, tu comprends. Ils ne me lâcheront pas de sitôt.

– Tu vois, si tu m’avais écouté…

– Oui, ça va, ça va… »

Il tira encore son portefeuille, chercha dedans, hésita.

« Tiens, tant pis, tu lui donneras encore trente francs. Moi, là-bas, j’ai pas besoin de pèse. Je ferai des couronnes, pas vrai ? »

Les deux gendarmes rirent.

« Allez, demanda l'un d'eux, t'as fini ?

– C'est tout.

– Au revoir, César, dit Jules.

– Au revoir, vieux. »

Jules paya les consommations. César se leva, et, toujours entre ses deux gardiens, il s'en alla. Sur le seuil de la porte, Jules le regardait partir. Maintenant que César croyait n'être plus vu, il avait baissé la tête, et, le dos voûté, diminué, l'air bas, il paraissait petit, entre ses gardes.

« Bougre de… » chercha Jules, ne trouvant pas un terme qui conciliât son amitié et sa réprobation.

Et, le cœur serré, avec une gravité triste, il s'en fut exécuter les volontés de César, comme s'il s'était agi d'un mort.

XIII

La première pensée de Sylvain, quand il connut l'arrestation de César, fut un violent désir de vengeance. Non pas contre Lourges. Celui-là, tout comme Sylvain, faisait son métier pour gagner sa vie. Mais ce que Sylvain ne pardonnait pas, c'était le rôle du grand Fernand, le maître fraudeur. Tout de suite, en effet, Sylvain avait compris et expliqué à Jules ce que devaient signifier les paroles de César : Merci à Fernand pour ce qu'il m'a fait. Par la trahison de cet homme, Sylvain, sans un hasard extraordinaire, tombait dans les mains des douaniers. Et il ne savait s'il devait se réjouir ou s'attrister de leur avoir échappé, puisqu'à sa place il avait envoyé son meilleur camarade, le seul avec qui il eût jamais travaillé en toute confiance, le seul qui eût pour lui une réelle amitié. Et le casier judiciaire de Sylvain était encore vierge. César avait au contraire derrière lui un lourd passé, d'innombrables condamnations de toutes sortes, qui, avec un peu de malchance, pouvaient le mener jusqu'à la relégation. Pour lui, plus de sursis depuis longtemps.

Durant quatre jours entiers, Sylvain fit le guet devant la maison de Fernand. Une colère froide l'animait. S'il avait rencontré le maître fraudeur, les choses auraient sans doute mal tourné. César était tout pour Sylvain. Les objurgations de Jules, l'agent de police, ne pouvaient rien sur cette rage concentrée.

Par bonheur, Sylvain ne rencontra pas Fernand. L'homme se cachait. Sans doute, Jules, effrayé des conséquences que pourrait avoir cette dispute, et sentant que son rôle dans l'affaire pourrait lui attirer la sévérité de ses chefs, avait-il prévenu en cachette le maître fraudeur. Sylvain soupçonna cela,

plus tard. Mais il n'en voulut pas à Jules, qui avait agi au mieux pour tout le monde.

Quoi qu'il en soit, après quatre jours d'attente inutile, Sylvain dut momentanément abandonner l'espoir d'avoir une explication avec le maître fraudeur. Ses ressources, à défaut de sa patience, s'épuisaient. Il fallait songer à travailler. Germaine commençait à se plaindre du vide de son tiroir.

Alors, Sylvain prit une résolution. Il en avait assez, de la fraude. Depuis longtemps, cette vie de perpétuel danger lui pesait. Ça n'était pas une existence, de vivre ainsi, traqué, comme un bandit, au milieu des autres, si paisibles, si tranquilles à l'abri de la légalité. Fatalement, il se ferait prendre un jour. Ne valait-il pas mieux arrêter tout de suite, pendant qu'il en était encore temps ?

À côté, la promesse faite à Pascaline le préoccupait. « J'essaierai », avait-il dit. L'occasion était bonne. Maintenant ou jamais. Et sans l'avouer, il sentait en lui l'espoir, la volonté d'un rachat. Comment ? Il ne le savait pas. Il ne voulait pas formuler les problèmes insolubles que soulevait cette espérance. Il y avait le passé, il y avait Germaine, qui l'attachait à son ancienne vie. Mais il se refusait à y penser. « On peut toujours recommencer », avait dit Pascaline. Et il ne voulait pas voir au-delà. Il voulait faire un effort loyal, total, que ne diminuât aucune pensée de doute.

Il chercha du travail. Il trouva un emploi de docker, pour une maison de déchargement de navires. Sa force lui permettait d'envisager ce métier, redoutable pour un homme moins robuste. Il en avait vu de plus dures, quand il filait à travers champs avec un énorme colis de tabac sur le dos.

Comme il est de tradition, pendant les premiers jours, ses camarades de travail l'essayèrent. On lui laissa le plus mauvais

ouvrage. On dévora la besogne à un rythme accéléré. On essaya de le soûler, pour le voir ensuite mollir sur ses jambes, et défaillir devant l'ouvrage. Sylvain supporta tout, travail, charges écrasantes, courses de vitesse, petits verres, avec l'indifférence d'une robustesse inlassable. Et il fut dès lors admis dans la redoutable confédération des débardeurs.

Il gagnait beaucoup d'argent. Moins, naturellement, qu'au temps de la fraude, mais bien assez pour vivre à l'aise et mettre de l'argent de côté. Il donnait trois cents francs chaque semaine à Germaine. Le surplus, il le gardait pour se constituer un pécule. À quoi cela lui servirait-il ? Il ne le savait pas. Cela faisait seulement partie de son programme.

Le métier avait un second avantage : c'était de laisser de nombreux loisirs. Il n'y avait pas toujours des navires à décharger. Et puis, le soir, on s'arrangeait pour finir de bonne heure. On aimait mieux travailler le matin très tôt, quand la chaleur est moins accablante.

Cela convenait à Sylvain. Sitôt qu'il avait fini, qu'il avait devant lui quelques heures de liberté, il se lavait soigneusement, passait un veston propre, et, à vélo, filait jusqu'à Furnes.

Germaine, quand avait commencé cette nouvelle vie, n'avait guère montré d'enthousiasme. Trois cents francs par semaine, c'était beau, sans doute. Bien des femmes s'en seraient contentées. Mais ça n'était tout de même pas suffisant pour mener la vie facile à laquelle elle était accoutumée. Et d'ailleurs, depuis un certain temps, Germaine, avec l'intuition infaillible des femmes, devinait un changement profond chez Sylvain.

C'était vrai. Sylvain devait se l'avouer lui-même, il n'éprouvait plus devant sa femme les mêmes sentiments qu'autrefois. Longtemps il avait cru, il avait même dû réellement aimer Germaine. Il était tout jeune encore quand il l'avait

rencontrée. Elle l'avait déniaisé. Elle avait été son initiatrice. Et les liens puissants de la chair l'avaient attaché à elle. À part de rares débauches en compagnie de camarades, elle avait été sa seule expérience amoureuse. Et, longtemps, il lui avait été reconnaissant des joies qu'ils avaient goûtées ensemble. C'est pour cela qu'il avait voulu, dès qu'entre eux s'était formé cet attachement, la voir quitter la maison infâme de Mme Jeanne.

Ces choses-là, pourtant, s'usent à la longue. L'habitude affadit le plaisir qui n'est que de chair. Et Sylvain, tout de suite après avoir rencontré Pascaline, s'en était aperçu. Depuis que cette chose pure et fraîche était entrée en lui, il y avait des pensées, des souvenirs qu'il eût voulu arracher de son âme. Il ne pouvait plus aimer Germaine. Il y avait trop de turpitudes, trop de saleté entre elle et lui. La pensée de tout ce qu'ils avaient fait ensemble, parfois, lui remontait dans la mémoire, l'écœurait, lui donnait la nausée. Elle savait le soûler de caresses, elle avait gardé de son ancien métier la connaissance honteuse des hommes, de leurs appétits, de leurs caprices de mâles. Et avec Sylvain, elle allait au-devant de ses désirs, elle l'épuisait, le vidait, lui aspirait ses forces, telle une goule affamée, et elle le laissait mourant de volupté, mais aussi dégoûté et plein d'écœurement.

Et puis, il lui avait pardonné depuis longtemps, mais tout de même, il se disait quelquefois que c'était sa faute, à elle, s'il était devenu Sylvain le contrebandier. C'était pour elle qu'il avait renoncé à la boxe, à cette passion du sport qui eût peut-être fait de lui un champion. Germaine n'aimait pas tout cela. Les femmes veulent avoir celui qu'elles aiment dans leurs jupons, tout près d'elles. Elles jalousent d'instinct toutes les passions de l'homme qui ne vont pas à elles. Il semble qu'on les vole. Et si encore Sylvain avait pratiqué un sport moins périlleux, plus élégant. Mais la boxe risque de vous abîmer, de vous défigurer. Et Germaine trouvait Sylvain très beau. Elle attachait à son physique une extrême importance. Il ressemblait un peu à un acteur de cinéma. Et elle ne voulait pas qu'il continuât à

boxer, qu'il lui revînt un beau jour avec un nez écrasé et monstrueux. Comme elle était dépensière, et que Sylvain n'admettait plus le partage, il avait bien fallu qu'il cherchât un travail plus rémunérateur. Mais jamais Sylvain ne retrouvait dans un journal, sur une affiche ou un programme, le nom d'un ancien camarade des jours glorieux, sans un douloureux serrement de cœur.

De cela, sans l'avouer, il gardait une rancune sourde à Germaine.

Mais la grande, la véritable raison de son involontaire changement d'attitude, c'était sa passion grandissante pour Pascaline. Ce sentiment puissant et secret, qui croissait chaque jour davantage en lui, comme un feu caché, sans qu'il s'en rendît compte, finissait par le posséder tout entier. Sylvain ne s'en apercevait que par instants, à des indices qui l'étonnaient, lui révélaient brusquement le bouleversement total de son être. Sans même le formuler, il sentait qu'il ne souhaitait plus maintenant qu'une chose, être le plus possible près de Pascaline. Il n'était plus heureux que là-bas. Ailleurs, il attendait le moment où il pourrait y retourner. Il passait des semaines entières dans l'attente de ces quelques heures. Et cette impatience n'était en rien comparable à la fièvre qui jadis le saisissait quand il allait aux rendez-vous de Germaine. C'était quelque chose d'infiniment plus calme et plus doux. Il ne comprenait pas pourquoi il pouvait tant aimer ces instants passés dans la petite auberge de Furnes. Quand il en repartait, il eût été incapable de dire à quoi s'étaient passées les heures qui, dans la vieille maison, fuyaient comme fuient les instants heureux. Des riens, des enfantillages, qui jadis lui auraient fait hausser les épaules suffisaient à l'occuper, là-bas, et même à lui procurer un bonheur paisible et profond qu'il ne s'expliquait pas. Tout près de Pascaline, sans raison, du seul fait de la présence de la jeune fille, Sylvain était indiciblement heureux. Il n'éprouvait aucun désir, seulement un contentement calme, une tranquillité, un apaise-

ment de l'âme, comme si toutes les aspirations eussent été satisfaites. Jamais il n'avait ressenti auprès de Pascaline une tentation trouble. L'idée d'un baiser ne lui serait même pas venue. Sa tendresse pour elle avait quelque chose de puéril. Il n'avait jamais rien connu de semblable.

Il en arrivait à s'amuser avec la jeune fille de choses qui autrefois lui eussent semblé des enfantillages. Au jardin, ou bien au cours de leurs promenades dans la campagne, aux environs, ils riaient follement tous les deux, tout le long du chemin. Pourquoi ? Sylvain se le demandait ensuite. Un rien, un mot drôle, un lapsus, une grimace, la forme singulière d'un arbre, d'un nuage, d'un caillou, suffisaient à provoquer ces rires, qui jaillissaient au moindre prétexte, comme si le bonheur des deux jeunes gens avait eu besoin de s'épancher et de se communiquer.

En quittant Pascaline, Sylvain oubliait tout cela. Il ne lui restait dans la mémoire qu'un rayonnement, un souvenir qui illuminait tout son être. Sur la route du retour, il marchait plus gaiement. Il ressentait une allégresse qui le soulevait, le transportait, lui donnait comme l'envie de dépenser un surcroît de forces.

Et jusqu'au jour où il pouvait enfin retourner là-bas, il vivait de souvenirs. Il lui arrivait de rire en se rappelant des choses dites par Pascaline, et qui les avaient amusés tous les deux. Il se surprenait à penser avec un inexprimable attendrissement à une fossette qu'elle avait à la joue, et qui se dessinait lorsqu'elle riait. Des pudeurs le prenaient. Des mots qu'il lâchait tout naturellement autrefois lui paraissaient grossiers maintenant. Il n'osait plus les dire. Il se sentait ému devant des spectacles qui jadis le laissaient indifférent. Il était pris quelquefois d'un attendrissement ridicule à voir un film, à écouter une romance d'amour, à regarder un clair de lune ou un beau paysage. Il devenait poète à sa manière, s'en irritait comme d'un affaiblissement, d'une chose humiliante, et ne pouvait s'y dérober.

Un respect tout nouveau de la femme, de l'innocence, de la jeunesse, l'empêchait maintenant de lâcher comme autrefois des plaisanteries galantes, quand il rencontrait quelque jeune fille.

Et il lui arriva plusieurs fois de pleurer en songeant avec désespoir à son enfance, au temps où il était encore tout naïf, tout honnête, digne de la fraîcheur candide de Pascaline…

XIV

Quand Germaine raconta cette transformation à Lourges, il refusa d'abord de la croire. Un fraudeur, disait-il, on ne l'a jamais vu s'assagir. Ils ont ça dans le sang.

Lourges avait, pour le fortifier dans son opinion, le souvenir de mille exemples semblables. Il en avait vu, de ces repentirs. Après une rude leçon, après six mois à la cellulaire, parfois, on en avait assez. On rêvait de s'arrêter sur la pente, de remonter, de se retrouver un homme comme les autres, libre, protégé et non plus traqué. La femme, les gosses vous poussaient dans cette voie. On cherchait un métier, on se mettait courageusement au travail. Ça marchait pendant un mois, deux mois. Puis ce beau zèle tombait. L'argent ne rentrait plus. On se sentait fatigué de la monotonie d'un labeur rude et mal payé. Une occasion se présentait. Un ami, un client, un maître fraudeur venait vous trouver. Il avait besoin de vous. Coup sans danger, gros bénéfice. Pour une fois, on se laissait tenter. On se leurrait soi-même ; on pactisait avec sa conscience. Une fois, une pauvre fois. Après, ce serait tout.

Et on partait de nouveau pour l'aventure.

Si on n'avait pas le bonheur d'être pris tout de suite, c'était fini. On retombait sous l'emprise de son vice. Et cela jusqu'à l'affaire définitive, qui mettait le point final à la série des aventures : bagarre avec les douaniers ou avec des concurrents, coup de couteau ou coup de revolver, mort ou prison. Ces passions-là, on les porte dans la peau. On ne s'en délivre plus.

Lourges savait tout cela. Il savait qu'un fraudeur ne peut plus travailler, qu'il lui paraît stupide de s'échiner quarante-huit heures par semaine pour cent cinquante francs, quand il peut les gagner en une demi-journée. Et il comptait là-dessus. Il se refusait à croire que Sylvain pût avoir sincèrement lâché le métier.

Il s'expliquait de plusieurs façons les affirmations de Germaine. La femme avait peut-être peur que Lourges se mît à filer Sylvain, elle essayait de détourner ses soupçons. Ou bien c'était Sylvain lui-même qui se méfiait de sa femme, et ne voulait plus lui dire ses affaires.

Tout de même, Lourges se renseigna. Le grand Fernand lui apprit qu'effectivement Sylvain ne lui avait plus acheté un paquet de tabac depuis l'arrestation de César. Mais cela ne prouvait rien. Sylvain soupçonnait peut-être aussi le maître fraudeur, et s'approvisionnait ailleurs.

Mais M. Henri, de son côté, affirma que Sylvain travaillait honnêtement ; il donna même le nom de l'entreprise de déchargement qui l'avait embauché.

Lourges alla se promener de ces côtés-là, et ne fut pas longtemps sans apercevoir sur les quais Sylvain, qui, avec d'autres débardeurs, travaillait dans la cale d'une grosse barque à charger les plateaux d'une grue.

Lourges fut bien forcé de se rendre à l'évidence. Et il en conçut un vif désappointement. Il eût aimé prendre sa revanche. Mais, redevenu honnête, Sylvain était invulnérable.

Lourges en était là, quand de nouveaux indices vinrent lui faire douter une fois encore de la véracité des dires de Germaine. D'un poste-frontière, on lui annonça que Sylvain, trois et quatre fois par semaine, passait là ; il se rendait en Belgique à

vélo. Un douanier qui le connaissait avait vite remarqué ces voyages suspects. Et, Lourges lui ayant déjà parlé de Sylvain comme d'un contrebandier probable, le douanier l'arrêtait chaque fois, le fouillait des pieds à la tête, examinait minutieusement son vélo, le tout sans aucun résultat.

Immédiatement, Lourges eut la certitude que cela cachait un nouveau trafic, une combinaison inédite qu'il s'agissait de découvrir. Il garda ses soupçons pour lui, n'en parla ni à Germaine, ni à Henri, dont il n'était pas sûr. Et il se mit en campagne, avec cet acharnement qui faisait sa force.

Tout d'abord, il fallait savoir au juste où allait Sylvain. Le douanier qui l'avait remarqué dit à Lourges que chaque samedi, régulièrement, l'ancien fraudeur passait au poste de douane. C'était logique, Sylvain, faisant semaine anglaise, profitait de son congé pour faire ses courses. Mais le renseignement était précieux. Lourges en profita pour placer au bureau de douane un préposé vêtu en civil. Et il lui expliqua que, sitôt Sylvain passé, il aurait à le suivre discrètement en Belgique, à voir où il irait, et à bien noter la maison, pour qu'on pût la retrouver aisément.

Le lundi suivant, le douanier arrivait au bureau de Lourges.

« Eh bien ? demanda celui-ci avec impatience.

– J'ai suivi l'individu. Il est entré en Belgique. Il a suivi la route de Dunkerque à Furnes, tout le long du canal.

– Après ?

– Au petit pont avant d'arriver à Furnes, il a tourné à gauche. Il a traversé le canal. »

Lourges avait pris un crayon, il notait à mesure.

« Après ?

– Il a suivi un tout petit chemin, le long de la berge. Il est arrivé à l'emplacement d'un ancien pont, où il y a une vieille maison, un cabaret, quelque chose comme ça. Là, il est entré. J'ai attendu plus d'une heure, et je ne l'ai pas vu ressortir. Alors, je suis revenu.

– C'est bon, dit Lourges. C'est bien comme tu me l'expliques ? Je ne peux pas me tromper ?

– Pas moyen.

– Alors, j'irai voir. Merci. »

L'homme sorti, Lourges chercha dans ses carnets. Il avait toujours sur lui de précieux petits renseignements, sur toutes les choses de son métier. Et il relut toute la liste des maisons belges qui étaient soupçonnées de vendre du tabac aux fraudeurs, ou de lâcher leurs chiens la nuit. Cabarets, épiceries, fermes, il revit tout. De ces maisons, les unes lui étaient connues, certaines travaillaient même en accord avec lui. D'autres, il ne les connaissait que de réputation, il savait seulement qu'il était bon de les surveiller, de rôder de temps en temps autour d'elles, en civil, de prendre le numéro des automobiles françaises qui s'y arrêtaient, et de demander à la préfecture des renseignements sur les propriétaires de ces autos. À force de patience, de rondes, d'espionnages, de dénonciations et de trahisons, il avait fini par avoir sur ce sujet un dossier à peu près complet, aussi détaillé qu'on pouvait le demander.

Mais c'est inutilement qu'il fit un inventaire minutieux de ses fiches. Il ne trouva aucune note qui lui donnât une seule précision sur la vieille maison signalée par le préposé.

Il y avait là un problème pour lequel Lourges commençait à se passionner.

« J'irai voir ça moi-même samedi » pensa-t-il en remettant ses papiers dans sa poche.

Le samedi suivant, quand, vers deux heures de l'après-midi, Sylvain passa à bicyclette au bureau de la douane française, il ne se doutait pas que, derrière le rideau du cabaret de l'agent en douane, Lourges l'avait vu s'en aller vers la Belgique.

Sylvain à peine parti, Lourges sortit, sauta sur son vélo, et s'en fut à la poursuite du fraudeur.

Sylvain roulait tout doucement. Lourges le revit bientôt, à deux ou trois cents mètres devant lui. Et il ne s'approcha pas davantage, il se contenta de maintenir sa distance, pour le cas où Sylvain se retournerait. Si le contrebandier reconnaissait Lourges, il se méfierait. Et tout serait raté. Aussi Lourges roulait-il tout au bord du fossé qui bordait la route, du côté opposé au canal, prêt à se jeter délibérément parmi les broussailles si le poursuivi tournait la tête.

Mais Sylvain semblait très tranquille. Il pédalait paisiblement, sans se hâter. Rien dans son attitude ne rappelait pour Lourges le fraudeur qui part en campagne. Et cette tranquillité déroutait une fois de plus le douanier.

On parcourut exactement le trajet indiqué par le préposé. Mais arrivé au pont, Lourges, après l'avoir traversé, n'alla pas plus loin. Il se contenta de suivre Sylvain des yeux jusqu'à la vieille auberge. Et il descendit sur le talus incliné qui menait au bord de l'eau, cacha son vélo dans les herbes, et marcha le long du canal, sûr de n'être aperçu par aucun des habitants de la vieille maison. Seuls pouvaient le voir ceux qui passaient sur la

grand-route, de l'autre côté. Et, pour n'éveiller aucun soupçon, Lourges, tout en marchant, regardait l'eau, tâtait le sol du pied, feignait de chercher une bonne place pour y pêcher.

Il arriva en quelques minutes sur l'emplacement de l'ancien pont ruiné. Il continua, fit encore une cinquantaine de mètres. Et il remonta, se trouva alors au niveau de l'ancienne grand-route abandonnée. À ras de l'herbe, il passa la tête et regarda. Il ne vit rien que les grands arbres frissonnants, et, face à lui, le devant de la vieille auberge.

Un moment, il hésita. Devait-il se montrer ouvertement ? Ne risquait-il pas ainsi de tout compromettre ? Il le pensa. Il se laissa de nouveau descendre le long du talus, et, toujours caché, il se rapprocha de l'auberge.

Au-dessus de lui, tout à coup, il entendit un murmure de voix. Il se crut découvert, ne bougea plus, attendant ce qui allait arriver.

La rumeur continuait. Il leva la tête. Il ne vit rien qu'une haie courte, dominant la berge du canal. Et des mots lui parvenaient, il reconnut la voix de Sylvain.

Alors, par de lents mouvements, une reptation silencieuse, il monta de nouveau jusqu'au haut du talus. Il atteignit la haie, put s'y cramponner et s'y cacher. Et tout près de lui, il vit, dans le jardin, lui tournant le dos, le contrebandier qui parlait avec une jeune fille. Sylvain tenait, pendante au bout de son poing, la hache avec laquelle il cassait du bois, l'instant d'auparavant. Et il parlait, sa voix vibrait d'émotion.

« Oui, c'est dur, expliquait-il. Mais il le faut, hein ? Et j'en ai vu de pires.

– C'est dans le commerce ?

– Oui, à peu près. Mais je n'en resterai pas là. Je veux arriver plus vite…

– Vous êtes impatient…

– Oui. Pas pour moi. Moi, je suis heureux, vous savez, comme maintenant. Je ne demande rien de plus. Ça me semblerait très joli, si ça durait toujours comme ça. Mais ce n'est pas possible… Pourtant, en le voulant bien… Un jour, tout changera, allez. »

Lourges espérait une question de la jeune fille qui éluciderait le mystère de cette conversation. Mais la jeune fille paraissait comprendre, ou bien craindre d'interroger. Elle se taisait, elle regardait à ses pieds, l'air songeur, les fleurs jaunes qui poussaient dans l'herbe de l'allée. Quant à Sylvain, il avait lâché sa hache, il se croisait et se frottait les doigts, nerveusement.

« Il ne faut pas tant d'argent, pour vivre, reprit-il.

– Ici, nous ne dépensons pas beaucoup. Mais ce n'est pas grand, non plus.

– Il ne me faudrait pas davantage. Une maison et un petit jardin comme celui-ci, et je parie de devenir aussi vieux que votre oncle. »

La jeune fille rit. Et Sylvain eut aussi un sourire.

Dans son coin, Lourges commençait à comprendre. Il se fatiguait, dans sa position incommode, mais il se passionnait pour cette conversation. Malgré la lassitude de son bras, il restait cramponné à la haie de sureau. Et il concentrait toute son attention pour mieux entendre le murmure léger de voix qui lui parvenait.

« Ça ne doit pas être bien long à gagner, quand on est modeste, continua la jeune fille.

– Non. Mais il faut si peu de choses pour tout démolir… J'ai peur d'un malheur, chaque fois que je reviens ici…

– Pourquoi ? Quel malheur ?

– Tiens, je ne sais pas. Mais il n'y a rien à faire, hein ? Il faut attendre. Avec le temps, on arrange tout. Et s'il arrivait quelque chose, en tout cas…

– Quelle chose ?

– On ne sait jamais… des histoires…

– Eh bien ?

– Eh bien, il ne faudrait pas m'en vouloir, voyez-vous…

– Pourquoi vous en voudrais-je ?

– Je sais, il n'y a pas de raison… Mais quelquefois… En tout cas, je serais bien content, alors, si j'étais sûr que vous diriez que j'avais tout de même fait mon possible. Hein ?

– Je le vois bien que vous vous donnez du mal.

– Oui. Alors, vous ne m'en voudriez pas ?

– Je ne vous en voudrai jamais.

– Merci. Comme ça, je serai plus tranquille. »

Lourges avait deviné. Il jugea inutile d'espionner davantage Sylvain, et de compromettre peut-être toute son expédition en se faisant découvrir par un geste, ou par un craquement des branches auxquelles il se tenait accroché.

Doucement, il se laissa glisser sur l'herbe, le long du talus, et, au bord de l'eau, il s'éloigna, il rejoignit sans avoir été aperçu le pont qui franchissait le canal.

Il retrouva sa bicyclette, l'enfourcha, et, à bonne allure, tout égayé, en pensant au succès de son entreprise, il partit dans la direction de la France.

XV

Le jeudi suivant, bien avant l'heure habituelle, Lourges arrivait chez M. Henri. Il continuait à voir Germaine ce jour-là. Et comme il venait chaque semaine, très régulièrement, ils avaient fini par devenir camarades, se parlant familièrement, se racontant les petits incidents de la semaine. Lourges ne se cachait plus, maintenant, affichait carrément sa position de soupirant, demandait avec insistance à Germaine « si elle n'était pas encore décidée pour aujourd'hui ». Germaine prenait ça comme une plaisanterie, répondait en badinant, elle aussi, que non, qu'on avait bien le temps, qu'il n'arriverait à rien à se montrer si pressé.

Mais sous ce badinage, elle sentait bien qu'il y avait quelque chose de profond. Avec son flair de femme, doublé par le vice de l'ancienne catin, elle devinait chez Lourges, derrière l'air souriant et les amabilités, une passion violente, une passion de mâle, sauvage, impérieuse, qui le rendait parfois sérieux malgré lui, qui lui faisait regarder Germaine, à de certains moments, d'un œil étrange, durci par le désir. Cela la troublait. Elle en était à la fois flattée et effrayée. Elle désirait et craignait en même temps que « ça tournât au sérieux ».

Ce jour-là, Germaine, comme à l'ordinaire, arriva vers trois heures.

À ce moment, on était tranquille chez Mme Jeanne. Les clients n'arrivaient que plus tard. Les femmes étaient sorties, profitant de leur jour de vacance. Et M. Henri, qui voyait clair sur toute cette affaire, avait soin, après quelques phrases échangées avec le couple, de laisser Germaine et Lourges seuls dans le

salon. Il écoutait bien un peu à la porte, pour se tenir au courant de la situation, mais c'était tout.

Lourges, depuis longtemps, ne cachait plus à Germaine son titre de douanier. Cela impressionnait Germaine autant que la belle prestance de l'homme. Et si elle restait encore fidèle à Sylvain, c'était par un reste de reconnaissance, pour ce qu'il avait fait pour elle, dans le passé. Cependant, surtout depuis qu'il avait lâché la fraude, volontiers elle s'en serait vue débarrassée, pour pouvoir le tromper sans inquiétude.

Aujourd'hui encore, elle était furieuse. Elle avait demandé une bagatelle, quarante francs pour s'acheter un chapeau qui lui faisait envie. Et Sylvain avait carrément refusé.

« Je te donne trois cents francs par semaine, avait-il dit. Arrange-toi. »

II devenait, selon Germaine, d'une ladrerie dégoûtante. Et comme elle avait été accoutumée à toujours dépenser sans compter, à éblouir de son faste les voisines et les anciennes camarades, elle souffrait de ce changement, elle n'arrivait plus même à joindre les deux bouts. Elle aurait donné beaucoup pour voir Sylvain reprendre la contrebande. Il aurait gagné davantage. Et peut-être, avec un peu de chance, se serait-il fait pincer, et lui eût-il rendu une liberté qu'elle désirait maintenant de toutes ses forces.

« Ça va ? demanda-t-elle en arrivant.

– Très bien. Et toi ?

– Oui. Mais j'ai disputé avec Sylvain. Il ne veut pas m'acheter un malheureux galure de quarante balles.

– Si t'étais plus gentille, tu ne l'attendrais pas longtemps.

– Tu dis toujours des bêtises.

– Alors, c’est pas encore pour aujourd’hui ?

– Pas encore.

– Et cependant, j’apportais du nouveau, moi.

– Quoi ?

– J’ai trouvé pourquoi Sylvain a lâché le métier.

– Pourquoi ?

– Il a une gonzesse.

– T’es fou ?

– Je te dis qu’il a une gonzesse ! Et quelque chose de bien ! Tout jeune, tout frais, du poulet, quoi !

– Où ?

– En Belgique. Et ça chauffe joliment, tu sais, ma vieille. Tu saurais bien être plaquée, un de ces jours. »

La rage décomposa les traits de Germaine.

« Tu l’as vue ?

– Comme je te vois. Ils parlent de vertu, d’honnêteté. Il est retourné comme un gant. Tu te feras rouler, si ça continue. Tu vois que t’as bien tort de te gêner pour lui. »

Germaine n'avait pas douté une minute. Les dires de Lourges confirmaient trop bien ses propres soupçons. Il y avait mille indices à quoi une femme ne se trompe pas, et qu'elle avait remarqués depuis longtemps. Sylvain ne buvait plus, ne jouait plus. Il devenait d'une économie que Germaine qualifiait d'avarice. Il paraissait changé. Lui si sensuel autrefois, si faible devant la tentation de la chair, il était devenu plus froid. Il négligeait Germaine, il semblait parfois que le contact de cette femme qu'il avait aimée lui causât une sorte de répugnance.

À côté, des indices plus vagues revenaient à la mémoire de Germaine. Sylvain n'était plus jaloux comme jadis. Et il semblait devenu plus gamin, il en arrivait à s'égayer pour des enfantillages. Ou bien il s'attendrissait inexplicablement. Il ne riait plus comme autrefois, d'un ricanement confus, à bouche close. Il riait ouvertement, maintenant, à belles dents, plus franchement, comme sans arrière-pensée. Littéralement, il paraissait rajeuni.

« Alors, demanda Lourges, ça te décide, ça ? C'est pour aujourd'hui ? »

Germaine haussa les épaules. C'était bien le moment de penser à ça.

« Tu sais où elle reste ? interrogea-t-elle.

– Oui.

– Bon. Tu m'y conduiras. Je saurai bien si c'est vrai.

– Et si c'est vrai ?

– On verra. »

Ce samedi-là, comme d'habitude, Sylvain était allé à Furnes. Il revint assez tard dans la soirée, et, en rentrant, il ne vit pas Germaine dans la maison. Sans s'inquiéter, croyant qu'elle était partie chez une voisine, comme elle aimait le faire à l'occasion, il alla se coucher.

Germaine ne rentra que peu avant minuit. Elle ne répondit pas à la question que lui posait Sylvain, mal réveillé d'un premier sommeil. Sylvain, d'ailleurs, se rendormit aussitôt.

Le lendemain, à son lever, il descendit dans la cuisine. Germaine y était déjà. C'était inaccoutumé. D'ordinaire, elle aimait faire la grasse matinée, surtout le dimanche.

« Déjà levée ? demanda Sylvain. Tu n'es pas malade ? »

Germaine ne répondit rien.

« Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, encore une fois ?

– Beaucoup d'affaires. »

L'air singulier de Germaine alarma Sylvain.

« Où que t'es allé, hier ? continua Germaine.

– Me promener.

– Par où ?

– Par où ça me plaisait.

– Ça t'embêterait bien, de devoir me répondre, hein ?

– Moi ?

– Oui. Mais c'est pas la peine, va ! Je peux te le dire, moi, où t'es allé. T'es allé voir ta belle, à Furnes. »

Sylvain pâlit horriblement. Il lui sembla que son cœur se glaçait dans sa poitrine. Il voulut parler. Il ne trouva pas un mot. Rien en lui n'obéissait plus à son cerveau désemparé.

« Ah ! ah ! ça t'en bouche une surface, hein ? ricana Germaine. Je sais ton petit compte, garçon. J'ai été voir là-bas, hier. »

Sylvain tressaillit, mais resta silencieux.

« T'as bon goût, continuait Germaine, savourant sa vengeance. Une belle petite môme ! Elle était tout épatée, quand je lui ai dit que j'étais ta femme. »

Sylvain releva la tête :

« Tu as fait ça, murmura-t-il. Tu as osé lui parler…

– Tiens, s'exclama Germaine, blessée au vif. Je la vaux bien, je pense, cette petite bégueule ! Je ne prends pas l'homme des autres, moi… »

Et sur l'image pure que Sylvain, en lui-même, gardait de Pascaline, Germaine vomit un flot d'injures infâmes. Elle se soulagea. Elle cracha tout son fiel, toute sa jalousie de femme déchue et corrompue, contre cette jeune fille qu'elle haïssait, parce qu'elle la devinait intacte. Elle était intelligente, dans sa méchanceté. Elle comprenait bien la poussée de tendresse qui avait dû croître dans l'âme de Sylvain, devant cette gamine qui était encore toute candeur, toute pureté. Et elle prenait une joie féroce à souiller cette fraîcheur, à railler Sylvain avec des mots qui lui fouillaient le cœur, mettaient à nu, ravageaient les espérances, les rêves, toute la mystérieuse et délicate floraison de cet

amour encore inavoué. Sa rage croissait avec le flux de ses paroles. Le cri désespéré de Sylvain : « Tu as osé faire ça ? » l’avait blessée à vif, dans son orgueil et son envie haineuse. Et elle s’exaspérait davantage encore, devant l’attitude de l’homme.

Il ne disait plus rien. Il assistait, hébété, à ce carnage, à ce massacre de ses rêves. Il ne pensait même pas à frapper. Ça lui aurait fait du bien de pleurer, mais ses yeux restaient secs et brûlants.

Germaine, à bout de souffle, s’arrêta enfin. Et il y eut un silence écrasant. Sylvain ne faisait pas un geste, ne bougeait pas plus que le marbre. Même ses yeux restaient immuablement fixés sur quelque chose d’invisible. Et cela finit par épouvanter Germaine, plus que la colère la plus effrayante.

« Parle ! Mais parle ! » cria-t-elle enfin.

Sylvain se redressa, parut reprendre conscience. Et il sortit, il partit sans avoir prononcé un seul mot.

Il ne revint que le mardi suivant, vers minuit. Germaine, qui, depuis deux nuits, ne s’était pas couchée, entendit à cette heure un pas hésitant sur le trottoir, devant la maison. Les pas s’arrêtèrent à la porte.

Haletante, Germaine se leva de la chaise où elle veillait ; et, sa lampe à la main, elle s’approcha de la porte. Elle n’entendit plus rien.

« C’est toi, Sylvain ? » demanda-t-elle, angoissée.

Et, dehors, il y eut un gémissement, une plainte qui semblait contenir toute la misère humaine, quelque chose à vous

donner le frisson. Germaine ouvrit sa porte. Et devant elle, elle reconnut Sylvain.

Il était terrible à voir. Sordide, dégoûtant, les vêtements en lambeaux, plaqués de boue, gris de poussière, il portait sur lui les traces de tous les lieux infâmes où il avait traîné, au cours de ces deux jours. Un de ses pieds était déchaussé. Et par les trous de sa chaussette usée, son pied nu passait. Mais son visage surtout épouvanta Germaine. Elle y retrouvait les traits de Sylvain, et cependant ce n'était plus lui. Il y avait sur ces traits abêtis, dans ces yeux qui ne voyaient plus, dans cet avilissement de tout le visage par l'alcool et par l'épuisement, quelque chose qui témoignait d'une souffrance indicible, comme si dans son abrutissement la conscience s'était encore souvenue.

« Seigneur ! » cria Germaine.

Elle le fit entrer, s'asseoir. Elle le déchaussa, essuya ses mains boueuses, son front qui saignait par une déchirure, ses lèvres salies de bave. Elle était apitoyée, malgré sa colère. Elle se sentait navrée de voir son homme en cet état. Et elle oubliait sa rancœur, elle essaya de le consoler, de le remonter. Lui se laissait faire comme un enfant. Parfois il exhalait cette plainte semblable à un râle, qui épouvantait Germaine. Et, toutes seules, sans une contraction, sans un tressaillement de son visage, les larmes se formaient encore dans ses yeux, s'accrochaient à ses cils et roulaient sur ses joues. Il s'endormit sur une chaise sans avoir fait un geste. Et même dans son sommeil, une douleur surhumaine continua de le faire pleurer.

Sylvain recommença son métier de fraudeur. Il reprit sa vie d'autrefois. Il sembla avoir pardonné à Germaine. Mais il la fit travailler aussi, désormais. Il lui fit porter du tabac, il l'envoya même en chercher en Belgique.

Pour le reste, il redevint le Sylvain qu'elle avait connu. Mais il sentait bien, lui, qu'il n'était plus le même être. Il y avait en lui quelque chose de glacé, de froid. Il lui semblait être comme ces femmes qui portent en elles un enfant mort.

XVI

Pour passer à la frontière, maintenant que Sylvain la forçait à travailler, Germaine employait le stratagème qu'il lui avait enseigné.

Elle partait avec une amie, entrait avec elle en Belgique. Et pour le retour, elle laissait la compagne s'en aller en avant, jusqu'au poste de douane. Arrivée là, l'amie, qui n'avait sur elle aucune marchandise prohibée, passait tranquillement, en ayant soin toutefois de jeter un coup d'œil à l'intérieur du poste, pour voir si la visiteuse était dans le bureau. Si elle l'y voyait, à peine dépassée la frontière, elle faisait de loin un signe à Germaine qui, à une centaine de mètres de là, toujours en Belgique, attendait sans la quitter des yeux. Et Germaine comprenait ce signal. Il était bien visible. La compagne, sans se retourner, pour ne pas attirer l'attention des douaniers, s'arrêtait quelques secondes, faisait semblant de rattacher sa jarretière au-dessus de son genou. Puis elle continuait sa marche.

Mais cela avait suffi. Germaine savait que la visiteuse était là. Elle ne risquait pas l'aventure. Elle faisait demi-tour, rapportait le tabac dans la petite épicerie où elle se fournissait, et attendait un jour plus favorable.

Si la compagne s'éloignait sans avoir fait le signe convenu, Germaine, à son tour, passait la frontière.

Elle était jolie femme, de cette race lourde et bien en chair que les gens du peuple recherchent. Et elle savait user de cette force. Elle saluait les douaniers d'un bonjour tout souriant. Elle répondait gaillardement aux plaisanteries galantes des plus

hardis. Elle rabattait d'une tape énergique, mais point effarouchée, la main téméraire qui se risquait vers ses charmes, sans se douter qu'ils étaient de contrebande. Et elle passait ainsi tranquillement ses trois kilos de tabac à chaque voyage.

Il lui arriva deux ou trois fois de tomber sur un douanier plus sévère, qui, voulant faire du zèle, et s'étonnant de l'opulence de cette poitrine, parlait de la fouiller. Mais Germaine connaissait le rôle à jouer, en cette occurrence. Elle feignait l'indignation, refusait obstinément de se laisser fouiller, exigeait qu'on la fît entrer dans le poste et qu'on allât quérir une visiteuse. Cette énergie impressionnait les douaniers. Et, pour éviter le dérangement d'aller chercher une femme et de procéder à toutes ces opérations ennuyeuses, ils avaient chaque fois laissé partir Germaine sans plus insister. C'était pour cela que Germaine ne s'aventurait qu'en l'absence de la visiteuse.

Ce jour-là, comme d'habitude, elle était allée chercher son tabac, – trois kilos de Richemond – dans une petite boutique, juste derrière le bureau des douaniers belges, qui était en retrait de la frontière d'une centaine de mètres. Elle entra dans la cuisine de la boutiquière, elle plaça les paquets de tabac sous son corset, les massant à la place des seins, et, derrière, autour des hanches. Avant de sortir, elle se regarda longuement dans une glace. Sa charge ne pouvait pas se deviner. Germaine paraissait seulement un peu plus ronde.

Satisfaite, elle paya son dû, et sortit, rejoignit sa compagne qui l'attendait sur le trottoir.

« Vas-y, dit-elle. Je te suis. »

L'amie partit en avant. À cent mètres derrière, venait Germaine. De loin, elle ne quittait pas des yeux la silhouette de sa compagne.

L'amie arrivait devant le bureau français. Elle s'arrêta Germaine la vit qui parlait familièrement à l'un des préposés, et, tout en riant, regardait par la fenêtre à l'intérieur du poste. Puis elle passa.

« Hé ! Germaine », cria quelqu'un à ce moment.

Germaine se retourna. Elle reconnut une vieille femme avec qui elle avait travaillé autrefois.

« Ça va, Honorine ? demanda-t-elle.

– Bé oui. Et toi ? Qu'est-ce que tu deviens ? Et Sylvain ?

– Ça va toujours aussi. Tu vas en Belgique ?

– Oui, dire bonjour à ma fille. Et qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

– Rien. Sylvain gagne bien la vie. Mais fais pas attention, Honorine, je suis pressée. À l'occasion, on se parlera un peu plus longtemps, hein ?

– C'est ça. Des compliments à ton homme.

– J'aurais soin. »

Germaine reprit sa route. Mais devant elle, elle ne vit plus sa compagne. L'amie était partie. Avait-elle ou non fait le signe convenu ? Germaine ne pouvait le dire.

Quelques secondes, Germaine hésita. Et si la visiteuse était là ? Germaine eut envie de retourner sur ses pas, pour recommencer un peu plus tard. Puis elle se décida tout de même. Ce serait bien le diable que la compagne se fût arrêtée, eût pu se

baisser, raccrocher ostensiblement sa jarretière, et repartir avant que Germaine l'eût vue.

« Je n'ai pas parlé une demi-minute avec Honorine », se dit-elle.

Et, hardiment, elle passa la frontière, marquée par un poteau, elle s'avança jusqu'au poste de douane. Un énorme câble, maintenu rigide par une longue planche, s'accrochait à deux bornes de ciment et barrait le pavé. Mais sur le trottoir, le passage était libre.

« Rien à déclarer, la belle ? demanda le douanier, un Corse, à en juger par son accent.

– Rien du tout », répondit Germaine, ouvrant le filet vide qu'elle portait à son bras, pour se donner l'air d'une ménagère qui part en courses. Et comme elle voyait que l'homme regardait avec insistance sa poitrine gonflée de façon anormale, elle voulut brusquer les choses et passer outre.

« Pas si vite, pas si vite, dit l'homme, la retenant par le bras. Et là, il n'y a rien ?

– Bas les pattes, cria Germaine, jouant l'indignation. Je ne veux pas qu'on me touche !

– C'est bon. Entrez au bureau. On va vous visiter.

– Vous ne pensez pas, bien sûr, que je vais me laisser visiter par un homme ?

– La visiteuse est là. »

Germaine se sentit inondée de sueur. Elle était prise. C'était la première fois. Elle éprouvait une telle émotion que

malgré son assurance de femme qui en a vu de toutes les sortes, son visage se décomposa. Le douanier s'en aperçut.

« Allons, entrez, entrez, dit-il sur un ton d'impatience.

– C'est pas la peine, monsieur, puisque je vous dis que je n'ai rien. »

Elle lui lança un regard suppliant, elle essayait de le toucher, de l'attendrir. Mais l'homme ne se laissait pas ébranler.

« On verra bien, dit-il. Dépêchez-vous. »

Brusquement, Germaine lui donna une poussée vigoureuse, le repoussa sur le banc placé contre le mur, si fort qu'il s'y assit malgré lui. Et elle s'élança vers la frontière.

La Belgique n'était pas à cent mètres. Si elle l'atteignait, elle était sauvée.

« Femelle ! » cria le douanier.

Et il fut debout tout de suite, il courut derrière Germaine. Elle entendit derrière elle le bruit de ses lourds souliers ferrés.

Germaine était leste et robuste. Elle distançait le douanier, elle n'était plus à dix mètres de la Belgique quand elle heurta un pavé disjoint et tomba. L'homme fut sur elle. Mais elle était déjà repartie, suivie de si près par le douanier qu'elle percevait distinctement le bruit de son souffle haletant. Une main lui attrapa le bras. Mais elle atteignait le poteau-frontière, elle s'y cramponnait, hurlant de toutes ses forces :

« Au secours ! Au secours ! »

Il n’y avait personne. Le douanier, furieux, l’enlaça à bras-le-corps, essaya d’une secousse vigoureuse de lui faire lâcher prise. Mais Germaine enfonçait ses ongles dans le poteau, s’y agriffait comme un chat. Alors le douanier lui donna un violent coup de poing sur les doigts. Germaine ouvrit les mains. Et bien qu’elle se débattît encore, l’homme l’entraîna jusque dans le bureau de douane.

Il n’y avait là qu’un second préposé et la visiteuse. Sans résister davantage, Germaine tira de son corset et de sa jupe ses trois kilos de tabac.

« C’est tout ? demanda le douanier qui l’avait arrêtée.

– Oui, dit Germaine en pleurant. Pas la peine de me visiter. »

Elle dut cependant se laisser encore fouiller des pieds à la tête par la visiteuse, les deux hommes étant sortis sur le trottoir et ayant fermé la porte du poste.

« Eh bien, demanda le préposé quand, la fouille achevée, il put rentrer dans le poste, est-ce que vous avez de l’argent ? Voulez-vous transiger ?

– Ça me ferait combien ? demanda Germaine, en qui cette proposition avait réveillé un espoir.

– Ça, d’après le tarif, autour de huit, neuf cents francs. »

Germaine s’effondra.

« Je n’ai que quarante-trois francs.

– Alors, rien à faire. »

Germaine se remit à pleurer, moitié par chagrin, moitié pour attendrir les douaniers. Mais ils étaient habitués, ils restaient insensibles.

« Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda-t-elle.

– Vous le verrez bien. Attendez toujours que le lieutenant arrive. »

Ces paroles donnèrent une idée à Germaine.

« Monsieur, demanda-t-elle, est-ce que vous connaissez Lourges, Désiré Lourges ?

– De la « mobile » ? Bien sûr.

– Bon. Eh bien, prévenez-le que Germaine est arrêtée.

– Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Il vous connaît ?

– Oui. Prévenez-le.

– Faut pas se foutre de nous, la belle, Lourges a d'autres chats à fouetter…

– Écoutez, prévenez-le toujours. Ça ne coûte pas cher, hein ? insista Germaine, sentant que les deux hommes étaient ébranlés. Vous verrez qu'il viendra tout de suite. »

Les douaniers se regardèrent. « Qu'est-ce que ça peut vous faire, ce que je demande là ? C'est pas un bien grand service.

– Bah ! dit l'un des hommes, on peut toujours lui téléphoner, à la mobile. On verra. »

Une heure après, Lourges arrivait en taxi. Et, l'affaire arrangée avec ses collègues, il emmenait Germaine à Dunkerque. Mais il ne la relâcha pas. Il la fit monter avec lui dans son bureau, au siège de la brigade mobile. Et, derrière elle, il donna un tour de clef à la porte. Il vint s'asseoir dans son fauteuil à bascule. Alors, seulement, il lui parla. Car depuis qu'il était arrivé au poste de douane où elle était retenue, il ne l'avait ni interrogée, ni même regardée.

« Tu vas bien, la fille, dit-il. Trois kilos ! Tu deviens folle ? Tu prends les douaniers pour des imbéciles ? »

Germaine, écrasée sur sa chaise, s'était remise à pleurer.

« Qu'est-ce qui se passe ? continua Lourges. T'étais à sec ? »

Germaine voulut répondre, mais ses sanglots l'étouffaient.

« Foutue bête ! » s'exclama Lourges.

Germaine releva la tête, ne comprenant pas.

« Oui, foutue bête, répéta Lourges. Tu penses que je n'ai pas compris ?

– Quoi ? put enfin interroger Germaine.

– Que c'est ton beau merle de Sylvain qui te fait faire ce métier. Il en a marre, de toi, ma fille. C'est sa poulette de Furnes qu'il lui faudrait, maintenant. Et quand tu seras coffrée, il sera débarrassé, il pourra retourner là-bas. Hein ? Tiens ! je ne comprends pas qu'une femme comme toi, à la page comme tu l'es, se laisse arranger ainsi, alors que si tu avais voulu ?… »

Il s'arrêta. Il s'était levé, dans sa colère. Et Germaine courut à lui, se jeta dans ses bras, avec passion.

« Oui, dit-elle en paroles hachées, entrecoupées de larmes, t'as raison. C'est une sale bête… Et je suis imbécile, à la fin ! Je trime depuis des semaines, je suis malheureuse comme les pierres, il me fait courir avec du tabac, dans tous les coins… Il me fait frauder à tous les bureaux… J'ai manqué cent fois de me faire pincer !… J'ai plus rien à me mettre, il dépense l'argent, tout l'argent que je lui gagne !

– Et c'est pour ce type-là, Germaine, que tu m'as repoussé ! Et pourtant, qui est-ce qui t'a mise dedans ? Et qui est-ce qui te tire d'affaire ?

– C'est vrai ! C'est vrai, Lourges. J'ai eu tort. T'es meilleur que lui, je serais plus heureuse avec toi… Je le vois bien, maintenant. Tiens, je voudrais qu'il foute le camp, qu'il se fasse coffrer, qu'il en attrape pour dix ans !

– Ça, c'est pas difficile. Quand tu voudras, tu peux me le donner. Je ne le raterai pas.

– Et je le ferai ! Oui, je le ferai ! Je le « donnerai ! » Tiens, t'as qu'à faire une perquisition, aujourd'hui, demain, quand tu voudras, chez nous. Comme maintenant, il y a plus de vingt kilos de tabac dans la cave !

– Bon, dit Lourges. Tiens ta langue, hein ? Demain, je viendrai. Et je voudrais qu'il ne se laisse pas faire. On ne le raterait pas, cette fois. T'en serais débarrassée pour longtemps, ma fille. Tu serais heureuse, avec moi, tu sais…

– Oui, autrement qu'avec ce voyou ! Il me dégoûte, je voudrais qu'il crève ! Tiens, Lourges, si tu veux encore, je veux bien aussi ! Il ne l'a pas volé ; paie-toi ! »

Lourges se paya.

XVII

Toute la matinée du lendemain, Germaine témoigna d'une nervosité particulière. Elle semblait attendre quelque chose, tendait l'oreille au moindre bruit.

Sylvain finit par s'en étonner.

« Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il. Il y a quelque chose qui te tracasse ?

– Non, dit Germaine, mais je ne suis pas dans mon assiette. Cette affaire d'hier m'a toute détraquée.

– Tu n'étais pas si nerveuse, dans le temps, se contenta de répondre Sylvain. Pas la peine de te tracasser, puisque c'est fini. »

Et il se remit à ses comptes.

Germaine, pour lui, avait inventé une version spéciale des événements de la veille. Elle avait été arrêtée, disait-elle, visitée et maintenue durant une heure dans le poste. Mais, profitant d'une minute d'inattention des douaniers, elle avait pu se sauver, se réfugier sur le territoire belge. Elle avait pourtant dû abandonner son chargement de tabac sur la table du bureau de douane.

Sylvain avait accepté sans défiance cette explication plausible. Et il s'était vite consolé de la perte que représentait le tabac abandonné. Trois kilos à onze francs, ce n'étaient jamais que trente-trois francs. Et c'était vite regagné. Il avait justement fait

quelques bonnes affaires, de son côté. Sur quarante kilos qu'il avait en dépôt, il en avait livré vingt-cinq la veille, et sept le matin. Il n'avait plus que huit kilos, dissimulés dans sa cachette, sous une marche de l'escalier.

Cela ennuyait Germaine. Elle regrettait maintenant d'avoir prévenu Lourges. Non qu'elle éprouvât le moindre remords. Elle était de ces femmes qui ne savent que haïr quand elles n'aiment plus. Mais elle craignait que Lourges, mécontent de s'être dérangé pour huit pauvres kilos de tabac, l'accusât de s'être moquée de lui.

Sylvain partirait peut-être chercher quelques kilos encore chez le maître fraudeur. Mais il n'en parlait pas. Et malgré son désir, Germaine n'osait pas le lui conseiller, de peur d'éveiller ses soupçons.

Sylvain avait fini de compter sa recette, quand, en relevant la tête, il lui sembla voir passer devant sa fenêtre une ombre qui se courbait. Au même moment, contre le mur qui séparait la maison de celle de la grosse Louise, cinq coups violents résonnèrent.

Sylvain sursauta. Louise avait dû voir quelque chose, pour l'avertir ainsi. Cinq coups, du temps de César, ça voulait dire : « danger. »

Sylvain, quatre à quatre, monta jusqu'au grenier. Et, passant la tête par la tabatière, il regarda dans la rue. Il vit des douaniers à chaque bout. Devant sa porte était un attroupement d'hommes en noir. Parmi eux, il reconnut Lourges. Et d'autres hommes arrivaient, passaient devant sa fenêtre en se courbant, pour n'être pas aperçus de l'intérieur.

Sylvain comprit. On le cernait. Il y allait avoir une perquisition.

Il se précipita en bas.

« Les noirs », souffla-t-il à Germaine.

Il alla fermer le verrou de la porte de la rue, ouvrit sa cave, vida sa cachette, engouffra tout le tabac qu'elle contenait dans un grand sac. Il le jeta sur son épaule, courut à la cour, appliqua une échelle contre le mur qui la séparait du dehors.

« Germaine », appela-t-il.

Germaine arriva. Sa pâleur frappa Sylvain.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle.

– Filer. S'ils frappent, n'ouvre pas avant que je sois parti. Dis que tu étais en haut, et que tu n'as pas entendu. »

Et il grimpa sur l'échelle, il s'apprêtait à enjamber le mur.

« Nom de… »

Du dehors, un douanier lui faisait un salut ironique.

« Ça va, Sylvain ? criait-il. T'es frit, là, hein ? »

Sylvain redescendit, rentra dans la maison, juste à temps pour arrêter et repousser en arrière Germaine, qui s'apprêtait à ouvrir la porte.

« T'es folle ? cria-t-il.

– On a frappé, expliqua Germaine.

– Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit ? Ouvre la plaque du poêle. »

Germaine obéit. Sylvain, hâtivement, entassa dans le feu ses paquets de tabac. Avec un rondement, la flamme consuma l'herbe sèche.

À la porte, des coups retentirent, violents.

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » gémit Germaine.

Sylvain, fébrile, entassait toujours ses paquets dans le feu. Il jura de nouveau.

« On n'y arrivera pas. Germaine, le pétrole. »

Germaine n'osa pas lui désobéir. Elle apporta le bidon de pétrole. Sylvain en versa une large lampée dans le foyer.

Une flamme jaillit en grondant, éclaira la pâleur de Germaine, les traits convulsés de Sylvain.

Plus fort, on frappa à la porte. Les ais craquèrent.

« Ouvrez, au nom de la loi ! » cria une voix.

Germaine fit un pas vers la porte.

« Vas-tu m'aider ! » cria Sylvain.

Et il la força à jeter avec lui du tabac dans le poêle. Mais le foyer était étroit. Malgré le pétrole, le tabac se consumait encore trop lentement.

Alors Sylvain n'hésita plus. Il vida à terre le reste de son sac, l'arrosa copieusement de pétrole, y mit le feu.

Tout de suite, un rougeoiement formidable, un embrasement d'incendie illumina la petite pièce. Et Sylvain versa le reste de son pétrole.

« Il est fou ! Il est fou ! cria Germaine. Il va brûler mes meubles ! »

Sous les coups terribles qu'on lui assenait, la porte craquait.

« Ouvrez ! Ouvrez ! » criaient des voix furieuses.

Germaine se précipita pour ouvrir. D'un bond, Sylvain fut sur elle, il la retint par le bras avec une telle violence qu'il la fit pirouetter sur elle-même. Et, la regardant en face, lui parlant avec un calme plus effrayant que la colère :

« Reste ici, Germaine, dit-il. Je sais pourquoi tu es si pressée d'ouvrir. Mais si tu touches la porte avant que j'aie fini… »

Et il leva sur elle une main capable de l'écraser.

Germaine ne bougea plus, resta collée contre le mur.

Et Sylvain, l'air farouche, les dents serrées, l'œil dur, regarda se consumer les restes de son tabac, sans plus se retourner, malgré le vacarme que faisaient les douaniers à sa porte. Il ne s'occupait même plus de Germaine. Il savait qu'elle obéirait.

Elle avait si peur de sa colère, d'ailleurs, que quand tout eut été anéanti, elle n'osa pas encore bouger. Et ce fut Sylvain lui-même qui alla tirer le verrou et faire entrer les douaniers.

Il y avait là, comme il est nécessaire pour toute perquisition, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant des doua-

nes, un inspecteur des contributions, le commissaire de police, et deux préposés, dont Lourges.

« Entrez », dit Sylvain, calme.

Tout ce monde entra dans la petite pièce enfumée, empestée de l'odeur du pétrole et du tabac, et où volaient d'énormes noirets.

« Refaits ! dit Lourges.

– J'ai mis longtemps à vous ouvrir, expliqua Sylvain, gracieux, mais j'avais justement un feu de cheminée que j'ai eu bien du mal à éteindre.

– Ou à allumer, dit Lourges.

– Vous venez pour une perquisition ? continua Sylvain sans relever. Eh bien, allez-y. Moi, je vous regarde. »

Et il alla ouvrir la porte de la cour, il provoqua ainsi un violent courant d'air qui balaya la fumée et les cendres.

« Alors ? demanda le capitaine, par où commençons-nous ?

– Pas la peine de chercher, dit Lourges. On ne trouvera plus un poil de tabac ici. Il n'y est plus.

– Et où est-il ?

– Ici… »

Lourges montrait les cendres.

« … et là ! »

Il montrait les dernières traînées de fumée.

« Ah ! ah ! ah ! rit Sylvain. Tu vas toucher une belle prime, hein, camarade ? »

Et devant le lieutenant des douanes, il rit encore, à belles dents.

« Voyons, Sylvain, dit le lieutenant, dissimulant son désappointement, je ne te comprends pas. Tu es pourtant un type pas bête ! Ça m'étonne que tu ne saches pas t'arranger mieux que ça. Qu'est-ce que tu y gagnes, à cette affaire ?

– Autant que vous autres.

– Hé non. Nous, on n'y perd rien. Toi, ton tabac s'est envolé.

– Vous comptez pour rien le plaisir de me foutre de vos têtes à tous, et surtout de ce bel oiseau-là, qui pensait déjà tenir sa revanche. »

Lourges voulait répliquer. Le lieutenant lui fit signe de garder le silence. Et il répondit :

« Mettons. Mais encore deux ou trois petits amusements comme ça, et il ne te restera pas lourd, hein ?

– C'est mon affaire.

– D'accord. Mais allons, je sais que je m'adresse à un débrouillard, un type qui sait ce que parler veut dire. Pourquoi ne travailles-tu pas avec nous ?

– Avec vous ?

– Oui. Fais pas la bête. Tu comprends très bien. Et tu en connais, toi, des tuyaux. Si tu voulais, tu pourrais gagner ta vie, avec nous. On partagerait les primes. »

Tout le monde regardait Sylvain.

« Hein ? insista le lieutenant. On te laisserait bien tranquille, tu travaillerais à ton aise, sans te faire de bile. Tu te vois porter des paquets sous ton bras, comme un bourgeois qui se promène ? ça te changerait un peu. Et pour ça, tu n'aurais qu'à te mettre avec nous. Tu n'es pas gêné de nous faire de belles prises. Qu'en dis-tu ?

– Je dis non », répondit Sylvain, en regardant Lourges.

Et ce fut si ferme que le lieutenant n'insista pas.

« Allons, dit le capitaine, inutile de perdre notre temps plus longtemps. Chou blanc… pour cette fois. »

Les sept hommes sortirent.

Mais sur le seuil, avant de s'éloigner, le lieutenant se tourna encore vers Sylvain :

« Tu as choisi. Tu le regretteras. »

XVIII

Lourges sut garder pour lui son humiliation. Il était de ceux que l'attente ne rebute jamais, et qui savent avec patience espérer une occasion. Il savait que le temps travaillait pour lui. Par la femme, il finirait par avoir l'homme. Dix fois il avait joué ce jeu-là. Il ne se souvenait pas qu'il eût échoué.

Quand il revit Germaine, après la perquisition avortée, il ne lui fit que des reproches aussi modérés que sa colère le lui permit. Car au fond, il avait du mal à digérer cet insuccès. Il s'était fié aux paroles de Germaine. Il avait mis en branle tout l'appareil compliqué que nécessite une perquisition à domicile. Il avait affirmé à ses chefs, avec une assurance absolue, qu'on ferait une belle prise. Et voilà que toute l'affaire ratait. Il avait ainsi perdu un peu de la confiance aveugle que ses chefs avaient en lui. Il avait subi devant Sylvain un nouvel échec, une humiliation à laquelle il ne pouvait penser sans une rage sourde. Et sa haine contre son rival avait encore grandi, aussi cinglée par la moquerie non dissimulée de Sylvain.

Mais Lourges avait maintenant un atout puissant dans son jeu : Germaine.

De jour en jour, la femme s'attachait davantage à son amant. Elle en était envoûtée. Chaque jeudi, dans la chambre qu'ils louaient pour la soirée à Mme Jeanne, ils avaient des rendez-vous dont elle sortait lasse, la chair épuisée de plaisir, mais non rassasiée, affamée davantage au contraire. C'était une débauche de luxure, une conquête mutuelle par les sens. Et Germaine ne vivait plus maintenant que dans l'attente ardente de ces après-midi du jeudi.

Elle était prise tout entière par Lourges. Elle reportait sur lui la passion qu'elle avait jadis éprouvée pour son mari. Sylvain, par contre, lui répugnait, maintenant. Elle le prenait en grippe, en dégoût. Elle finissait par le haïr. Elle lui en voulait de ce qu'il la faisait travailler, de ce qu'il la négligeait, à présent. Elle sentait bien que leur réconciliation n'était qu'apparente, que Sylvain restait avec elle par lassitude, parce qu'il était maintenant comme un corps sans âme, aussi bien ici que là. Mais derrière cette façade, un fossé les séparait. Il ne s'intéressait plus à elle. Elle lui était suprêmement indifférente, comme tout le reste. Et cela, elle le sentait. Elle en rageait. Elle se donnait à Lourges avec une frénésie où il entrait autant de haine pour Sylvain que d'amour pour le douanier. Et elle en venait à pousser Lourges, à l'exciter contre son mari, à le provoquer et le blesser, pour accroître la vindicte dont elle le sentait tout plein, sans qu'il voulût l'avouer. Elle aurait pu trahir encore Sylvain qu'elle l'aurait fait tout de suite. L'amour qu'elle avait eu pour lui se changeait en une rage d'aversion et de vengeance.

Un jeudi après-midi, enfin, elle arriva au rendez-vous tout illuminée, si radieuse que Lourges devina immédiatement du nouveau. Elle le pressa de monter en haut, dans la chambre qui leur était toujours retenue pour ce jour-là. Et là, sans prendre le temps de se dévêtir, elle entraîna Lourges sur le lit, s'assit auprès de lui. Elle rayonnait.

« Ça y est, cette fois, mon loup, s'exclama-t-elle. On le tient. Tu vas l'avoir.

– Sylvain ? comprit Lourges, immédiatement.

– Oui.

– Tu sais du nouveau ?

– Beaucoup. Et des choses intéressantes. Tu vas pouvoir faire un beau coup, grâce à ta petite femme chérie. Si tu savais comme je suis contente ! »

Lourges la calma. Il ne pensait plus à l'amour. Plus fort que tout, le métier le reprenait, et sa haine pour Sylvain.

« Voyons, dit-il, explique-toi bien vite. Je ne comprends pas.

– Écoute : demain soir, Sylvain passe la frontière.

– Où ?

– À Ghyvelde. Entre le canal et la ligne du chemin de fer.

– Il te l'a dit ?

– Oui. Le maître fraudeur est venu chez nous pour s'arranger avec lui. Et je les ai entendus.

– Il sera tout seul ?

– Oh ! non. Ils seront six.

– Six !

– Oui. Ils passent avec une camionnette. »

Lourges siffla.

« Coup dur, alors. Pourquoi Sylvain risque-t-il ça ? Je le croyais plus malin.

– Mais ils ont un douanier avec eux. »

Lourges se releva d'un bond. Il était bien loin de penser à l'amour, maintenant.

« T'es sûre ?

– Tout à fait sûre. Ils passeront à l'heure où ce douanier prend la garde.

– Et pourquoi, alors, se mettent-ils à six ?

– Parce qu'ils passeront par les champs. Il paraît qu'il faudra pousser l'auto par-dessus des fossés. Ils ont mille francs chacun, pour ce coup-là.

– Ça les vaut. Mais tu es sûre, cette fois-ci ? Faudrait plus me refaire le coup de la fois passée, hein ?

– Absolument sûre. J'ai tout entendu.

– Cré nom… s'exclama Lourges. Cette fois-ci, je le tiens. »

Il fit, de long en large, quelques pas dans la chambre. Son exaltation l'empêchait de tenir en place.

« Alors, reprit-il en se retournant vers Germaine, il faudrait bien une dizaine d'hommes ?

– Je pense.

– Oui. Et tu dis qu'ils passent dans les champs ? Bon. On fera une embuscade. Qui est-ce le douanier qui les laissera passer ?

– Un appelé Leret, Laret…

– Lorret ! Ah ! le bougre ! Ça ne m'étonne pas, il a une maîtresse… Je vais l'avoir. Je vais le faire poster à une belle place, je la vois d'ici. Ils sont forcés de tomber dans le panneau ! »

Et dans sa joie, il revint à Germaine, il la serra dans ses mains, pris d'une soudaine exubérance, d'un besoin de se dépenser. Germaine, heureuse, se serrait contre lui :

« Hein, ce qu'on sera heureux, à nous deux, après, dit-elle.

– Ça, oui. Plus rien, plus personne pour nous embêter ! Je voudrais déjà que l'affaire soit en route.

– Et moi, qu'elle soit finie ! Pouvoir rester avec toi toute une nuit ! À propos, je ne suis pas si pressée, ce soir. J'ai le temps, aujourd'hui.

– Pourquoi ?

– Sylvain est parti.

– Frauder ?

– Non, chercher Tom.

– Tom ?

– Oui, son chien. Il l'a envoyé au tabac, hier, et on ne l'a plus revu.

– Ah ! il fait ça aussi, ton homme ?

– Oui. Depuis qu'on a disputé, il a recommencé. Il se fait de la bile parce que c'était le chien de César. Il l'aimait bien.

– Tout ça finira, dit Lourges. Allez, houp, maintenant, au pieu. On n'est pas venu ici pour parler de la douane ! »

Sylvain, en effet, était parti aussitôt après le dîner, pour aller à la recherche de Tom.

Il l'avait monté en Belgique la veille, et comptait le voir rentrer vers minuit, comme d'habitude. Mais le chien n'était pas rentré.

Sylvain était très inquiet. Jamais Tom n'avait eu plus d'une heure de retard. Un chien dressé rentre toujours directement chez le maître aussitôt lâché. Et Tom était de longue date accoutumé à ce travail. Il y avait beaucoup à parier que sa carrière était finie.

Jamais un fraudeur ne s'en va rechercher son chien. Il serait trop facile pour le douanier de l'attendre et de le pincer. Un chien qui ne revient pas, on en fait son deuil. On en dresse tout de suite un autre et on n'en parle plus. Mais pour Sylvain, Tom n'était pas un chien comme les autres. Il y avait trop longtemps qu'ils travaillaient ensemble. Et puis, c'était l'héritage et le souvenir de César.

Sylvain était donc parti à vélo pour la Belgique.

Il se rendit d'abord dans l'épicerie où, la veille, il avait amené le chien. Le patron lui expliqua qu'il avait lâché l'animal vers dix heures du soir, comme d'habitude. Il lui montra la route par où était partie la bête, très gaillarde sous son fardeau.

Sylvain n'avait pas de raison de suspecter l'homme. Depuis toujours, ils travaillaient ensemble. Et puis, Tom était connu pour son humeur. Ce n'était pas un chien qu'un nouveau maître

pourrait aisément domestiquer. Le marchand n'avait pu penser à le cacher pour le revendre.

Sylvain se fit donc clairement expliquer le chemin qu'avait pris Tom. Et il reprit son vélo, s'en alla dans cette direction.

Il quitta le hameau, s'enfonça dans la campagne, suivit d'étroits sentiers limitant les champs. D'instinct, il se dirigeait vers la frontière, sans un repère. Il tâchait seulement de deviner la route qu'avait dû préférer Tom. Et il revenait souvent sur ses pas, pour ne pas négliger un coin de route par où le chien avait peut-être passé.

Il franchit la frontière sans s'en apercevoir, dans cette plaine plate et nue, aussi vide que la voûte immense du ciel qui la couvrait. C'étaient ce qu'on appelle ici les « moers », terre conquise lentement par les hommes sur la mer, et qui garde dans sa nudité désertique, dans la monotonie de ses horizons rasés, dans ses étendues uniformes où le vent se rue librement, quelque chose encore de la grandeur et de la mélancolie de son passé marin. Des champs de seigle et d'avoine, des pâturages divisent cette plaine. Et l'eau, l'ennemie qu'il faut sans cesse contenir, sourd de partout, imprègne la terre, se laisse deviner, immédiate, sous le sol sablonneux et pauvre. Des ruisselets innombrables bornent chaque enclos, reçoivent l'eau des rigoles et des drains, s'étalent encore çà et là en mares où boivent les bestiaux. On les devine, sur le tapis uni des prés, à la végétation vigoureuse, roseaux, joncs, herbes d'eau, qui pousse dans leur lit. Et on s'étonne, en traversant ce pays, de le voir ainsi régulièrement morcelé et comme partagé par ces ruisseaux au cours rectiligne, géométrique, se coupant les uns les autres à angles droits. Ils sont comme un vivant quadrillage, dessiné par l'homme pour drainer le pays.

Sylvain, dans ce réseau, avançait lentement. Il était tout seul. Autour de lui, le vent passait avec une force soutenue, une

chanson perpétuelle qui bruissait aux oreilles. On le voyait de loin accourir, à l'ondulation infinie qui passait comme une vague sur les avoines et les herbages. À ce grand souffle rude et constant, on sentait que la mer était proche.

Sylvain franchissait les ruisseaux sur des planches, disposées par-ci, par-là. Ou bien il jetait son vélo par-dessus, et ensuite sautait lui-même. À la profondeur de l'eau, il tâchait de découvrir les gués qu'avait dû préférer Tom. Et quand il voyait au loin une tache sur l'herbe, il faisait un détour, il s'en approchait, pour voir si ce n'était pas son chien. Une lassitude, un découragement le prenait. Il avançait de plus en plus en territoire français. Bientôt, il lui faudrait renoncer à la recherche, s'il ne voulait pas être vu du poste de douane.

À ce moment, il aperçut, dans une prairie à la végétation haute, un chemin tracé dans l'épaisseur de l'herbe. Quelqu'un avait dû passer là récemment. L'herbe ne s'était pas encore redressée.

Sylvain s'engagea dans cette sorte de chemin. Il arriva à un élargissement, où les tiges écrasées marquaient la place d'un combat. Puis la piste devenait très large et très confuse, comme si plusieurs hommes ou bêtes étaient passés par là.

Sylvain la suivit encore. Et il retrouva Tom. Le chien était couché sur le flanc. Il n'avait plus de nez. Un coup de dent le lui avait arraché. À la place était un trou horrible. Vingt déchirures dans sa peau montraient qu'il s'était défendu avec courage, avant de mourir. Un douanier avait coupé sa patte droite, pour toucher la prime.

Sylvain regarda son chien une minute. Il ressentait une peine aiguë dont il s'étonnait. Jamais il n'avait eu envie de pleurer pour un chien. S'il avait eu un outil, il l'aurait enterré. Mais avec les mains, il ne fallait pas y songer.

Avant de s'en aller, Sylvain regarda encore une fois Tom.

« C'était une brave bête », dit-il tout seul.

Et il partit, abandonnant son chien mort dans cette plaine démesurée et triste, peuplée seulement de la plainte éternelle du vent…

XIX

Le lendemain, jour où Sylvain devait partir en Belgique pour risquer le coup de l'auto, le fraudeur s'habillait tranquillement dans sa cuisine, quand on frappa à la porte.

Depuis la perquisition de Lourges, Sylvain était devenu prudent. Toujours son verrou était tiré. Il monta dans la chambre du devant, où Germaine dormait encore, et il regarda par la fenêtre. À son képi, il reconnut Jules, l'agent de police.

Curieux de ce que pouvait lui vouloir le camarade, il descendit rapidement, et alla ouvrir.

« Quelle nouvelle ? demanda-t-il.

– T'es seul ? interrogea l'agent de police.

– Oui. Entre. »

Jules entra.

« Et Germaine ? demanda-t-il.

– Elle dort encore.

– T'es sûr ?

– Je viens d'aller en haut.

– Ah ! tu te méfies, t'as raison.

– Pourquoi ne parles-tu pas tout haut ?

– Je ne veux pas qu'elle nous entende.

– Qui ? Germaine ?

– Oui J'ai appris des affaires sur son compte.

– Quoi ? »

Par prudence, Jules entraîna Sylvain auprès de la fenêtre de la rue, loin de la porte de l'escalier :

« Elle fait des blagues, chuchota-t-il.

– Germaine ?

– Oui », fit Jules, de la tête.

Sylvain avait compris tout de suite.

« Avec qui ? demanda-t-il.

– Tu le sauras tout à l'heure. Je ne te le dirai que si tu promets d'être raisonnable.

– Tu me prends pour un gosse ? Dépêche-toi de me dire qui.

– Laisse-moi d'abord te dire comment je le sais. C'est un copain qui me l'a dit, un agent. Il va toujours chez Henri, tu sais. Et il l'a su là, par hasard. Elle va en chambre tous les jeudis.

– Je sais, maintenant, dit Sylvain. C'est Lourges.

– Oui.

– Je commençais à m’en douter, depuis l’affaire de la perquisition.

– Ça ne te fait pas trop de bile ?

– Pourquoi me ferais-je de la bile ?

– Tiens… dit Jules, un peu surpris du calme de Sylvain. En tout cas, moi, je suis venu te dire de te méfier. Tiens ça pour toi, tu comprends. Je risque ma place. Mais fais attention, elle ne sera pas longtemps sans raconter tes affaires au douanier, si elle ne l’a pas déjà fait. Qu’est-ce que tu vas faire, maintenant ?

– Rien.

– Tu ne vas rien lui dire ?

– Si. Plus tard, peut-être. Je m’en fous, maintenant, mon vieux, tu comprends. César est bouclé, Tom est mort…

– Mort ?

– Oui, la nuit d’avant-hier. Je voudrais que tout ça finisse. J’en ai marre…

– Faut te remonter, Sylvain. Cherche du travail, lâche la fraude, plaque Germaine…

– Fini, tout ça, maintenant, Jules. On ne peut pas toujours recommencer, tu comprends, on peut pas toujours recommencer…

– Pas de blague, au moins, hein ? fit Jules, inquiet de lui voir un air étrange.

– Sois tranquille, sourit Sylvain. J'en ai vu d'autres, tu peux me croire. Merci, mon vieux. T'es un brave type, malgré que tu es un flic. »

À sept heures, le soir, Sylvain partait de nouveau pour la Belgique.

En quarante minutes, il eut atteint la petite boutique où le maître fraudeur attendait ses hommes. C'était à deux kilomètres de la frontière française.

Le rendez-vous avait été fixé pour huit heures. L'auto était déjà devant la porte. C'était une camionnette Berliet, d'une force de deux tonnes environ. Elle était venue avec des papiers – carnet français et triptyque, – volés dans une autre voiture, et adroitement maquillés. Dans la boutique, il y avait des monceaux de paquets tout préparés. C'étaient des piles de paquets de tabac et de cigarettes, enveloppés dans du fort papier gris, et solidement ficelés. Pour qu'il tînt moins de place, un homme écrasait le tabac sous une presse de bureau. Et un autre comptait et enveloppait les paquets.

À neuf heures, comme la brume était tombée, le maître fraudeur fit l'appel de ses hommes. On était huit, car au dernier moment, il avait paru sage de prendre du renfort.

« Ça ira comme ça », dit le maître fraudeur.

Il alla au-dehors regarder le ciel qui s'assombrissait rapidement, et la route déserte.

« Personne, dit-il en revenant. On peut charger. »

Car il craignait qu'un noir, rôdant par hasard en Belgique ne fût intéressé par ces préparatifs.

Sous son contrôle, les hommes, rapidement, transportèrent les ballots dans l'auto. Sylvain remarqua que les ressorts de la voiture s'affaissaient rapidement.

« Combien met-on ? demanda-t-il.

– Deux mille deux. Tout y est, maintenant. On a de la veine, n'y a pas de clair de lune.

– Comment se met-on ? demanda l'un des hommes en arrivant.

– Deux sur le toit. Quatre en dedans, avec le tabac. Sylvain ira tout près du chauffeur. Les planches sont sur le toit, Zidore ?

– Oui, dit le chauffeur.

– Bon. Hé, là-dedans, tâchez tous d'écouter Zidore, et de faire comme il dira, si vous voulez toucher vos billets. »

Un grognement général fut interprété comme un acquiescement.

« En route, alors. »

Tout le monde prit sa place. Zidore avait lancé le moteur d'un coup de manivelle. Il saisit le volant, mit en prise, embraya. Et la lourde voiture démarra, partit vers la frontière française.

On roula un bon moment sans que personne ne dît mot. Peu ou prou, chacun, au moment de risquer l'aventure, se sentait la gorge étreinte d'une certaine émotion. Heureusement, à l'intérieur, un fraudeur avait emporté une bouteille de rhum qu'il fit circuler, et qui égaya tout le monde. Il fallut une exclamation de colère de Zidore pour que les deux compagnons qui

perchaient sur le toit interrompissent un refrain qu'ils avaient entonné.

« On est tout près de la frontière ? demanda Sylvain. Je ne m'y reconnais pas.

– Oui, dit Zidore. T'es jamais venu par ici ?

– Si, mais je partais dans les dunes. On n'est pas loin de Furnes, hein ?

– Non. Derrière nous. Le canal est à notre gauche, les dunes à droite. »

Instinctivement, Sylvain se retourna, comme s'il avait pu voir, dans les ténèbres, la maison dont le souvenir le hantait.

La camionnette roulait par d'étroits sentiers de terre, côtoyait des ruisseaux, passait de petits ponts de bois. Dans un chemin creux, elle s'arrêta.

« Panne ? interrogea Sylvain.

– Non. Faut attendre jusqu'à une heure. Le douanier ne prend la garde qu'à ce moment-là. »

Un à un, les hommes sortaient de la voiture. On s'asseyait dans l'herbe, on allumait des cigarettes. La bouteille de rhum fut rapidement achevée. On s'égayait, on plaisantait, mais doucement, sans bruit, car la frontière n'était pas loin. Un douanier aurait pu entendre ces rumeurs et donner l'éveil.

« Quelle heure qu'il est ? demanda un homme. On va encore poireauter longtemps ?

– Il est minuit, dit Zidore. On n’en a plus que pour une petite heure. »

Il alla fouiller sous le siège de la camionnette, tira quelque chose dont jaillit un pinceau de lumière pâle.

« Sylvain, demanda-t-il, viens m’éclairer. »

Et il souleva le capot de la camionnette.

Sylvain prit la lampe électrique, en projeta la clarté sur le moteur. Et Zidore, avec une clef à tube, démonta ses bougies, les nettoya, contrôla l’écartement des électrodes. Il passa à la magnéto, vérifia les vis platinées. Puis il essaya de mettre en route. Au quart de tour, le moteur partit.

Zidore l’arrêta aussitôt.

« Ça marche, hein ? dit-il fièrement.

– Oui.

– Faut ça. Tout à l’heure, s’agira pas de s’amuser sur la manivelle. »

Pour plus de certitude, il versa encore dans les décompresseurs – la vieille voiture comportait encore ce dispositif – quelques gouttes d’essence. Et il referma le capot. Puis il alluma, lui aussi, une cigarette.

« On est loin de France ? demanda Sylvain.

– Cinq cents mètres. Il y a un grand fossé, juste sur la frontière.

– Un pont ?

– Non, pas de pont.

– On va faire un crochet, alors ?

– Non. Tu vois pas qu'on a des planches ? On va en faire un, de pont. Après ça, on filera dans les champs. »

À la lumière de la lampe électrique, il consulta sa montre.

« Une heure moins le quart. Je vais aller voir. Tenez-vous peinards, les types. »

Il s'éloigna vers la frontière.

Sylvain respira fortement. Maintenant, comme avant tous les coups dangereux, il se sentait la poitrine oppressée. Il lui semblait qu'il eût froid. Il tremblait un peu. Cela passait d'ailleurs au moment du danger immédiat, mais pour l'instant, il avait peur. Il regrettait presque d'être venu. Les paroles de Jules lui revenaient à la mémoire. Et si Germaine l'avait trahi ? Il repoussa cette pensée.

Il marcha un peu le long du chemin qu'on avait suivi, regardant le ciel sombre givré d'étoiles. Malgré lui, de tristes réflexions lui venaient à l'esprit. La profondeur infinie de cette voûte vide, d'un noir d'abîme, lui accablait l'âme. Il se sentait étrangement rapetissé. Il avait pour la première fois conscience du peu de place qu'il tenait parmi ces choses. Il ne comprenait plus qu'on pût s'ennuyer pour une préoccupation aussi vaine que l'existence. Tout cela, au fond, n'avait d'importance à ses yeux que parce que c'était lui. Mais après lui, mais comme lui, que d'êtres encore interrompant une minute leur lutte désespérée contre l'anéantissement, interrogeraient encore ce ciel indifférent, qui depuis des millénaires assistait, impassible, à la répétition éternelle du même drame… Sylvain, ce n'était qu'un épi-

sode infime. Et toute sa souffrance, aux yeux de cet univers, ça ne comptait pas pour beaucoup…

Un sifflement assourdi lui parvint, l'arracha à sa songerie. Alors il retourna à l'auto.

Sous la direction de Zidore, les hommes, déjà, déchargeaient les planches, sur le toit.

« Grouille-toi donc ! dit Zidore en apercevant Sylvain. Il est temps. »

Sylvain monta sur la voiture, aida les autres. On descendait les planches, on les étalait sur le sol, en une double piste, à travers un champ fraîchement labouré, que l'auto devait traverser. Puis, ce chemin ainsi préparé, on y poussa l'auto à la main, moteur arrêté. Zidore était au volant. Deux hommes poussaient aux roues avant, deux aux roues arrière, les autres sur les côtés. On n'entendait dans la nuit que les craquements des planches, et les halètements brefs des hommes. Quand on eut ainsi parcouru toute la longueur des planches, on les ramassa et on revint les disposer devant la voiture. Et on recommença à pousser.

Deux ou trois fois, la voiture quitta sa voie, s'enlisa profondément dans l'argile. Et il fallait alors employer des barres de bois, pour la soulever et l'arracher à l'étreinte collante de la glaise.

On atteignit enfin le petit cours d'eau qui formait la frontière entre la France et la Belgique. Et là, on s'arrêta. De l'autre côté, Sylvain devina la silhouette du douanier.

« Allez, commanda Zidore, prenez les madriers, couchez-les en travers. »

On empoigna les grosses poutres, on les jeta sur le ruisseau. Là-dessus, transversalement, on disposa les planches. On se hâtait si fort que, malgré la fraîcheur de la nuit, tout le monde suait. Immobile, drapé dans sa longue capote, le douanier regardait sans rien dire.

« Ce salaud-là, grogna l'un des fraudeurs, il les gagne plus facilement que nous, ses mille balles ! »

On rit.

Le pont achevé, on revint à la camionnette. Toujours à la main, on la poussa sur les planches. On la fit rouler avec lenteur. La charge fit gémir les poutres. Sylvain les sentait fléchir sous lui. Mais une fois le milieu passé, il n'y avait plus de danger de rupture. Lentement, les poutres allégées se redressèrent. Et la camionnette atteignit la rive française.

Là, on était sur un sol ferme, une sorte de prairie à l'herbe courte, au terrain dur, où l'auto roulerait aisément.

Sylvain, qui regardait autour de lui, vit qu'un peu plus loin, il y avait une route qu'on pourrait atteindre sans obstacle. Le plus dur était fait.

À droite, à cent mètres de là, une masse noire attira aussi son attention.

« Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? demanda-t-il.

– Rien, dit alors le douanier, qui parla pour la première fois. Un abri pour les vaches, quand il pleut. »

Zidore rassemblait de nouveau ses hommes.

« Vous deux, dit-il, vous allez ramasser les planches et en faire un tas, « sur » Belgique. On viendra les reprendre demain. Quand vous aurez fini, vous pourrez retourner. Sylvain, tu les aideras un petit moment, avec Louis. On t'attendra là-bas, sur le bon chemin, pour être prêts à filer. Les autres, vous pousserez l'auto par-derrière. On va la mener sur la route. »

Il entra dans la camionnette pour prendre la manivelle de mise en marche. Sylvain avait déjà empoigné une planche pour la passer à l'un des deux fraudeurs qui attendaient, de l'autre côté du ruisseau. Et c'est alors qu'il entendit autour de lui une grande clameur. Il se retourna. Une dizaine d'hommes entouraient l'auto. Une bagarre furieuse commençait.

Sylvain comprit tout de suite. Un douanier, sautait sur lui, – celui-là justement qui avait laissé passer l'auto, et qui espérait peut-être donner le change à ses camarades sur son rôle dans cette affaire. Sylvain, par-dessous, lui lança dans la mâchoire un uppercut qui le souleva littéralement de terre, et le projeta en arrière assommé. Débarrassé, Sylvain se rua dans la mêlée.

Il y eut autour de lui un tourbillonnement confus de bras et de poings levés. Il reçut sur la tête des coups qu'il rendit à d'autres, au hasard. Près de lui, il vit Zidore abattre la manivelle sur le crâne d'un assaillant, et courir à l'auto. Il ne l'aperçut plus. Mais l'instant d'après, le moteur ronfla.

La lutte devint alors sauvage. Deux éclairs brefs, des détonations. Un homme roula par terre, juste devant Sylvain, sans qu'il vît si c'était un ami ou un ennemi. Instinctivement, tous les fraudeurs se ralliaient autour de la camionnette, le seul espoir de fuite. Zidore avait dû réussir à prendre le volant, car il y eut un grincement brutal de pignons violemment engrenés. Sylvain avait un homme sur le dos. Un autre se pendait à son bras gauche. Assommé par des coups d'un poing plus lourd qu'un marteau, il tenait bon tout de même, cramponné à sa proie. Et un

troisième arrivait à la rescousse. Impossible de rejoindre la camionnette.

Malgré tout, Sylvain le tenta. Il ramassa ses forces, il entraîna les trois hommes qui se pendaient à lui. Il leur assena des coups de poing terribles. Le moteur ronflait plus fort. La voiture s'ébranlait. Dix bras se tendaient vainement pour la retenir. Elle allait démarrer.

Sylvain eut un épouvantable sursaut de rage. Il saisit l'oreille de celui qui lui maintenait le bras gauche, lui releva irrésistiblement la tête, et, les os des phalanges en avant, dans une détente où il mit toute sa force, il lui broya la face d'un coup de poing. L'homme croula. Un crochet au foie fit pousser au second un étrange hoquet, et le plia en deux, comme cassé par le milieu. Et Sylvain allait s'élancer derrière la voiture, quand le douanier qui était sur son dos lui saisit le cou par-derrière et lui coupa le souffle.

Sylvain s'arrêta, essaya d'aspirer l'air qui lui manquait. Et la camionnette démarra, s'éloigna.

Un éclair en jaillit encore. Un corps qui s'y cramponnait en dégringola grotesquement.

Ici, sur la frontière, il n'y avait plus que Sylvain, avec deux camarades qui continuaient à se battre. Immédiatement, Sylvain fut entouré de quatre douaniers. Derrière lui, celui qui le tenait relâcha son étreinte.

« Rends-toi », dit un des hommes, s'avançant vers Sylvain les menottes à la main.

Docile, Sylvain tendit les poignets à la chaînette.

Mais quelqu'un écarta le douanier.

« C’est moi qui l’arrêterai ! »

Et Lourges se dressa devant Sylvain.

Sylvain, dans la mêlée, ne l’avait pas encore vu. Son sang reflua vers son cœur, en un flot brutal. Une rage nouvelle jaillit en lui, soudaine. Il recula, il refusa d’offrir ses mains au cabriolet de Lourges.

« Pas toi ! » cria-t-il.

Lourges s’avança, voulut lui passer de force l’anneau de fer. Et d’une détente du bras droit, Sylvain lui fracassa la mâchoire.

Lourges hurla. Il recula. Il eut un geste rapide. Et Sylvain lui vit au poing la flamme d’un revolver.

Il reçut la balle en plein ventre. Cela, sur le moment, lui fit comme une brûlure. Mais il sentait encore toute sa force en ses bras. Et dans son cerveau, flamboyante, passa la pensée qu’il fallait agir tout de suite, pendant qu’il le pouvait encore. Il se jeta sur Lourges, essuya un second coup de feu qui passa dans ses cheveux, arracha son arme à l’homme, et la lui appuya en plein front. Et le crâne de Lourges s’ouvrit, se fendit, laissa jaillir des lambeaux sanglants. Sylvain le regarda s’affaisser comme une loque vide.

Une balle au même instant lui entama l’oreille. Il se retourna, vida son arme au hasard, vit s’effondrer des ombres autour de lui. Et d’un bond, abandonnant la lutte, les deux camarades pour qui il ne pouvait plus rien, il franchit le ruisseau, il plongea dans la nuit.

XX

Aussi longtemps qu’il put courir sans reprendre haleine, Sylvain courut. Il franchit des fossés, coupa à travers les champs, au hasard, ne cherchant qu’à s’éloigner de la frontière française. Il alla ainsi longtemps, lui sembla-t-il. Sa blessure, d’abord insensible, lui faisait mal maintenant. Un liquide chaud lui coulait du ventre le long des jambes. Il allait, cependant, tête baissée, comme on fonce contre le vent. Ses oreilles bourdonnaient sans qu’il sût si c’était par la rapidité de sa course, ou par l’épuisement progressif qui l’envahissait. Et il arriva ainsi, sans l’avoir deviné, jusque sur le bord du canal de Dunkerque à Furnes. Ce fut là qu’il tomba pour la première fois.

Il resta étendu sur le flanc, un bon moment. La douleur croissait en lui avec sa faiblesse. Il n’avait plus les idées aussi nettes que de coutume. Il était un peu comme en un rêve.

Par un grand effort, il concentra son attention. Il était au bord du canal, en plein désert. La seule maison qu’il connût, au milieu de cette lande, c’était…

Sylvain eut un sursaut. Dans la brume naissante qui envahissait son cerveau, le nom de Pascaline surgit comme un phare de salut. À flots, le courage lui revint. Une force nouvelle le galvanisa. Et il se mit à genoux, se releva, attendit encore un instant, puis il reprit sa route.

Il allait plus lentement. Il était incapable de courir, maintenant. Il ne marchait que par un grand effort de volonté. Chaque pas lui coûtait une souffrance Des répercussions douloureuses dans le ventre lui faisaient étouffer un cri, quand il butait

dans l’herbe. Mais sur l’eau, dans les ténèbres, il vit le reflet sombre d’un pont qui barrait le canal. Il le reconnut. Un sursaut d’espérance lui rendit son courage. Et il repartit en avant, plus vite, maintenant qu’il approchait du but.

Sur le pont, désert et noir, il dut s’appuyer au parapet. Une sueur froide l’inondait. Des ondes glacées lui parcouraient le corps, épuisaient ses forces, lui prenaient toute son énergie. Ses jambes semblaient ne plus lui appartenir. Elles étaient pesantes, se mouvaient avec une lenteur maladroite.

Il respira longuement, une minute. À chaque respiration, une douleur lancinante lui perçait le ventre. Mais il continuait, malgré la souffrance, content de souffrir, puisqu’il était sûr ainsi qu’il vivait encore.

Après un moment, il se redressa. Il voulut, de toute sa volonté, de toute son énergie, repartir, faire un pas. De contracter ses muscles lui causait d’effroyables déchirements. Il s’aperçut soudain qu’il balançait. Il eut peur de tomber sans s’en apercevoir. Et il se pencha en avant, il s’appuya de la main à la balustrade et repartit. Il avait l’impression de marcher sur des jambes mortes, des masses lourdes dont il n’était plus maître.

Le pont traversé, il fit cent mètres encore. Il fermait les yeux, effrayé de voir autour de lui tournoyer la campagne et le ciel. Le sang affluait dans sa tête à grandes lancées douloureuses, qui résonnaient en lui comme des coups de marteau. Des flammes, des lueurs sanglantes dansaient devant ses yeux clos. Il se trouva à terre, tombé sans même l’avoir senti. Et il crut que c’était fini, qu’il allait mourir là, tout de suite. Il toucha son visage, le sentit ruisselant, ne put se rendre compte si c’étaient des larmes ou de la sueur. Et il s’épouvanta, il eut peur de la mort.

Longtemps, il resta là, allongé sur le sol, concentrant ses forces, maîtrisant le vertige intolérable où sa tête était emportée. Et, lentement, il reprit maîtrise de lui-même, il retrouva encore la conscience lucide des choses. Une pensée lui revint, le rassura. Il se souvint de ce que lui avait dit une fois un marin qu'on avait tiré sans connaissance de la mer. « Moi, disait cet homme, je sais ce que c'est d'être mort. Et ce n'est rien du tout. Quand on va mourir, qu'on est réellement à bout, ça ne vous fait plus rien. On est plutôt content, parce que c'est fini. » Sylvain s'interrogea, sentit dans tout son être un soulèvement, une révolte, une horreur innommable devant l'anéantissement. Et il se réjouit de cette volonté de vivre, encore ferme en lui.

Doucement, pour ne pas réveiller une douleur trop vive, il glissa sa main sous sa veste, ouvrit la boucle de son pantalon, passa ses doigts sous sa chemise, et, avec d'infinies précautions, palpa son ventre tout englué de sang. Il eut un frisson en atteignant la plaie où il sentit que le sang sourdait toujours, entre ses doigts. Sa vie fuyait par là. Il appliqua sa paume sur le trou, contint cet écoulement. Et, après un nouveau repos, il put se relever, d'abord sur les genoux, puis debout.

Il se remit en marche.

« Il faut… Il faut… » murmurait-il, pour lui-même.

Mais il n'y voyait plus. Il avançait dans un brouillard rouge. Un fer ardent lui brûlait le ventre. Il se pliait en deux pour étouffer cette douleur torturante. Il ne pouvait plus respirer. Il marchait à l'aveugle. Dans une demi-conscience, il traversait un monde d'incohérence, où le néant prenait corps et se heurtait à lui, où des obstacles se révélaient soudain irréels, inexistants. Il voyait ce qui n'était pas, il ne voyait plus ce qui était. Et il croyait marcher encore, il tendait et contractait toujours ses muscles, qu'il était couché à terre depuis longtemps, ayant buté et roulé par-dessus un monticule d'argile.

Allongé sur le sol, au bout d'un moment, il reprit conscience. Le sang irriguait de nouveau son cerveau, sa lucidité lui revenait. Il rouvrit les yeux, regarda autour de lui, vit de la terre, des légumes, des groseilliers. Il était dans un jardin. Une allée, encadrée de deux rangées de poiriers, s'enfonçait très loin.

Une seconde, par un sursaut d'énergie, Sylvain se souleva sur son coude, et regarda. Il reconnut le jardin de Pascaline. Sans s'en rendre compte, il avait traversé la haie, et était tombé à quelques mètres de la maison.

Sylvain se laissa retomber avec un soupir de soulagement. Il avait atteint le but. Les yeux au ciel, il contempla la pâleur naissante qui blanchissait le firmament. Il pouvait être cinq heures. Dans une heure, Pascaline se lèverait, ouvrirait sa fenêtre. Il fallait attendre.

L'aube naissait. Sylvain, allongé sur le dos, commençait à distinguer autour de lui les masses sombres des arbres, et, tout près de ses yeux, de minces brindilles d'herbe qui oscillaient au vent du matin…

Il avait froid. Une oppression de plus en plus grande l'étouffait. Il s'alarma. Jamais il ne pourrait attendre jusqu'au jour. Et il pensa à se lever, à aller demander du secours. S'il pouvait atteindre la porte de l'auberge, il serait sauvé.

Il essaya de se lever. Et cela lui fit une impression étrange. Il n'avait plus de jambes. Du moins elles ne lui obéissaient plus Elles n'avaient même plus froid. Elles étaient tout à fait comme si elles n'avaient plus existé. Jamais il ne pourrait marcher.

Il songea qu'il pouvait du moins appeler, crier à l'aide. Avec un grand effort, il se tourna de côté, pour fixer les yeux sur la fenêtre de Pascaline. Et il cria :

« Pascaline… »

Puis il attendit, appuyé sur le coude.

Dans la maison, rien ne bougea.

Sylvain commençait à trembler. Ses forces s'épuisaient. Il fallait les ménager, s'il voulait durer une heure encore.

Alors, il se recoucha sur le sol. Ses vêtements inondés de sang se plaquèrent contre son corps. Et il se dit qu'il devait être complètement exsangue, après avoir tant saigné. Il s'aperçut soudain que ses yeux ne voyaient plus la fenêtre. Elle pouvait s'ouvrir, il ne la verrait pas. Une brume grisâtre se rapprochait de lui, limitait sa vue, le murait dans un cercle confus. Cela l'effraya. Il rassembla tout son souffle pour crier de nouveau :

« Pascaline… »

Sa voix ne portait plus.

Autour de lui, la campagne pâlissait. Le vent se faisait plus fort. L'herbe, autour de la tête de Sylvain, murmurait, frôlait son visage, l'effleurait d'une dernière caresse. Sa main droite tenait toujours sa blessure fermée. De la gauche, il palpa son corps, le sentit à peine. Cette belle et robuste machine ne lui appartenait déjà plus. Et son bras s'appesantissait, retombait à son côté sans qu'il le voulût.

Sylvain sut alors qu'il allait mourir sans revoir Pascaline. Et, pour la première fois, il se sentit lâche, il pleura désespérément.

Il voulut crier encore. Et il n'émit qu'un son confus, inintelligible. Sa bouche s'embarrassait dans un mucus mousseux, à

goût de sang. Cette mousse, il n’avait plus la force de la cracher, elle sortait en gargouillant, malgré lui, de sa gorge, coulait en bave rougeâtre sur son menton, inondait tout son visage…

Et d’ailleurs la suprême indifférence entrait en lui. Sa pensée, de plus en plus, s’obscurcissait. Tout lui paraissait confus, lointain, hors de son être. Germaine, Lourges, César, Pascaline même, ce n’étaient plus que des mots, des fantômes qui s’embrumaient lentement dans sa mémoire. Lui-même, Sylvain, ce n’était plus qu’un rien, un corps insensible sur lequel il concentrait un reste de lucidité agonisante…

Il perdit conscience une première fois, se rendit compte, en revenant à lui, qu’il gémissait tout haut, et ne put interrompre ce bruit de gorge qu’il faisait en respirant. D’ailleurs, ça n’avait plus d’importance. Il retournait lentement aux limbes de sa prime enfance, les sons n’étaient plus que des rumeurs indistinctes, la lumière, qu’une blancheur trouble sur ses pupilles…

Son âme mourut la première. Et il ne connut rien du drame ultime qui se déroula dans sa chair, de la lutte farouche que livra encore son être, avant de redevenir matière…

―
À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Janvier 2007
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Jean-Marie, Coolmicro et Fred.